

ACADÉMIE ROUMAINE
INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

REVUE
DES ÉTUDES
SUD-EST
EUROPÉENNES

CIVILISATIONS - MENTALITÉS



TOME XXIX 1991 N^{os} 3—4

LE PROBLÈME DE LA NEUTRALITÉ EN 1939—1941
LANGUE ET CULTURE
HISTOIRE RELIGIEUSE



EDIUTRA ACADEMIEI ROMÂNE

www.dacoromanica.ro

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION

ALEXANDRU DUȚU

COMITÉ CONSULTATIF

CEÇIL AKGUN (Ankara), VIRGIL CÂNDEA, N. N. CONSTANTINESCU, NADIA DANOVA (Sofia), DENNIS DELETANT (Londres), LOUKIA DROULIA (Athènes), ZOE DUMITRESCU-BUȘULENGA, ALEXANDRU ELIAN, ANNELIE UTE GABANY (München), VALENTIN AL. GEORGESCU, ZORAN KONSTANTINOVIĆ (Innsbruck-Belgrade), M. N. KUZMIN (Moscou), PAUL MICHELSON (Huntington), D. M. PIPPIDI, ST. POLLO (Tirana), M. D. PEYFUSS (Vienne), MIHAI POP, EVA RING (Budapest), RUMEANA STAN-GEVA (Sofia), POMPILIU TEODOR, BIANCA VALLOTA-CAVALOTTI (Milan), ALEXANDRU ZUB.

COMITÉ DE RÉDACTION

CORNELIA PĂPACOSTEA-DANIELOPOLU, ANDREI PIPPIDI, ELENA SCĂRLĂTOIU, NICOLAE-ȘERBAN TANAȘOCA, DANIEL BARBU (secrétaire du comité), LIDIA SIMION (secrétaire de la rédaction).

La correspondance, les manuscrits et les publications (livres, revues, etc.) envoyés pour comptes rendus seront adressés à la

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

Căsuța poștală 22.159

71100 București

Les articles seront remis dactylographiés en deux exemplaires. Les collaborateurs sont priés de ne pas dépasser les limites de 15—20 pages dactylographiées pour les articles et 5—6 pages pour les comptes rendus.

EDITURA ACADEMIEI

Calea Victoriei nr. 125, téléphone 50 76 80

București — România

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

MENTALITÉS—CIVILISATIONS

TOME XXIX

1991

N^{os} 3—4, Juillet—Décembre

SOMMAIRE

Le problème de la neutralité en 1939—1941

VIORICA-POMPILIA MOISUC, Le problème de la neutralité pour les pays du Centre et du Sud-Est de l'Europe. Le cas de la Roumanie	145
ELIZA CAMPUS, La Roumanie et la stratégie de la neutralité (août — octobre 1939)	151
MIHAI RETEGAN, The Romanian Response to the Developments in the Balkans (October 1940 — May 1941)	157
VASILE IURMUZ, Sur la neutralité de la Yougoslavie (septembre 1939— avril 1941)	163
CONSTANTIN IORDAN, La neutralité dans le Sud-Est européen (1939—1941): les cas de la Bulgarie et de la Grèce. Quelques repères	167
MUSTAFA ALI MEHMET, Sur la neutralité de la Turquie pendant la Deuxième Guerre mondiale	173
CONSTANTIN BOFORAN, La neutralité des républiques baltes (Lituanie, Lettonie, Estonie) 1918—1940	179
VIORICA-POMPILIA MOISUC, D. B. LUNGU (Toronto), The Romanian Participation in Operation Barbarossa	183

Langue et culture

ELENA SCĂRLĂTOIU, La romanité balkanique. Origines et diffusion. I	191
CĂTĂLINA VĂTĂȘESCU, La phonétique des emprunts slaves en roumain et en albanais. Quelques remarques	203
LIA BRAD-CHISACOF, Quelques aspects de la formation du roumain et du grec littéraire	211
ZAMFIRA MIHAIL, L'ethnolinguistique dans la recherche des traditions spirituelles sud-est européennes	219

Histoire religieuse

Monk IOANNIKIOS, (Mount Athos), A Homily for the Monastic Tonsure by St. Paisy (Velichkovsky)	231
ALEXANDRU DUȚU, Pour une histoire de la dévotion Sud-Est européenne. Contributions récentes	241

Chronique

- La XVIII^e Conférence du Cercle d'Études sur les Relations Culturelles en Europe Centrale et Orientale (*Alexandru Dufu*) ; Colloque « L'Année 40 en Europe », Caen (France), 1^{er} – 2 décembre 1990 (*Viorica Moisuc*) ; Commission roumaine d'histoire de la deuxième guerre mondiale. Statut ; L'exploitation littéraire des chroniques moldaves des XVII^e et XVIII^e siècles par la génération roumaine de 1848 (Littérature et nationalisme) Thèse de doctorat (*Gilbert Fabre*—Paris) 247

Comptes rendus

- Centre d'études des civilisations de l'Europe centrale et du sud-est. Cahiers. N^o 8. *Les Aroumains* (*Elena Scărlătoiu*) ; GEO PISTARINO, *I Gin dell'Oltremare* (*Octavian Iliescu*) ; ANNA TABAKI, «Ο Μόλιερος στη φαναριώτικη παιδεία. Τρεῖς χειρόγραφοι μεταφράσεις» (*Cornelia Papacostea-Danielopolu*) ; SHAPAN DEMIRAJ, *Eqrem Çabej — Një jetë kushtuar shkencës* (*Cătălina Vătăşescu*) 253
- Notes de lecture* 265
- Activités de l'Institut* 281
- Table des matières, tome XXIX (1991)* 285

LE PROBLÈME DE LA NEUTRALITÉ POUR LES PAYS DU CENTRE ET DU SUD-EST DE L'EUROPE. LE CAS DE LA ROUMANIE

VIORICA-POMPILIA MOISUC

A la veille de la crise politique européenne d'avant guerre, la SDN n'avait plus, depuis un certain temps déjà, prise sur les événements internationaux : elle assistait en spectateur embarrassé et anxieux aux coups de force des dictateurs. Au fur et à mesure que le temps passait et le système de sécurité collective tombait en désuétude, les activités politiques de la SDN subissaient un irrésistible déclin. Avant la guerre, ces tendances s'aggravèrent : sous la direction de Joseph Avenol, la SDN évitait d'aborder la moindre question de nature politique et se retranchait dans la plus stricte *neutralité*. D'ailleurs, lorsque le 1^{er} septembre 1939 les troupes allemandes envahirent la Pologne et que, deux jours plus tard, la France et la Grande Bretagne déclarèrent la guerre au Reich, personne ne songea à recourir à la Société des Nations. Cet organisme devenait une sorte de centrale d'informations politiques. Le 2 septembre 1939, l'état de crise fut décrété pour la SDN par le président de sa XIX^e Assemblée.



Pour ce qui est des pays du centre et du sud-est de l'Europe, plusieurs aspects sont à examiner concernant le problème de leur neutralité — pratique et théorique. Quelques remarques s'imposent, si l'on considère en bloc le développement des phénomènes spécifiques des relations internationales durant les troisième et quatrième décennies de notre siècle :

— Les Accords de Locarno ont aiguillé la politique allemande d'expansion vers le centre et l'est de l'Europe ; les stipulations du pacte rhénan franco-allemand annulaient, en fait, les possibilités de la France d'honorer ses engagements vis-à-vis de la Tchécoslovaquie et de la Pologne dans le cas d'une attaque allemande sans provocation ; en même temps, les accords d'assistance conclus par la Tchécoslovaquie avec la France et l'Union Soviétique étaient interdépendants, de sorte que chacune des grandes puissances respectives subordonnait son entrée en action (en cas d'agression allemande) à la position adoptée par l'autre (c'est ce qui s'est passé, du reste, à la veille de la crise de Munich). Et la position officielle de la Belgique en ce qui concernait l'éventuelle traversée de son

territoire par les troupes françaises devait aggraver d'autant plus la situation si les traités en question devenaient opératifs.

— L'Anschluss avec l'Autriche s'est manifesté d'emblée comme l'un des principaux objectifs politiques de la République de Weimar, repris à son compte par Hitler, qui devait le préparer minutieusement, malgré les stipulations expresses des traités de paix garantissant l'indépendance de l'Autriche.

— La position sans équivoque de la Grande Bretagne qui refusait d'envoyer un seul de ses soldats à l'est du Rhin ne pouvait guère représenter un élément d'appui, réel, et efficace, susceptible de consolider la sécurité des pays du centre et de l'est de l'Europe ; qui plus est, son éternelle politique d'« appeasement » devait stimuler l'esprit de revanche des Allemands et bloquer la moindre tentative d'engagement de la France dans une politique active sur le continent.

— L'Union Soviétique, en se plaçant sans cesse et dès l'instant de sa sortie séparée de la première guerre mondiale (Brest-Litovsk) sur une position de refus face aux changements territoriaux de sa frontière ouest et du fait de sa convention militaire, économique et diplomatique avec l'Allemagne était un facteur déstabilisateur dans la zone géographique concernée ; tout comme l'Allemagne nazie, qui poursuivait ses visées à l'étranger par le truchement de sa « V^e colonne » (englobant les organisations d'extrême-droite dirigées depuis Berlin), l'Union Soviétique disposait d'un vaste réseau d'agences — bastions d'avant-garde de sa stratégie politique et militaire —, représentées par les divers partis communistes, sections du Kominterne (avec son siège à Moscou), formés après 1918 dans tous les pays européens.

— La propagande révisionniste, de toutes les teintes et nuances, quelqu'en aient été ses objectifs déclarés ou les moyens et méthodes qu'elle utilisait (rappelons ici seulement les slogans : « le droit des peuples à l'autodétermination » ; « la révolution mondiale » ; « Neues Ordning ») était un instrument manié habilement par l'Allemagne et par l'URSS, mis, de toute évidence, à la disposition de ceux directement intéressés (en premier lieu, les milieux dirigeants de Horthy, en Hongrie, mais dans d'autres pays également).

Compte tenu de ces quelques traits caractéristiques de la situation internationale durant la troisième et la quatrième décennies, nous sommes d'avis que pour aucun des pays *situés entre l'Allemagne et l'URSS* il n'y avait, à parler sans parti pris, la moindre chance de maintenir un statut de *neutralité*, ni même de se maintenir en-dehors du conflit, celui-ci une fois déclenché.

L'aggravation de la crise politique européenne après 1936 devait accélérer l'ouverture de la campagne révisionniste en Europe centrale et orientale : l'Anschluss devenu une réalité, la Tchécoslovaquie n'était plus qu'une proie facile. L'idée qui s'impose dès qu'on prend connaissance des faits et phénomènes du moment, c'est que « l'hémorragie des frontières » dans la zone comprise entre l'Allemagne et l'Union Soviétique, dès qu'elle a commencé par l'annexion de l'Autriche allait devenir très rapidement

chronique. Le désastre complet a eu lieu en août 1939, quand, ainsi que le regretté Henri Michel l'a formulé de façon percutante, en quelques heures seulement fut érigé ce monument de cynisme, chef-d'œuvre de la diplomatie secrète, prototype du mépris souverain avec lequel deux dictateurs ont imposé leur volonté. Les mains tout-à-fait libres, les deux dictateurs ont abordé le quatrième partage de la Pologne. Il me semble hors du moindre doute d'ordre politique ou juridique que la « neutralité » proclamée par l'URSS n'était qu'une farce : la guerre contre la Pologne, la guerre contre la Finlande, la politique de force contre la Roumanie et l'apport moral-politique-diplomatique-militaire au déclenchement des entreprises horthyste et bulgare visant la mutilation du territoire roumain se situent exactement à l'opposé du concept de « neutralité ». Ajoutons seulement encore qu'en décembre 1939, la Société des Nations, dans un dernier sursaut de la conscience de son rôle dans la communauté internationale, ayant pris note des preuves bienfondées apportées par la Finlande relativement à l'agression dont elle a fait l'objet de la part de l'URSS, a déclaré cette dernière « pays agresseur ».

LE CAS DE LA ROUMANIE

Placée dans la même zone géographique que les pays dont il vient d'être question, la Roumanie se trouvait, elle aussi, dans la même situation : il lui était pratiquement impossible de bénéficier d'un *statut de neutralité*. En fait, la Roumanie était « guettée » (le mot est de Nicolas Iorga) de trois côtés : à l'est, l'URSS, qui n'avait jamais reconnu la frontière du Dniestr et revendiquait l'est de la Moldavie, tout en visant encore plus ; à l'ouest, la Hongrie revendiquait la Transylvanie, dont elle n'avait pas validé l'union avec la Roumanie, bien qu'elle ait signé le Traité de Trianon ; au sud, la Bulgarie revendiquait le sud de la Dobroudja, tout en espérant elle aussi encore plus (en 1918, l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie lui avaient octroyé toute la Dobroudja !).

Face à tous ces périls, qui, *nota bene*, ne se présentaient pas indépendamment l'un de l'autre, mais se conditionnaient les uns les autres à l'abri de la connivence germano-soviétique, les possibilités de défense dont disposait la Roumanie étaient absolument insuffisantes ; en voici les raisons :

— L'armée roumaine *pouvait assurer la défense d'une seule des frontières du pays*, n'importe laquelle serait-elle, mais dans le cas d'une *agression conjuguée* sur trois frontières elle n'y pouvait rien. Quantité de documents d'ordre politique, militaire et diplomatique attestent ce fait. Ajoutons que « le maître du jeu » dans la mutilation de la Roumanie, a été, sans cesse, l'Allemagne.

— La Société des Nations avait cessé d'exister.

— La Petite Entente avait cessé d'exister elle aussi.

— L'Entente Balkanique, minée par des querelles intestines avec une Yougoslavie qui, depuis longtemps déjà, n'avait plus la moindre intention de s'engager effectivement aux côtés de ses alliés naturels ;

avec une Grèce menacée à son tour par l'Italie, ne constituait plus un moyen de résistance efficace.

— Les « garanties » franco-britanniques du 13 avril 1939 n'avaient qu'une valeur strictement morale, théorique.

Néanmoins, le 6 septembre 1939, la Roumanie s'est déclarée « neutre » vis-à-vis du conflit qui venait d'éclater. Une question légitime se pose : quel était le rapport entre cette neutralité et le traité d'alliance avec la Pologne ? Il n'y a pas eu de contradiction : les engagements d'assistance mutuelle jouaient *seulement* dans le cas d'une agression non provoquée de la part de l'URSS. Or, dans la première quinzaine du mois de septembre avait eu lieu l'agression allemande, de sorte que, au moment où l'agression soviétique est venue s'y ajouter, le Président de la Pologne, son cabinet, l'armée, ainsi qu'une masse de réfugiés s'écoulaient déjà en flux continu à travers le territoire de la Roumanie.

La « neutralité » déclarée du gouvernement roumain présentait des traits, disons, originaux : s'écartant des canons juridiques de ce statut, cette neutralité était en réalité *un état des faits* adapté aux exigences du moment et aux intérêts majeurs du pays, s'insérant dans le contexte international confus, dangereux et labile. Voici quelques exemples : le transit d'armes et munitions vers la Pologne ; le transit, en une seule nuit, en direction nord-sud, du trésor polonais jusqu'au port de Constanța ; l'accueil et l'hébergement des autorités et des civils polonais — tout ça réalisé en dépit des pressions et menaces conjuguées du Reich et de Moscou ; répression de la Garde de Fer fasciste, entraînant l'assassinat du premier ministre roumain, Armand Călinescu ; sabotage et inapplication des clauses du traité économique imposé à la Roumanie par l'Allemagne le 23 mars 1939, avec, en contre-partie, le développement des relations commerciales avec l'Angleterre et la France ; la mise au point, avec la collaboration des experts français et anglais, d'un plan d'anéantissement des exploitations pétrolières du pays ; démarches diplomatiques en vue de créer un « bloc de neutres » dans le Balkans, comme dernière barrière dressée face à l'expansion allemande, etc. Toutes ces initiatives, prises sous le couvert de la soi-disant « neutralité », ont eu un seul résultat : elles sont parvenues à temporiser la « révision » des frontières, nous faisant gagner une demi-année.

L'offensive allemande à l'ouest avec son apogée, l'unkerque, et la capitulation de la France ont eu un écho immédiat dans le rapport de forces où évoluait de façon funambulesque la politique diplomatique du gouvernement roumain : le 28 mai 1940, il dût opter pour le rapprochement et l'alliance avec l'Allemagne. Mais cette décision ne devait avoir aucun effet bénéfique pour la question fondamentale concernant la préservation des frontières roumaines. L'hémorragie commença vers la fin du mois de juin 1940 pour s'achever en septembre. A ce moment-là, la Roumanie de l'an 1918 avait cessé d'exister. Officiellement, la « neutralité » en tant que statut allait continuer jusqu'au 22 juin 1941. Pour ma part, j'estime que par la décision prise lors du Conseil de la Couronne le 28 mai 1940, la politique étrangère roumaine est entrée dans une voie nettement différente de celle suivie auparavant. L'alliance avec l'Allemagne, la présence des troupes allemandes dans le territoire roumain, l'adhésion à l'Axe, la montée de la Garde de Fer dans la politique inté-

rieure jusqu'à son accession au gouvernement sont autant d'éléments définissant l'obédience à une puissance étrangère, état qui n'avait plus à voir avec la neutralité ou avec la direction de la politique étrangère roumaine après le 6 septembre 1939.

Voilà quelques considérations sur un sujet passionnant, mais qui comporte encore bon nombre d'inconnues. Une étude comparée des différentes formes de « neutralité », par exemple : américaine, belge, roumaine, soviétique, suisse, turque, etc., au cours de ces années qui virent des troubles et des bouleversements spectaculaires (même si, parfois, ils avaient été prévisibles), pourrait constituer, sans doute, un thème de débats, longs et controversés.

LA ROUMANIE ET LA STRATÉGIE DE LA NEUTRALITÉ (AOÛT – OCTOBRE 1939)

ÉLIZA CAMPUS

Dès la signature du Pacte Molotov-Ribbentrop¹, le 23 août 1939, la politique étrangère de la Roumanie prit, de façon évidente, une nouvelle tournure. Les faits abondent pour prouver que, sur le champ, ce pays a mis en œuvre une *stratégie de la neutralité*, qui, comme toute stratégie, se proposait une démarche en fonction de trois variantes : *but, moyens, risque*².

L'autodéfense constituait le *but*, la clé de voûte du *projet stratégique de neutralité*, projet mis en pratique par Grigore Gafencu déjà avant le commencement de la Deuxième Guerre mondiale. Les *moyens* utilisés se sont concrétisés sous la forme d'une puissante offensive politique, à même de mettre effectivement en lumière la diplomatie multilatérale roumaine, bien articulée et arrivée à un haut degré de développement.

Grigore Gafencu et l'équipe avec laquelle il avait dressé le projet de neutralité étaient parfaitement au courant des *risques* immenses, des conséquences incalculables de la guerre, c'est pourquoi ils travaillèrent avec méthode et ténacité à la réalisation de ce projet.

De par sa nature même, la *neutralité*, dans l'optique de Gafencu, ne visait pas l'autodéfense de son seul pays. Elle était censée s'élargir pour englober aussi le centre et le sud-est de l'Europe, afin que les deux régions respectives soient, de la sorte, à l'abri de la guerre.

Pourtant, dès les derniers jours de mois d'août 1939, le ministre roumain des Affaires étrangères commença son activité en ce sens. Il se dépensa en vue de convaincre la Grande Bretagne, alors qu'elle venait de renouveler, le 24 août, les Garanties³ accordées à la Roumanie, et surtout la France du bien-fondé stratégique de la neutralité du pays roumain. Cependant, c'était aussi le moment où Adrien Thierry, ambassadeur de la France à Bucarest, s'efforçait d'attirer la Roumanie dans la guerre du côté de son pays. Particulièrement éloquent dans cet ordre d'idées s'avère l'entretien⁴ Gafencu-Thierry du 25 août 1939. Entre autres ar-

¹ AKTEN ZUR DEUTSCHEN AUSWÄRTIGEN POLITIK, 1918—1945, Imprimerie Nationale de Baden-Baden, 1956, série D., vol. VII, p. 205, document no 228 (le Pacte de non-agression entre l'Allemagne et l'URSS), Moscou, le 23 août 1939, signé V. Molotov. Joachim von Ribbentrop, et le document 229 (son Protocole secret), pp. 206, 207.

² Maurice Vaise, *Stratégie et relations internationales. Bilan historique (1964—1984)*, « Relations Internationales », 41/1985, p. 61.

³ AMAE, fonds 71/Roumanie, *Lettre* du 24 août 1939 de la Légation britannique à Bucarest, signée Reginald Hoare, adressée à Grigore Gafencu.

⁴ Arch. ISISP, Archives Daladier, fonds XV, dossier 2987, télégramme du 25 août 1939 de l'Ambassade de France à Bucarest, signé Thierry et adressé aux Affaires étrangères de Paris.

guments avancés par Gafencu figurait un portant sur le fait que l'intervention roumaine serait prématurée et qu'elle risquait de déclencher, *ipso facto*, l'entrée immédiate en guerre de la Bulgarie et de la Hongrie⁵. En même temps, Gafencu affirmait qu'il ne voyait pas l'avantage que retireraient la France et la Grande Bretagne d'une entrée en guerre de la Roumanie juste à un moment où les Alliés avaient plutôt besoin de calme dans la région sud-est européenne⁶.

Alors même que se déroulaient ces discussions, la Roumanie entreprenait aussi une démarche à Budapest, avec l'offre d'un pacte de non-agression. Le cabinet hongrois refusa l'offre de manière péremptoire, en ignorant délibérément les conseils à ce sujet que lui adressaient la Yougoslavie et la Grande Bretagne.

Très déçu par cette décision négative de Budapest, Sir Reginald Hoare, le ministre britannique à Bucarest, faisait part, le 30 août, à Alexandru Cretzianu, secrétaire général aux Affaires étrangères roumaines de ce que le 28 août son homologue en Hongrie avait présenté le profond regret du gouvernement britannique face au refus opposé en l'occurrence à l'offre de la Roumanie. « Un tel pacte, soulignait Sir Reginald Hoare, aurait donné la preuve concrète quant à la décision déclarée de la Hongrie qu'elle maintiendra sa neutralité dans l'hypothèse (du déclenchement) d'une guerre et qu'elle allait résister à toute tentative de la part de l'Allemagne d'obtenir pour elle (la Hongrie) la Transylvanie en échange de sa collaboration active. Le refus de la Hongrie, concluait-il, met en doute ses intentions finales »⁷.

Malgré cet insuccès, la Roumanie mettra à profit la visite d'une délégation bulgare⁸ à Bucarest, pour aborder de façon soutenue l'amélioration de ses rapports avec Sofia, en vue de réaliser son objectif majeur : la neutralité.

Une autre démarche dans le même but, démarche présentant un grand intérêt, fut sans doute celle faite à Berlin : en se rapportant au Pacte de non-agression offert à la Hongrie, Gafencu mit l'accent sur le fait qu'un tel pacte pouvait s'avérer très avantageux pour l'Allemagne aussi. Cela en raison de ce que le pacte « affirme nos intentions pacifiques le long des frontières qui nous séparent non seulement de la Hongrie (mais) de toute l'Europe centrale aussi »⁹.

Pendant ce bref intervalle, il a eu, également, quantité de pour-parlers avec les alliés de la Roumanie dans le cadre de l'Entente balkanique, car il estimait qu'une formule ferme de neutralité, bénéfique pour toute la région, ne pouvait être mise au point qu'ensemble. « Nous nous

⁵ *Ibidem*, télégramme 840/27 août 1939, de l'Ambassade de France à Bucarest, signé, Thierry, adressé aux Affaires étrangères de Paris.

⁶ *Ibidem*, Le général Maxime Weygand, commandant en chef des forces françaises en Orient, avait reçu le 22 août 1939 l'ordre d'ouvrir un second front contre l'Allemagne. Voir Jean-Baptiste Duroselle, *L'Abîme*, Imprimerie Nationale, Paris, 1982, p. 72 (il montre que le Pacte Molotov-Ribbentrop empêchait fermement la réalisation de ce nouveau front).

⁷ AMAE, fonds Roumanie, dossier 503, *Note* de l'entretien du 30 août 1939 de Sir Reginald Hoare et Al. Cretzianu.

⁸ Nicolas Iorga, *Răspuns la niște cuvinte bune*, « Neamul Românesc », n° 186/25 août 1939, p. 1.

⁹ AMAE, fonds Roumanie, dossier 503, télégramme 54/394/30 août 1939 signé Gafencu et adressé aux légations roumaines de Berlin et de Rome.

efforcerons, disait Gafencu le 28 août 1939, de rapprocher les pays de l'Entente balkanique et de coordonner leur action »¹⁰.

Au mois de septembre 1939, le projet de neutralité dressé par la Roumanie devenait document officiel ; il constituait à l'époque *l'unique tentative européenne de barrer, de manière organisée la voie à la guerre*. De toute façon, il est incontestable que ce projet a tenu, pour un bref instant, une place particulièrement importante dans le cadre des relations internationales. Il suffit d'évoquer à ce propos l'intérêt que lui accordèrent les deux blocs en guerre, ainsi que certains Etats neutres, par exemple l'Italie et les pays du centre et du sud-est de l'Europe.

L'historiographie roumaine compte de nombreux ouvrages sur la teneur de ce projet¹¹. C'est pourquoi nous n'allons retenir ici que les éléments typiques, susceptibles de mettre en lumière l'originalité, la subtilité et l'efficacité de ce projet.

Il est généralement connu que le 6 septembre 1939 la Roumanie s'est déclarée neutre. Cette décision¹² reposait sur la Convention Internationale de La Haye, datée du 18 octobre 1907.

Ensuite, petit à petit, Gafencu continua ses démarches et pourparlers, conformément aux six points du projet¹³ destiné à conduire à la mise sur pied d'un *Bloc des neutres*. L'examen même sommaire de ces points laisse voir d'emblée une large vision conceptuelle, tout en attestant aussi d'une profonde connaissance des facteurs qui, disposaient, à l'époque, du pouvoir de décision à l'échelle internationale. Aussi, peut-on affirmer que, notamment la *première* idée, à savoir : *la parfaite neutralité du futur bloc par rapport aux deux groupes belligérants*, était faite pour capter la sympathie et l'intérêt de bon nombre d'Etats. La *deuxième* idée, particulièrement efficace — *conclusion de pactes de non-agression entre les membres du bloc* — devait, par contre, susciter certaines réserves ; leur raison résidait dans une clause qui la conditionnait et selon laquelle, en cas d'agression, les obligations d'assistance mutuelle assumées par les pays membres du bloc devaient demeurer en vigueur. Mais, suivant la conception de la Roumanie, le *troisième* point était apte à écarter les doutes et les réserves de certains pays, comme l'Italie, la Bulgarie ou la Hongrie, puisqu'il comportait une idée particulièrement positive, à savoir que s'il y avait une agression contre l'un des pays du bloc, les autres maintiendraient une neutralité bienveillante¹⁴. Par ailleurs, le *quatrième* point, qui, selon nous, visait la consolidation de la confiance entre les divers partenaires, proposait de normaliser les mesures militai-

¹⁰ *Ibidem*, fonds 71/Turquie, dossier 53, télégramme 53903/28 août 1939, signé Gafencu, adressé aux missions diplomatiques de Paris et de Londres.

¹¹ Ion Calafeteanu, *Diplomația românească în sud-estul Europei. 1938—1940*, Edit. Politică, Bucarest, 1980, p. 124—239 ; Eliza Campus, *Blocul balcanic al neutrilor*, « Studii », n° 4/1956 ; *Înțelegerea balcanică*, Edit. Academiei, Bucarest, 1972, p. 317—343 et *State și Relații Internaționale*, Edit. Politică, Bucarest, 1988, p. 272—290.

¹² « Affaires danubiennes », n° 5/septembre 1939, le Communiqué n° 58 de la Maison du Roi, le 6 septembre 1939. Décision prise lors de la séance du Conseil de la Couronne.

¹³ Arch. de l'Etat, Bucarest, fonds Présidence du Conseil des ministres, dossier 158/1939, télégramme 67918/30 octobre 1939, signé Gafencu, adressé à l'Ambassade roumaine d'Athènes. Y sont exposés les six points du projet.

¹⁴ *Ibidem*.

res sur les frontières communes¹⁵. Et, comme une conséquence de cette détente, la Roumanie espérait le succès du cinquième point, qui proposait des décisions d'ordre strictement économique, fondées sur la communauté d'intérêts¹⁶; de la sorte, se manifestait à nouveau un ancien point de vue de la Roumanie, inclus, du reste, dans tous les accords, pactes ou traités zonaux qu'elle avait conclus pendant toute la période de l'entre-deux guerres. Enfin, la *sixième* idée du projet visait la mise au point des contacts directs entre les ministres des Affaires étrangères des Etats membres du bloc, ainsi que l'échange d'informations d'ordre politique et économique entre leurs gouvernements respectifs¹⁷, ce qui avait évidemment pour but de resserrer effectivement les liens entre les partenaires du Bloc des neutres.

En accord avec l'esprit de ce projet, la Roumanie commença en septembre et octobre 1939 d'innombrables démarches, tant près les pays belligérants, que près les neutres. L'espace disponible ici ne nous permet pas d'évoquer les succès remportés par elle pendant ce bref intervalle, alors que le déroulement de la guerre prenait une tournure de plus en plus dramatique (il suffit de rappeler en ce sens l'invasion de la Pologne). Toutefois, arrêtons-nous un instant sur l'Accord conclu le 7 octobre 1939 entre la Roumanie et la Hongrie concernant la réduction réciproque et simultanée de leurs effectifs militaires sur la frontière des deux pays¹⁸. Cet Accord donna lieu, à l'époque, à maintes espérances chez tous ceux qui désiraient la création des zones neutres susceptibles de préserver des calamités de la guerre des régions entières. En commentant la situation ainsi créée, Adrien Thierry, l'ambassadeur de la France à Bucarest, écrivait à Paris qu'au moins « certains dangers immédiats qui pesaient sur cette région de l'Europe étaient maintenant éliminés par la nature de l'accord conclu entre les deux Etats ».¹⁹ Il rapportait, par la même occasion, que les troupes roumaines retirées de la frontière occidentale du pays étaient dirigées sur sa frontière orientale²⁰. Il est donc incontestable que si, à l'époque, la Hongrie avait été favorable au projet roumano-yougoslave concernant la signature d'une déclaration de non-agression²¹, une zone neutre aurait pu être créée en Europe centrale.

D'ailleurs, en septembre et octobre ce n'étaient pas seulement la Grande Bretagne et la France à se déclarer d'accord avec le projet de la Roumanie, mais aussi tous les Etats de l'Entente balkanique. Qui plus est, l'Italie, de son côté, avait manifesté un certain intérêt bienveillant à ce sujet, quant à la Bulgarie, de sa part nous parvenaient de véritables signaux lumineux. Ce dernier fait est, du reste, attesté par une Note du Ministère des Affaires étrangères de la France, adressée le 20 septembre

¹⁵ *Ibidem.*

¹⁶ *Ibidem.*

¹⁷ *Ibidem.*

¹⁸ « Affaires danubiennes », n° 5/1939, le Communiqué officiel roumain du 7 octobre 1939, « les gouvernements roumain et hongrois réduisent de façon simultanée les effectifs militaires de la frontière commune ».

¹⁹ Arch. ISISP, Archive Edouard Daladier, les télégrammes 1194 et 1195/10 oct. 1939, signés Thierry et adressés aux Affaires étrangères de Paris.

²⁰ *Ibidem.*

²¹ AMAE, fonds 71. E9, dossier 2, télégramme 68112/31 octobre 1939, signé Gafencu et adressé à l'Ambassade roumaine de Belgrade.

1939 au premier ministre. Le document montre clairement que la Roumanie a pris l'initiative d'un projet réussi en vue de grouper autour d'elle, « sous l'obédience d'une politique commune de neutralité tous les pays balkaniques, y compris la Bulgarie »²².

Par conséquent, on est en droit d'affirmer que, durant les mois de septembre et octobre 1939, la Roumanie avait pris l'initiative d'un projet aussi substantiel qu'efficace, qui aurait été à même de bloquer la voie de la guerre en Europe centrale et de sud-est. C'est pourquoi l'Allemagne hitlérienne allait déclencher une puissante offensive diplomatique contre ce projet, fait dont la véridicité est attestée par des documents allemands. Particulièrement éloquentes à ce propos sont les instructions données par von Ribbentrop à l'ambassade allemande de Moscou, pour qu'elles soient portées à la connaissance de Molotov. En parlant du Bloc des neutres, le ministre allemand précisait nettement que « le but du projet roumain n'est guère autre que d'imposer des restrictions à la liberté d'action des pays invités à y adhérer : la Bulgarie, la Hongrie, l'Italie »²³. Par conséquent, concluait le ministre des Affaires étrangères du III^e Reich., « *le Bloc des neutres est pour nous indésirable* »²⁴.

Une fois de plus, et même considérée à la lumière de ces remarques nazies, on peut constater l'essence positive de l'initiative roumaine en vue de dresser un barrage des pays neutres — un barrage qui aurait été à même d'empêcher la guerre de sévir dans deux importantes régions de l'Europe.

²² Arch. ISISP, Archive Daladier, fonds XIV, dossier 2987, *Note* du 20 septembre adressée par le Sous-Directeur pour l'Europe aux Affaires étrangères à Edouard Daladier.

²³ *Les Archives secrètes de Wilhelmstrasse*, Plon, Paris, 1956, vol. III, I^{re} Partie, p. 360.

²⁴ *Ibidem*.

THE ROMANIAN RESPONSE TO THE DEVELOPMENTS IN THE BALKANS (OCTOBER 1940 – MAY 1941)

MIHAI RETEGAN

In order to correctly perceive the Romanian response to what was happening in the Balkans in October 1940 – May 1941, a brief survey of the general European state of affairs is necessary.

1. During that interval Germany and the Soviet Union were vying for mastery in Europe. Each new German move in what Moscow considered her own sphere of influence triggered off the Soviets' counter-measures. Against this background, the possibilities of the Romanian government to take independent action were gradually limited and then completely annihilated, the more so as it had to consider a possible aggressive action coming from the East.

2. Great Britain, traditionally one of Romania's allies, lacked at that moment the *factual* capability to exert a *decisive* influence on the military situation in the Balkans. This heavily bore on the course of Romania's action.

3. The territory of Romania continued to be the target of more or less dissimulated territorial claims made by her neighbours.

4. The above-mentioned elements prompted the Romanian decision makers to seek the protection of the power that guaranteed the integrity of her frontiers and that was Germany. But this implied certain acts of subservience to the Germans which impaired the country's political status. In the face of reality General Ion Antonescu, the chief of the Romanian government, had to admit: "We are but a small country. In international life things are interconnected in such a way that we cannot always do what we like, but merely what we can"¹.

Due to such circumstances, the Romanian foreign actions in response to the events in the Balkans were restrained and cautious, attention being focused mainly on home affairs. This is in fact the essence of the conclusions drawn by General Ion Antonescu at the Council meeting of November 19, 1940: "Today we need balance at home in all fields. We must work as much as possible in all fields"².

The Romanian response to the events in the Balkans can be analysed from various standpoints. Thus, according to the *level on which they occurred* we can make distinction between those at the *official*, *semi-official* and *unofficial* levels. The first can be further subdivided into political (internal and external) and military; the second category in-

¹ State Archives, stock Presidency of the Council of Ministers, file no. 167/1940, p. 509.

² *Ibidem*, p. 420.

cludes the press and the third the reaction of the public opinion. As to their *form of manifestation*, the reactions were *direct* and *indirect*. As regards their *dissemination area* we can distinguish between the *confidential*, *restricted* and *public* ones. Obviously, a strict delimitation is difficult to make.

The political reactions belong to the sphere of the direct, indirect, confidential or restricted. They occurred either in Council meetings, or during the meetings with the representatives of the states in conflict. The Romanian point of view was expressed on these occasions.

When speaking about the Council meetings some specifications must be made: between October 28, 1940 and May 25, 1941, thirty such meetings were held, but it was only in two of them that the conflict in the Balkans was discussed (the best proof that attention was focused mainly on the country itself). On November 26, General Antonescu stated in front of the government³: "Given the development of operations, which began to spell disaster for the Italians, Germany may intervene to prevent England from getting a foothold in the Balkans". Unable to oppose the penetration of fresh German troops into Romania, General Antonescu ordered that their upkeep should be ensured exclusively at the expense of the Germans. He also demanded the Minister of economic coordination "to purchase whatever it may from tinned food factories and store everything in store houses before the Germans or Italians buy it. But you must not only lock the canned food in the store houses of the factories but also store them in other places and say that we no longer have anything, so that we shall no longer sell anything".

Stand was again taken after the attack against Yugoslavia and was determined — according to K. St. Pavlowitch, the secretary of the Yugoslav Embassy — by the German pressures to induce a Romanian intervention⁴. During the Cabinet meeting of April 11, 1941, Ion Antonescu stated: "Romania does not intervene, by any means, in the conflict in the Balkans"⁵.

On April 15, when the question of the further functioning of the Serbian church in Romania was mooted, General Antonescu said: "We should not deal it a violent blow ... we should not pull out the dagger to stab the Serbians"⁶. Consequently, the Romanian state continued to grant subsidies to the 60 Serbian priests.

During talks held with diplomats or military from various states or in official documents submitted to various governments, the Romanian government expressed its attitude to the war in the Balkans. As the military operations were taking place in a geographical area bordering on Romania, these meetings were held particularly in March and April, 1941. Thus, after the act of March 27, 1941 General Ion Antonescu summoned the Yugoslav ambassador, Dr. Alexander Avakumovic, whom he informed, according to Pavlowitch's account, that "as long as I am in

³ Ibidem, pp. 460—472.

⁴ K. St. Pavlowitch, *Yugoslavia and Romania, 1941*, Journal of Central European Affairs, vol. XXIII, January, 1964, no. 4, p. 460.

⁵ State Archives, stock P.C.M., file no. 474/1941, p. 121.

⁶ Ibidem, p. 200.

charge of the destiny of Romania, she will never take any unfriendly action against her former ally" ⁷. And such an operation was never to occur. Unfortunately, Ion Antonescu could not check the German action which started from Romania's territory. As Pavlowitch concluded: "The general was no doubt sincere, but in the position in which Romania found herself, her whole existence was dependent upon Hitler and not upon General Antonescu" ⁸.

In early April, 1941, Field-Marshal von Brauchitsch, the commander of the German ground forces came to Romania. During his talks with Ion Antonescu the Romanian general emphasized the fact that "Romania must not participate to a military action against Yugoslavia because she must avoid any occasion to provoke a Russian reaction. The hindrance could be removed without delay if the Yugoslav Banat were occupied by Hungarian troops, a fact which would arise an outburst of anger in the country and would force me to intervene — which could lead to conflict with the Hungarian troops" ⁹.

The territorial changes in the detriment of Yugoslavia and Greece prompted the government of General Ion Antonescu to submit a written statement to the German leadership, demanding protection for the Romanian minorities which starting April 1941 became subjected to totalitarian regimes.

As there was a real danger that the troubled situation in the Balkans may have occasioned an attack upon Romania, the military response could not be but direct and confidential. The reactions occurred in autumn 1940 and April 1941. The General Staff saw to the deployment of big units with highest combat capacity along the threatened frontiers and the probable direction of the main effort. Likewise, the organization and equipping of troops were improved to enable them to cope with superior forces.

In autumn 1940, the military measures were focused to ensure the defence of the south-western and the north-western frontiers. On October 30, 1940, the Romanian First Army (seven divisions and brigades deployed in western Romania was entrusted a new mission: to support with reinforced infantry battalions the frontier forces, to ensure the free navigation on the Danube between Bazias and Turnu Severin ¹⁰. Likewise, the Fourth Army and Second Army Corps (17 big units) had the task of thwarting a Soviet offensive in Bukovina, along the rivers Prut and Siret, and to defend the frontier, particularly along the Danube, frequently violated by the Soviets ¹¹.

The events of April 6, 1941, speeded up, as it was but natural, the military steps. The troops along the eastern frontier were brought up to the full number; during 12 hours they articulated a "stand-by disposition", resembling the combat disposition; the communications net-

⁷ Pavlowitch, p 457.

⁸ Ibidem.

⁹ Archives of the Ministry for Foreign Affairs, stock 71/Germany, file no. 82.

¹⁰ Archives of the Ministry of National Defence, file no. 948/1062, p. 96.

¹¹ Ibidem, file no. 948/1066, p. 111.

work was set up and antitank defence organized¹². The measures taken along the western frontier were more complex: the units and towns were kept on air defence alert; the big units sent additional forces to the frontiers; two special groups (each equivalent to a brigade) were set up in case the Hungarian army crossed the Tisza and advanced eastwards; the fluvial and land transports (except the military ones) were cancelled¹³. The defensive nature of these steps was emphasized by General Antonescu as early as April 1: "We cannot make an act of war against Yugoslavia relying on an assumption, because it will have dire consequences in the future"¹⁴. The defensive nature of measures did not alter even after some aircraft of the Yugoslav army dropped bombs over towns in western Romania.

The semi-official and unofficial response bring us to the direct and public reaction, therefore to opinions expressed by the press and by the people.

In covering the Italian aggression of October 28, 1940, the main Romanian dailies were moderate in tone and balanced as regards the amount of information concerning the belligerents — nevertheless with obvious sympathy — as K. St. Pavlowitch also remarks — to the states subjected to aggression. The newspaper "Timpul" edited by Grigore Gafencu — who in 1939 and 1940 had attempted to revive the Balkan Entente — published at the end of October a well-documented article on ancient Greek pottery. Here are some other examples: November 7, the war communiqués on the Greek counter offensive in Albania started being published; December 17, an account of the public meeting of the Romanian Academy where the first secretary of the Greek Embassy awarded the "Mavrogheni" prize; January 30, 1941, the article "Greek Government Pursuing the Programme of National Reconstruction" was published; March 3–5, a correspondence from Athens, about the earthquake; March 30, a short presentation of the history of Salonika; April 3, the article "The Greeks Are Preparing A Great Offensive from the Lake Ochrida to the Adriatic", etc. As regards the attitude to the events in Yugoslavia, in the article "Romania—Germany" issued by the reputed review "Balkan Studies" of the Institute in Salonika, K. St. Pavlowitch assessed that it was downright "philo-Yugoslav".

In the absence of all compulsion, the response of public opinion was spectacular. The above-mentioned article stresses that the sympathy to the victims of the aggression was "in fact a demonstration against Germany. It did nothing but confirm with whom went the feelings of the people"¹⁵, Pavlowitch concludes. A similar conclusion springs from the burial in Constanța, with military honours of some Yugoslav aviators in a ceremony attended by the representatives of 21 Romanian military units in spite of the German protests. Surprised at the scale of the ceremony Dr. Avakumovic called up the Romanian Ministry of Foreign Affairs where he was answered by Alexandru Cretzeanu, a diplomat with

¹² Ibidem, p. 122.

¹³ Ibidem, file no. 948/1062, passim.

¹⁴ Ibidem, file no. 948/587, f. 33.

¹⁵ K. St. Pavlowitch, *Roumanie — Allemagne (1936—1941)*, "Balkan Studies", volume 15, no. 2, 1974, p. 258.

well-known philo-English views : "Are you really surprised ? Yugoslavia, you know, can always depend on the loyal friendship of the Romanian people"¹⁶ And we may add, Greece too.

However, if the Romanian response to the events in the Balkans was not very firm, this is due to several reasons :

1. The absence of a political-juridical framework for a joint action, as the Balkan Entente was no longer functioning.

2. The special situation in which Romania found herself. Her territory was occupied and disputed by her neighbours, therefore the leadership of the country had to direct its efforts to remaking the integrity of the state, a fact plainly stated by General Ion Antonescu in Rome and Berlin, in November 1940.

¹⁶ Pavlowitch, *Yugoslavia and Romania*, pp. 463—464.

SUR LA NEUTRALITÉ DE LA YOUGOSLAVIE (SEPTEMBRE 1939 – AVRIL 1941)

VASILE HURMUZ

Au moment du déclenchement formel de la Deuxième Guerre mondiale — septembre 1939 —, la position internationale de la Yougoslavie était sensiblement différente de celle des autres États du Sud-Est européen, même si nous ne pensons qu'à son voisinage immédiate avec deux grandes puissances—agresseurs : l'Allemagne nazie, maître déjà de l'Autriche après l'Anschluss, et l'Italie fasciste, installée par la force en Albanie dès le mois d'avril de la même année¹.

L'éclat de la conflagration ne soulevait pas formellement le problème d'un engagement politico-militaire tant que le théâtre de guerre ne s'étendait pas. La Yougoslavie ne soulevait pas de revendications territoriales explicites, mais, essentiellement, seulement le désir du maintien de l'intégrité de l'État, d'ailleurs soumis à des menaces potentielles. Les traités d'amitié « éternelle » avec la Bulgarie et l'Italie de janvier et, respectivement, mars 1937² — deux États révisionnistes avec des desseins territoriaux ayant déjà une « histoire » dans la zone — paraissaient donner une certaine sûreté à Belgrade. D'autre part, l'orientation pro-allemande du gouvernement Milan Stojadinović était de notoriété. Observons, par exemple, que dans le commerce extérieur de la Yougoslavie, l'Allemagne occupait à la fin de l'année 1938 la première place : 32,4% des importations et 21,7% des exportations ; pour faire une comparaison, la France couvrait seulement 1,7% des importations et 5,4% des exportations de la Yougoslavie³. Cette tendance favorable à l'Axe paraissait être sérieusement ébranlée en février 1939 après la surprenante destitution de son artisan — Stojadinović — par le prince régent Paul. Les causes de cette décision semblaient être plutôt d'ordre interne : une faible majorité aux élections, en décembre 1938, et surtout la nécessité de réa-

¹ Pour l'évolution générale de la politique étrangère, voir : B. Krizman, *Vanjska politika jugoslovenske države, 1918—1941* (La politique étrangère de l'État yougoslave, 1918—1941), Zagreb, 1975

² Voir : Milan Vanku, *Mala Antanta, 1920—1938* (La Petite Entente, 1920—1938), Titovo Užice, 1969, pp. 170 et suiv. ; cf. Kr. Mančev, *Le pacte bulgare-yougoslave de 1937 et l'opinion publique bourgeoise en Bulgarie et en Yougoslavie*, « Études balkaniques », Sofia, 1972, no. 4, pp. 80—96.

³ Jacques Thobie, *La France, la Grèce et les Balkans dans les années trente*, « Balkan Studies », Thessaloniki, vol. 29, 1988, n° 1, p. 17 ; pour les problèmes généraux, voir : Živko Avramovski, *Sukob interesa Velike Britanije i Nemačke na Balkanu uoči drugog svetskog rata* (Le conflit des intérêts de la Grande Bretagne et de l'Allemagne dans les Balkans à la veille de la deuxième guerre mondiale), « Istorija XX veka. Zbornik radova », II, Belgrade, 1961, pp. 143 et suiv. : Dušan Lukač, *Treći Rajh i zemlje Jugoistočne Evrope* (Le troisième Reich et les pays du Sud-Est européen), t. II, 1937—1941, Belgrade, 1982.

liser une conciliation avec les Croates ; le Serbe Stojadinović n'était pas la personnalité destinée à l'accomplissement de cet objectif.⁴ En ce qui concerne l'éventualité de certaines modifications dans la politique étrangère, celles-ci étaient possibles. On savait que le prince régent était un philo-anglais. Davantage, pendant une visite à Belgrade (janvier 1939), Ciano avait longuement discuté avec Stojadinović sur la perspective du partage de l'Albanie et l'accès à la Mer Égée par Salonique, mais l'occupation de l'Albanie par les troupes fascistes (avril 1939) s'est opérée à l'insu de Belgrade ; Stojadinović avait disparu de la scène politique. L'axe ne faisait plus confiance à la Yougoslavie, mais la signature de l'accord Cvetković-Maček (le 25 août 1939), octroyant à la Croatie une large autonomie et des places dans le gouvernement central paraissait assurer une cohésion intérieure plus grande que dans la période précédente⁵.

Certes, au moment de l'invasion nazie en Pologne, la Yougoslavie craignait plus l'Italie que l'Allemagne. Le gouvernement décidait la mobilisation des 500 000 soldats, et le prince régent essayait à obtenir de Berlin des garanties concernant la neutralisation des intentions agressives éventuelles de Rome. Le chef de l'État Major de l'armée, le général Simović, était hostile au rapprochement avec le Reich, tandis que le ministre de la Guerre, le général Nedić, adoptait une tactique de temporisation.⁶

En automne 1939, pendant les discussions pour la réalisation du projet controversé du « bloc des neutres », l'attitude de la Yougoslavie était dominée par des incertitudes, cherchant à ménager la Bulgarie et l'Italie. Les relations de Belgrade avec Sofia étaient cordiales ; le premier ministre Kiosseivanov avait visité la capitale yougoslave en juillet, et la Yougoslavie suggérait à la Roumanie des concessions territoriales au profit de la Bulgarie, même si le 16 novembre 1939 la convention d'alliance défensive roumano-yougoslave de 7 juin 1921 était renouvelée pour encore 5 ans. De même, la diplomatie yougoslave n'envisageait pas la création d'un « bloc des neutres » sans la présence — mais pas sous la direction — de l'Italie. Rome ne cachait pas la condition préliminaire de la réalisation du bloc — « une détente parfaite » entre ces États — fait saisi à Belgrade qui recommandait aussi à la Turquie d'entamer « des explications complètes avec l'Italie »⁷.

Les relations de la Yougoslavie avec la France et la Grande Bretagne se situaient dans des limites correctes, mais Belgrade, inspiré par Berlin, n'agréait pas trop les accords de la Turquie avec les démocraties occidentales de 19 octobre 1939.

Le projet du « bloc des neutres » a échoué, mais à la Conférence de l'Entente balkanique de Belgrade (février 1940), le gouvernement yougoslave semblait être d'accord — dépassant certaines réserves initiales

⁴ Ferdo Čulinović, *Jugoslavija između dva rata* (La Yougoslavie pendant l'entre-deux guerres), t. II, Belgrade, 1961, pp. 131 et suiv.

⁵ Voir : L. Boban, *Sporazum Cvetković-Maček* (L'accord Cvetković-Maček), Belgrade, 1965.

⁶ Henri Michel, *La seconde guerre mondiale. Tome I^{er}, Les succès de l'axe (septembre 1939 — janvier 1943)*, deuxième édition mise à jour, Paris, 1977, p. 64.

⁷ Archives d'État Bucarest, Fonds La Présidence du Conseil des Ministres, D. 270/1939, ff. 188—190 : tél. Belgrade, n° 4721/10 novembre 1939, signé Cădere.

— avec la proposition turco-grecque concernant la nécessité d'élaborer un plan défensif commun au cas d'une agression. Il s'agissait de la reprise du projet Weygand, esquissé dès le mois de juillet 1939, mais entre temps modifié. Le plan a été rédigé, mais son application dépendait largement du concours franco-anglais. La chute de la France a dissipé toute illusion ⁸.

La diplomatie yougoslave cherchait de nouveaux points d'appui pour servir ses intérêts dans le cadre de la neutralité. En avril 1940, une importante délégation ministérielle visitait Budapest. L'entrée de l'Italie dans la guerre contre la France (juin) paraissait éloigner un danger potentiel à l'adresse de la Yougoslavie. Pour le ministre des Affaires étrangères, Cincar-Marković, le geste de l'Italie confirmait que Mussolini ne désirait pas de complications dans les Balkans.

Une action intéressante de la diplomatie yougoslave a été l'établissement des relations normales avec l'U.R.S.S. — autre État formellement neutre — le 25 juin 1940 —, geste ayant l'accord de l'Axe. Le premier effet fut l'attitude de Belgrade à l'égard de l'annexion de la Bessarabie et de la Bukovine septentrionale. Après le premier ultimatum soviétique, le 27 juin 1940, à 9 heures, le gouvernement roumain informait Belgrade sur son contenu et annonçait qu'il est disposé à discuter le litige d'une manière amicale — sans ultimatum, mais qu'il est aussi prêt à se défendre dans l'éventualité d'une agression. Dans le contexte, le gouvernement roumain demandait si dans le cas d'une attitude menaçante, ou d'une agression de la part de la Hongrie ou de la Bulgarie ou de ces deux pays, la Roumanie pourrait compter sur la Yougoslavie conformément à la convention bilatérale et au Pacte balkanique. La réponse de Belgrade est arrivée à peine à 20 heures. Son contenu : au cas d'une agression de la part de la Hongrie ou de la Bulgarie, la Yougoslavie allait se *concerter* avec les gouvernements turc et grec pour *étudier* la nouvelle situation et l'application des obligations contractées dans les conditions existantes. La réplique venait en contradiction avec la lettre et l'esprit des actes qui liaient les deux États. En même temps, la presse de Belgrade, même celle officieuse, a adopté une attitude défavorable à la Roumanie, et au moment où les troupes soviétiques entraient en Bessarabie, dans la région de Vrșac étaient envoyées des unités des chars d'assaut et d'artillerie ⁹.

De même, en juillet — août 1940, lorsque l'attitude de la Hongrie et de la Bulgarie est devenue de plus en plus menaçante envers la Roumanie, la diplomatie yougoslave envoyait fréquemment à Bucarest des conseils suggérant que la Roumanie « s'entend » avec les voisins de l'Ouest et du Sud. D'ailleurs, le 28 septembre 1940, la Roumanie dénonçait tous les accords avec la Yougoslavie et réduisait le niveau de la représentation diplomatique à Belgrade de l'ambassade à la légation.¹⁰

⁸ Ellsabeth Du Réau, *Les Balkans dans la stratégie méditerranéenne de la France. Avril 1939 — Mai 1940*, « Balkan Studies », Thessaloniki, vol. 29, 1988, n° 1, pp. 71—88.

⁹ Archives du Ministère des Affaires Étrangères de la Roumanie, Fonds 71, 1920—1944. Yougoslavie. Relations avec la Roumanie, vol. 53, ff. 442 et suiv. : Les relations roumano-yougoslaves (1^{er} septembre 1939 — 23 août 1944). Rapport dressé par Emile Buznea, secrétaire de légation, le 5 décembre 1945.

¹⁰ *Ibidem*, ff. 438 et suiv. ; cf. vol. 52, ff. 419—420 : tél. Belgrade, n° 1654/11 septembre 1940, Cădere.

En automne 1940, l'Axe a commencé les pressions pour déterminer aussi la Yougoslavie d'adhérer au Pacte tripartite récemment conclu. Au moment de l'agression de l'Italie contre la Grèce (le 28 octobre 1940), Belgrade ne risquait pas de déclarations de condamnation, mais ne cédait non plus devant les demandes impératives de l'Axe d'abandonner la neutralité¹¹. Il était de nouveau véhiculée l'idée de l'annexion de Salonique. Le prince régent et la plupart des ministres voulaient éviter un engagement formel aux côtés de l'Axe ; l'adversité de l'opinion publique à l'égard d'une telle option était une certitude. On essayait même à consolider une certaine marge de manœuvre par la signature d'un traité d'amitié « éternelle » avec la Hongrie, le 12 décembre 1940, bien que la Hongrie eût déjà adhéré au Pacte tripartite.¹²

Le ralliement de la Bulgarie (le 1^{er} mars 1941) et les pressions de plus en plus fortes de l'Axe ont obligé les dirigeants yougoslaves de signer à Vienne (le 25 mars 1941) l'accord de l'adhésion au Pacte. Deux jours plus tard, un Coup d'État militaire installait au trône le roi Pierre II (19 ans) et les nouvelles autorités conditionnaient la sanction de l'adhésion par la réserve suivante : « le gouvernement yougoslave va veiller que, dans l'application des accords d'adhésion, les intérêts supérieurs de l'État et de la nation yougoslave soient sauvegardés », réserve qui a profondément mécontenté le Reich¹³. Le 5 avril, la Yougoslavie concluait un pacte de non-agression et d'amitié avec l'U.R.S.S., mais l'Axe avait déjà décidé l'invasion.¹⁴

¹¹ *Ibidem*, vol. 52, ff. 429—430 : Note sur l'entrevue Sturdza-Avakumović, le 29 octobre 1940.

¹² *Ibidem*, vol. 153, ff. 1—5 : Note sur l'entrevue Cretzianu-Avakumović, le 31 décembre 1940.

¹³ Voir : Ferdo Čulinović, *27 mart* (Le 27 mars), Zagreb, 1965.

¹⁴ *Idem*, *Stom stare Jugoslavije* (La faillite de l'ancienne Yougoslavie), Zagreb, 1958.

LA NEUTRALITÉ DANS LE SUD-EST EUROPÉEN (1939–1941) : LES CAS DE LA BULGARIE ET DE LA GRÈCE. QUELQUES REPÈRES

CONSTANTIN IORDAN

L'état de neutralité a des acceptions différentes et un contenu complexe et tout aussi controversé au-delà de la rigueur de la définition donnée dans le droit international public¹. Dans notre cas nous envisageons le statut de neutralité dans les conditions du déclenchement et de l'évolution initiale d'un conflit militaire majeur, devenu ultérieurement la deuxième conflagration mondiale. Une convention historiographique a établi que cette guerre a commencé le 1^{er} septembre 1939, date discutable si nous pensons — en nous référant seulement au continent européen — à l'Anschluss, à Munich, à l'entrée de la Wehrmacht à Prague, à l'invasion fasciste en Albanie. Qu'il n'y a pas eu une opposition militaire officielle à ces actes de force est un argument fragile. Toutefois, il paraît sûr que l'agression nazie contre la Pologne n'aurait pas eu lieu sans les précédents mentionnés, tout comme l'ultimatum et l'attaque contre la Grèce (le 28 octobre 1940) sans l'occupation de l'Albanie. Ce ne sont que des repères géopolitiques, mais ils nous aident de comprendre d'une manière plus nuancée la valeur et la portée de la neutralité d'un Etat dans une phase ou l'autre de l'évolution du conflit militaire. Nous acceptons, en général, que l'état de neutralité existe et il dure tant que l'Etat respectif n'est pas directement engagé dans une confrontation armée. Évidemment, l'abandon de la neutralité peut se produire dans des conditions différentes et avec des motivations diverses.

Pour ce débat, nous nous sommes proposés un bref aperçu de la neutralité de la Bulgarie et de la Grèce dans la période donnée. Une telle analyse pourrait susciter l'intérêt au moins pour deux raisons : il s'agit, d'une part, de deux États voisins et, d'autre part, d'une fin nettement différente de leur état de neutralité. Le déroulement des opérations militaires et le bilan de la conflagration pour chacun de ces États et généralement pour la zone ne peuvent pas être perçus dans toute leur complexité sans la connaissance des origines de leur engagement dans le conflit. Les causes immédiates se trouvent dans les évolutions internes et dans les relations internationales de la période de la neutralité. Les causes profondes se retrouvent dans le bilan de la première guerre mondiale et dans les options stratégiques de politique étrangère pendant l'entre-deux-guerres.

L'effort de compréhension des conditions de l'évolution de la neutralité et de son abandon se confond fatalement avec l'analyse des atti-

¹ Voir *Dicționar diplomatic*, București, 1979, pp. 590–592.

tudes de politique étrangère d'un État dans toute leur complexité et leurs interdépendances. C'est un domaine extrêmement vaste qui réclame des réponses aux problèmes multiples : le rapport entre les composantes fondamentales des relations extérieures (économiques et commerciales, politiques et militaires), les connexions entre la politique interne et étrangère, les *philies* et les *phobies* idéologiques, l'impact des facteurs extérieurs, les décisions essentielles de politique étrangère, les méthodes et les moyens de conduite de l'activité diplomatique, le potentiel militaire etc.

Quant à nous, nous essayons d'offrir seulement quelques repères voués à dessiner une image synthétique de l'évolution de ces deux cas.

1. Options fondamentales de politique étrangère et actions diplomatiques dans la période précédant le déclenchement de la conflagration mondiale.

Bulgarie. La Directive n° 19 du Ministère des Affaires Étrangères (le 19 avril 1939) est essentielle. On y statue clairement, pour la première fois, que les intérêts politiques et les relations économiques du pays déterminent sa place dans le camp révisionniste ; le gouvernement de Sofia ne veut pas s'impliquer prématurément dans les disputes qui opposent les grandes puissances et préfère adopter une attitude d'attente tant qu'il sera possible. Les revendications territoriales formulées sont : la Dobroudja méridionale, l'accès à la Mer Égée conformément à la frontière de 1913, et éventuellement les régions occidentales². La Macédoine ne figure pas pour des raisons tactiques : le traité d'amitié éternelle bulgaro-yougoslave du janvier 1937 était toujours en vigueur³. Le gouvernement de Sofia s'aligne de plus en plus à la politique de l'Allemagne. D'ailleurs, le premier Kiosseivanov fait des visites officielles à Belgrade et à Berlin en juillet 1939, et les autorités bulgares se dissocient visiblement des démocraties occidentales, arrivant même à désavouer publiquement les visites à Paris et à Londres (juillet) de Stoičo Mošanov, leader de l'opposition démocrate⁴.

Grèce. La prémisses fondamentale de la politique étrangère du général Métaxas a été le soutien et la protection de la Grande Bretagne. Il convient de souligner la différence essentielle par rapport à sa position pendant la première guerre mondiale. Tout de suite après la crise munichoise, le 3 octobre 1938, Métaxas sollicitait au ministre britannique à

² Voir Dimităr Sirkov, *Външната политика на България, 1938—1941* (La politique étrangère de la Bulgarie, 1938—1941), Sofia, 1979, pp. 127 et suiv. ; cf. l'analyse récente de Пчо Dimitrov dans l'édition critique du *Дневник* (Journal) de Bogdan Filov, Sofia, 1990, pp. 71 et suiv. ; pour les aspects économiques, voir : Vera Kasarkova, *Икономическите отношения на България с балканските държави в периода между двете световни войни, 1919—1941* (Les relations économiques de la Bulgarie avec les États balkaniques dans la période de l'entre-deux-guerres, 1919—1941), Sofia, 1989, passim ; cf. les considérations de Jacques Thobie, *La France, la Grèce et les Balkans dans les années trente*, « Balkan Studies »-Thessaloniki, vol. 29, 1989, n° 1, pp. 3—28.

³ Voir le plus récent point de vue bulgare chez Krăštju Mančev, *Югославия и международните отношения на Балканите, 1933—1939* (La Yougoslavie et les relations internationales dans les Balkans, 1933—1939), Sofia, 1989, pp. 195 et suiv.

⁴ Voir Пчо Dimitrov, *Българската демократична общественост, фашизмът и войната 1934—1939* (L'opinion publique démocratique bulgare, le fascisme et la guerre, 1934—1939), Sofia, 1976, pp. 318—320.

Athènes, Sir Sydney Waterlow, la conclusion d'une alliance bilatérale, « We must assume as a plain fact — déclarait le général — that in the event of European War the use of the Greek islands and Greek ports will be an imperative necessity to the British Fleet and Air Arm. If you cannot have this automatically as an ally, you will be obliged to take it, but with complications. It is no good blinking geography . . . »⁵. Métaxas était convaincu de la possibilité d'une guerre entre l'Angleterre et l'Italie où la Grèce sera impliquée plus tôt ou plus tard. C'est la raison pour laquelle il voulait explicitement ne pas répéter les fautes de la première conflagration. Son offre a été poliment déclinée par Foreign Office. Les garanties britanniques d'avril 1939 ne furent qu'une faible compensation. Le décalage entre ces promesses d'assistance de l'Angleterre et l'appui réel accordé à la Grèce n'a pas pu être récupéré et les conséquences ont été tragiques.

2. La neutralité dans les premiers mois de guerre.

Bulgarie. La tendance d'alignement à la politique de l'Allemagne s'affermi ; celle-ci reçoit l'assurance que la Bulgarie ne prendra aucune décision importante de politique étrangère sans consulter Berlin. Il est bien évident aussi un resserrement des relations avec l'U.R.S.S. Moscou offrait à Sofia un pacte d'amitié, que le czar Boris refusait⁶. Il est intéressant de signaler que la démarche soviétique a mis en alerte Mussolini et pas Hitler qui a été d'accord⁷. La Bulgarie conditionnait son adhésion au projet du « bloc balkanique des neutres » de l'accomplissement de certaines exigences territoriales : c'était la thèse de la diplomatie italienne. Les autorités de Sofia avaient une attitude bienveillante à l'égard de la Turquie procédant même à une réduction réciproque des troupes à la frontière commune. C'était dans la période où le ministre turc des Affaires étrangères, Sükrü Saraçoğlu, négociait à Moscou⁸.

Grèce. En septembre 1939 eurent lieu des pourparlers italo-helléniques pour le renouvellement du traité bilatéral d'amitié. Dépassant son orgueil, Métaxas soumettait le projet du nouvel accord à l'avis du gouvernement britannique. Foreign Office considérait que le texte devait être rédigé dans des termes plus généraux que l'ancien traité, afin que ses prévisions ne limitent pas la liberté d'action de la Grèce au cas d'une guerre italo-britannique. À Rome on éprouva quelque mécontentement, Ciano exigeant un pacte de non-agression et des consultations qui auraient fait de la Grèce un possible satellite de l'Italie et tenu l'Angleterre loin des ports grecs⁹. L'orientation pro-anglaise d'Athènes était évidente aussi à l'occasion des négociations bilatérales d'octobre 1939 et de janvier 1940 devant conduire à la conclusion d'un traité commercial et d'un accord naval. La diplomatie française s'activait à Athènes aussi dans l'idée de frayer une voie propice à la réalisation du projet Weygand concernant un front dans les Balkans suivant un débarquement allié. En

⁵ Apud John Koliopoulos, *Greek Foreign Policy and Strategy, 1939—1941*, « Balkan Studies », Thessaloniki, vol. 29, 1988, n° 1, p. 93.

⁶ Dimităr Sirkov, *op. cit.*, pp. 172—174.

⁷ Ичо Dimitrov, *Българо-италиански политически отношения, 1922 — 1943* (Relations politiques bulgares-italiennes, 1922—1943), Sofia, 1976, pp. 346—347.

⁸ Dimităr Sirkov, *op. cit.*, p. 181 et suiv.

⁹ John Koliopoulos, *op. cit.*, p. 94.

novembre 1939, le colonel Lœbrit — attaché militaire français à Athènes — posait au général Papagos, chef de l'Etat-Major, le problème de l'envoi d'un corps expéditionnaire. La réponse fut qu'un accord de principe pouvait être envisagé si la Grèce recevait le matériel sollicité et si le crédit consenti, mais pas encore honoré, serait augmenté¹⁰. Le problème devait être étudié au Conseil Suprême Interallié franco-britannique du décembre. D'autre part, la Grèce a été favorable à la réalisation d'un bloc des neutres, mais sans accepter des concessions territoriales.

3. La neutralité dans la période février — juin 1940.

Bulgarie. À Sofia se sont produits d'importants changements au niveau des facteurs de décision : la démission du premier Kiosseivanov (le 14 février 1940) et la formation du cabinet Bogdan Filov (ancien ministre de l'Éducation) avec Ivan Popov (ancien ministre à Belgrade) comme chef de la diplomatie. Officiellement, la politique étrangère restait la même ; la Directive aux missions diplomatiques de l'étranger (avril 1940) était catégorique : paix et neutralité stricte. L'orientation pro-allemande devenait plus forte à la fin de la période. On décidait l'annonce des exigences territoriales lorsque l'U.R.S.S. ou l'Italie — formellement des États neutres — feront publiques leurs propres revendications. Pour les autorités bulgares il était de plus en plus évident que la neutralité ne pourra être conservée si la guerre s'approcherait des Balkans et l'Allemagne deviendrait plus préoccupée à consolider ses positions dans la région¹¹.

Grèce. Les débats de la Conférence de l'Entente balkanique de Belgrade (février 1940) sont significatifs pour l'intelligence du rapport intentions — possibilités — réalités. Il s'agit du fameux plan Weygand. À la proposition de Saraçoğlu et de Métaxas, on acceptait l'idée de concevoir un plan commun de la défense au cas d'une agression, plan qui impliquait une large participation militaire de la France et de l'Angleterre. Pour son front oriental, Weygand projetait au moins deux têtes de pont (Salonique et Constantza) pour entraver l'accès de l'Allemagne en Méditerranée orientale et dans la Mer Noire. L'hypothèse optimale était le maintien de la ligne Save-Danube avec l'objectif Vienne ; il rêvait aux 100 divisions balkaniques. Malheureusement, il n'y a eu aucune coordination entre ces États. La Grande Bretagne n'était trop enthousiaste pour ménager l'Italie. La Turquie réclamait un important appui matériel militaire (artillerie, blindés, avions). En mars, on prévoyait même une distribution des commandements sur les théâtres d'opérations. Du point de vue bureaucratique tout était magnifique, mais les moyens faisaient défaut : l'insuffisance des blindés et de l'aviation, l'absence des véhicules de poids lourd, de l'artillerie anti-tanks et antiaérienne. Le déplacement de trois divisions de Beyrouth à Salonique devait durer trois

¹⁰ Elisabeth Du Réan, *Les Balkans dans la stratégie méditerranéenne de la France. Avril 1939 — Mai 1940*, dans « Balkan Studies » Thessaloniki, vol. 29, 1988, n° 1, p. 80.

¹¹ Илѝо Dimitrov, *Професор Богдан Филов и неговият дневник* (Le professeur Bogdan Filov et son journal), dans Bogdan Filov, *Дневник* (Journal). Sous la rédaction générale de Илѝо Dimitrov, Sofia, 1990, pp. 77 et suiv.

mois ! On comprend bien ce qu'il est resté de ce plan après la chute de la France. Pratiquement, la Grèce était seule devant l'Italie¹².

4. La neutralité dans la période juillet-octobre 1940.

Les victoires de l'Axe sur le front occidental ont eu une immense portée pour le destin des petits États du Sud-Est européen.

Bulgarie. Bogdan Filov était convaincu de la force de l'Allemagne et il ne voyait pas l'avenir de son pays qu'à ses côtés. Son « Journal » en constitue un témoignage extrêmement précieux. L'annexion de la Bessarabie et de la Bukovine septentrionale a été le précédent tant attendu par le gouvernement bulgare. Tout de suite, Moscou a reconnu la « légitimité » de la revendication de la Dobroudja méridionale et a offert l'appui pour résoudre ce litige territorial bulgaro-roumain. C'est justement ce soutien que la diplomatie bulgare voulait éviter. L'opinion publique et les facteurs de décision craignaient le « modèle baltique » ; la propagande officielle parlait même du danger de la « baltisation » de la Bulgarie¹³. Donc, on a voulu accélérer la solution du problème de la Dobroudja. Ce fut la raison des discussions de Salzbourg entre Filov et Popov, d'une part, Ribbentrop et Ciano, d'autre part, et de la rencontre avec Hitler de Obersalzberg de la fin du juillet 1940. La délégation bulgare a pratiqué un chantage : si la Bulgarie n'est pas soutenue par l'Axe pour la rétrocession du Cadilatière, alors elle fait appel à Moscou, mais ce ne fut pas le cas¹⁴. Après six semaines était conclu l'accord de Craïova concernant la cession de la Dobroudja méridionale à la Bulgarie¹⁵. De cette façon, la neutralité de la Bulgarie était dans les mains de l'Allemagne.

Grèce. Les intentions de l'Italie dans les Balkans étaient bien connues. Hitler a apparemment accepté (le 7 juillet 1940) devant Ciano que la Yougoslavie et la Grèce entrent dans la sphère des intérêts italiens, mais il rejetait une action immédiate. Rome voulait précipiter l'action à cause des informations découvertes dans les documents capturés en France concernant les plans des Alliés pour l'ouverture d'un deuxième front dans les Balkans. Les documents mentionnaient que le Ministère hellénique de la Guerre permettait un débarquement allié à Salonique. Les informations s'ajoutaient aux anciennes frictions italo-grecques, entre autres le problème du Dodécanèse et l'attitude belliqueuse du gouverneur de Rhodes, le comte Cesare De Vecchi. Donc, à partir de juillet, l'Italie a intensifié les préparatifs pour envahir la Grèce. Finalement, Hitler a approuvé l'attaque du 28 octobre 1940. Le changement de son attitude s'explique par l'adoption de la soi-disant stratégie « périphérique » développée par le général Jodl comme une alternative d'un assaut direct contre les îles britanniques¹⁶. C'est le motif pour lequel Hitler a

¹² Henri Michel, *La seconde guerre mondiale. Tome 1^{er}, Les succès de l'Axe (septembre 1939 – janvier 1943)*, deuxième édition mise à jour, Paris, 1977, pp. 64 et suiv. ; cf. Yannis Mourélos, *Français et Grecs pendant la drôle de guerre*, « Balkan Studies », Thessaloniki, vol. 29, 1988, n° 1, pp. 99–142.

¹³ Néo Dimitrov, *Le professeur Bogdan Filov ...*, pp.80–81.

¹⁴ Bogdan Filov, *Journal*, pp. 205–210.

¹⁵ Voir, Antonina Kuzmanova, *От Ньой до Крайова. Въпросът за Южна Добруджа в международните отношения, 1919–1940* (De Neuilly à Craïova. Le problème de la Dobroudja méridionale dans les relations internationales, 1919–1940), Sofia, 1989, pp. 228 et suiv.

¹⁶ John Louis Hondros, *Occupation and Resistance, The Greek Agony, 1941–1944*, New York, 1983, pp. 33 et suiv.

accepté de donner carte blanche à Mussolini en septembre-novembre, en Grèce, mais pas en Yougoslavie¹⁷. Observons que Il Duce a sollicité à la Bulgarie de participer aux opérations, mais le czar Boris a refusé. Envahie par l'Italie, la Grèce a été obligée d'abandonner la neutralité.

Dans la période octobre 1940 — février 1941 se sont déroulées les négociations concernant l'adhésion de la *Bulgarie* au Pacte tripartite récemment conclu. Pour le gouvernement de Sofia il était évident que la neutralité ne pourra pas être maintenue et l'Allemagne décidera le moment. Certains milieux bulgares espéraient toutefois d'obtenir un statut similaire à l'Espagne de Franco. En octobre, déjà, Ribbentrop a officiellement proposé à Sofia l'adhésion, mais la démarche est tombée à cause de la guerre italo-grecque. En novembre, Hitler a donné la directive d'occupation du Nord de la Grèce, donc le passage de ses troupes par la Bulgarie. Pendant la visite de Molotov à Berlin (le 12 novembre 1940), celui-ci a exprimé l'intérêt de l'U.R.S.S. pour les Balkans, particulièrement pour la Bulgarie.

À la rencontre avec Hitler de 17 novembre, Boris a réussi éviter l'adhésion invoquant l'insuffisance des préparatifs militaires et un possible refroidissement dans les relations avec l'U.R.S.S. D'autre part, Moscou proposait au ministre bulgare Ivan Stamenov la signature d'un pacte d'amitié et d'assistance. Sans attendre la réponse, le 25 novembre 1940, Arkadi Sobolev — secrétaire général du Ministère soviétique des Affaires étrangères — réitérait la proposition devant Boris, Filov et Popov. Moscou avait inoimé Berlin de cette démarche. Personne parmi les dirigeants soviétiques ne s'inquiétait quant à une éventuelle réponse négative de la Bulgarie. Il semble que le sens de l'offre fut une action de contre-propagande : Sofia ne devait pas oublier que l'Allemagne était belligérante et l'U.R.S.S. était « neutre ». Certes, Boris a saisi l'occasion pour éloigner certaines prétentions allemandes dans les pourparlers pour l'adhésion au Pacte tripartite. L'accord a été signé le 1^{er} mars 1941 : en échange de l'adhésion, l'armée bulgare n'était pas obligée de participer immédiatement et directement aux opérations militaires, et l'Axe s'engageait à soutenir l'accès de la Bulgarie à la Mer Égée¹⁸.

En guise de conclusion, on peut constater que le destin de la neutralité de ces deux États a été extrêmement différent. Le rôle des grandes puissances en fut décisif dans ce bilan. Les démocraties occidentales n'avaient pas encore compris le fléau du totalitarisme. C'était une leçon à apprendre. La guerre a offert les conditions d'étude. Malheureusement, elles ont été partiellement exploitées songeant à la fin de la conflagration et surtout à l'après-guerre.

¹⁷ Voir Andrew, L. Zapantis, *Hitler's Balkan Campaign and the Invasion of the USSR*, New York, 1987, passim.

¹⁸ Dimităr Sirkov, *op. cit.*, pp. 242 et suiv.

SUR LA NEUTRALITÉ DE LA TURQUIE PENDANT LA DEUXIÈME GUERRE MONDIALE

MUSTAFA ALI MEHMET

La Turquie compte parmi les rares pays qui ont réussi à ne pas s'impliquer dans la Deuxième Guerre mondiale, à peu près jusqu'à la fin de cette conflagration de proportions uniques dans l'histoire. Bien entendu, la neutralité de la Turquie a ses propres explications¹ que nous tâcherons de déceler brièvement dans les lignes suivantes.

Il convient de souligner en ce sens que, vu sa position géo-stratégique, la Turquie s'est trouvée constamment dans l'attention de l'Axe, et des Alliés en égale mesure, tous les deux essayant de l'attirer de leur côté. A leur tour, les hommes politiques turcs avaient compris dès le début que le maintien de la neutralité est le seul moyen à même d'assurer la sécurité et l'intégrité du pays dans la confrontation entre les belligérants².

La Turquie kémaliste qui avait adopté jusqu'en 1934 une attitude réservée vis-à-vis de la politique des Etats européens commence, après cette date, à s'inquiéter surtout au sujet de la politique orientale promue par l'Italie, fait qui la déterminera de chercher en dehors du maintien de ses liens avec l'URSS, un rapprochement de certains pays occidentaux, de l'Angleterre et de la France, par exemple. En effet, encouragée aussi par la conclusion d'un accord entre l'Union Soviétique et la France, en 1935, la Turquie s'approche encore plus de l'Occident, les discussions devenant plus aérées après la création de l'Axe Rome-Berlin, à la fin de l'année 1936 ; l'occupation de l'Albanie par les troupes italiennes (printemps 1939) après l'Abyssinie (en 1935), augmentera encore plus l'in-

¹ Mümtaz Faik Fenik, *1939 Harbi. Türkiye-İngiltere İttifakı ve Büyük Britanya İmparatorluğu* (La guerre de 1939, Le Traité d'Alliance entre la Turquie et l'Angleterre et l'Empire de la Grande-Bretagne), Ankara, 1941 ; General H. E. Erkilet, *2. Cihan Harbi ve Türkiye* (La deuxième guerre mondiale et la Turquie), vol. I, Istanbul, 1945 ; Ekrem Rize, *1939-1945 : Türkiye'nin düştüğü harb tehlikesi ...* (1939-1945 : La Turquie en face du danger de la guerre ...) ; Fahir h. Armaoğlu, *İkinci Dünya Harbinde Türkiye* (La Turquie pendant la Deuxième guerre mondiale), „Ankara Üniversitesi. Siyasal Bilgiler Fakültesi Dergisi” (A.Ü.S.B.F.D.), XIII, no. 2 (1958), p. 139-179 ; Türkkaya Ataöv, *Turkish Foreign Policy (1939-1945)*, Ankara, 1965 ; Mehmet Günlübol - A. Halûk Ülman, *Türk Dış Politikasının Yirmi Yılı : (Vingt ans de politique étrangère turque : 1945-1965)*, « A.Ü.S.B.F.D. », XXI, n° 1 (1966), p. 143-182 ; A. Halûk Ülman, *Türk Dış Politikasına Yön Veren Etkenler : 1923-1968* (Les facteurs qui ont orienté la politique étrangère Turque : 1923-1968), « A.Ü.S.B.F.D. », XXIII, n° 3(1968), p. 241-273 ; Türkkaya Ataöv, *Türk Dış Politikası Üzerine düşünceler* (Réflexions sur la politique étrangère Turque), « A.Ü.S.B.F.D. », XXIV, n° 1 (1969), p. 95-121 ; Edward Weisband, *Turkish Foreign Policy (1943-1945) : Small State Diplomacy and Great Power Politics*, Princeton, 1973 (377 p.) ; Zehra Önder, *Die türkische Aussenpolitik im zweiten Weltkrieg*, München, 1977.

² A. H. Ülman, *art. cit.*, p. 245.

quiétude des hommes politiques turcs. D'ailleurs, les autres pays méditerranéens éprouveront les mêmes sentiments, et à côté d'eux la Grande Bretagne aussi voyait ses intérêts dans les colonies orientales mis en danger, dans le cas d'un blocage de la Méditerranée de l'Est.

Dans le monde entier en général, et tout particulièrement en Europe commençaient à se distinguer trois grands groupes politico-militaires : un premier conduit par l'Angleterre et la France, le second par l'Allemagne et un troisième (communiste), par l'Union Soviétique³, ce dernier n'hésitant pas de passer d'un camp à l'autre, selon les intérêts dictés par la conjoncture. Devant une telle situation générale, la sécurité et l'intégrité de la Turquie ne pouvaient être respectées que par une politique de neutralité et d'équilibre entre les parties qui se préparaient à une confrontation militaire. Pour ces raisons, la Turquie essaiera, dans les conventions et les traités qui seront conclus, de limiter ses engagements, et si elles les dépassera, parfois, pour certaines raisons, elle trouvera pourtant des motifs valables pour éviter la mise en application de telles clauses, bien que les hommes politiques turcs auront souvent à surmonter des difficultés graves et à résoudre de vrais dilemmes.

Des difficultés pareilles surgirent après les événements qui suivirent la conclusion du traité de non-agression soviéto-allemand du 23 août 1939 quand l'Union Soviétique commença des pressions sur la Turquie sous différentes formes. Ainsi, à l'occasion de la visite du ministre des affaires étrangères de la Turquie, Sükrü Saraçoğlu, effectuée à Moscou en septembre 1939, à l'occasion de la ratification d'une convention d'assistance mutuelle, Molotov présentera quelques conditions surprenantes pour la partie turque. Il s'agissait de : 1. La défense, en commun, par l'URSS et la Turquie, des Détroits, par la cession à l'Union Soviétique des bases terrestres et maritimes autour du Bosphore et des Dardanelles ; 2. Les Pays non riverains de la Mer Noire ne devaient pas avoir accès aux Détroits ; 3. La convention qui sera conclue ne visera pas un conflit entre l'URSS et l'Allemagne ; 4. Il y a des indices que Molotov avait l'intention de soulever des prétentions territoriales en faveur de l'URSS (le Nord-Est de l'Anatolie, Kars et Ardahan)⁴.

Bien entendu, le gouvernement de la Turquie ne pouvait accepter des conditions pareilles qui mettaient à jour les intentions réelles de l'URSS dans sa politique avec la Turquie, Molotov tâchant de réaliser de la sorte le rêve des tzars, poursuivi depuis Pierre le Grand jusqu'à nos jours.

Ce genre de pressions ont conduit au renforcement des contacts du gouvernement turc avec l'Angleterre et la France surtout après la solution du différend turco-français concernant l'avenir de la province Hatay, devenue, le 7 juillet 1939 une province de la Turquie kémaliste⁵.

Il convient aussi de souligner que l'Allemagne s'est appliquée à son tour de faire échouer les pourparlers turco-anglo-français, en envoyant à cet effet à Ankara un émissaire spécial, en la personne du très expérimenté diplomate von Pappen. Celui-ci, observant que la Turquie s'in-

³ M. Gönlübol — A. H. Ülman, *art. cit.*, p. 149.

⁴ *Ibidem*, p. 149—150.

⁵ K. Ekrem Uykucu, *Cumhuriyet Tarihi Ansiklopedisi ...* (Encyclopédie concernant l'histoire de la République ...), Istanbul, 1973, p. 129—131.

quiôtait plutôt de l'Italie, suggère aux autorités allemandes de rassurer les dirigeants turcs par une réduction des effectifs militaires italiens en Albanie, ainsi que par d'autres concessions, propositions que Hitler, très confiant dans l'Italie de Mussolini, ne prendra pas en compte ⁶.

Finalement, la Convention turco-anglo-française sera conclue le 19 octobre 1939, comprenant les suivantes clauses fondamentales : 1. Si la Turquie serait attaquée par un Etat européen, l'Angleterre et la France lui porteront aide ; 2. Si la guerre déjà déclenchée sur le continent (le 1^{er} septembre, par l'invasion de la Pologne par les troupes allemandes) s'étendrait dans la Méditerranée aussi (notamment si l'Italie entrera en guerre, ce qui surviendra en juin 1940), la Turquie portera son appui aux Alliés (Angleterre, France).

Ainsi que l'on peut constater, la Turquie ne s'engageait pas, par la Convention mentionnée plus haut, devant l'Angleterre et la France, dans leur guerre avec l'Allemagne (elles avaient déclaré la guerre à l'Allemagne le 3 septembre), les clauses de cette convention visant surtout l'Italie ⁷. D'ailleurs, dans la réalisation d'un accord avec la Turquie, dans les conditions du moment donné, la France et l'Angleterre étaient intéressées en égale mesure, tenant compte de leurs engagements envers la Grèce et la Roumanie et du fait qu'en cas de nécessité, les éventuelles aides pour la Roumanie ne pouvaient y parvenir que par la voie des Détroits, le continent européen étant pratiquement bloqué ⁸. Il est généralement connu que la Convention en question a été ultérieurement complétée par le Protocole n° 2 qui précisait que le document respectif ne visait pas entraîner la Turquie dans un conflit avec l'URSS ⁹, en dépit du fait que le gouvernement soviétique ne renouçait à ses exigences formulées antérieurement, soit directement, soit par l'intermédiaire de l'Allemagne, avec laquelle elle s'était alliée.

En effet, après une série de discussions secrètes, le 26 novembre 1940 Molotov se déclarait d'accord avec les propositions allemandes au cas où — ajoutait-il dans la note respective — la sécurité de l'Union Soviétique dans les Détroits sera assurée « les mois suivants par la conclusion d'un Pacte d'assistance mutuelle entre l'URSS et la Bulgarie . . . et par la mise en place d'une base à la disposition des forces terrestres et navales de l'URSS dans le Bosphore ou les Dardanelles, dans les conditions d'une concession à long terme ».¹⁰

Mais Hitler n'encouragera pas la pénétration soviétique dans les Balkans tandis que le gouvernement de la Turquie résistera aux pressions diplomatiques. Mais, les Alliés exerçaient eux aussi des pressions sur la Turquie. En février 1940, par exemple, la Grande Bretagne demandait au gouvernement turc d'ouvrir les Détroits pour le passage des navires de guerre anglo-français afin de faciliter le transport des aides accordées à la Roumanie, mais dans sa réponse le gouvernement turc précisait que, dans les conditions d'un Pacte soviéto-allemand d'une part, et du

⁶ A. H. Ülman, *art. cit.*, p. 254 255.

⁷ *Ibidem.*

⁸ *Ibidem.*

⁹ *Ibidem*, p. 259.

¹⁰ *România în timpul celui de-al doilea război mondial (La Roumanie pendant la Deuxième guerre mondiale)*, vol. I, București, 1989, p. 354.

fait que la Turquie n'est pas en guerre d'autre part, l'ouverture des Détroits conduirait inévitablement à un conflit avec l'URSS¹¹.

De surcroit, après l'entrée en guerre de l'Italie (déclaration de guerre à l'Angleterre et à la France le 20 juin 1940) entraine en vigueur aussi l'obligation de la Turquie de passer du côté des Alliés. Pourtant, même dans les conditions de l'extenstion de la guerre dans la Méditerranée, les hommes politiques turcs, le président Ismet In n  à la tête, ont maintenu la neutralité, bien qu'ils s'exposaient à des critiques, parmi d'autres faits, pour ne pas avoir porté aide à la Gr ce (attaquée par les Italiens de 22 octobre 1940)¹². La Turquie avait alors invoqué les termes du traité turco-grec de 1933 qui portaient uniquement sur l'attaque d'un pays balkanique contre la Gr ce, et non pas sur l'attaque de n'importe quel autre Etat. D'autre part, même les Alliés ne pouvaient doter l'armée turque avec la technique militaire dont elle avait besoin, eux mêmes n'étant pas encore suffisamment armés.

Ce qui est sûr c'est que dans toute la période quand avait fonctionné le Pacte entre Hitler et Staline, la Turquie a été soumise à des pressions toujours plus sévères qui ont connu des voies variées dont il suffit de rappeler la tentative des troupes allemandes de l'Afrika Korps d'atteindre le Suez, pour forcer ainsi la Turquie d'entrer en guerre aux côtés de l'Axe¹³, fait qui aurait pu ouvrir à l'Allemagne la voie vers le Proche Orient et l'Inde.

Mentionnons encore que la Turquie a dû fa e face aussi à d'autres événements, comme l'émeute antibritannique de l'Irak (avril 1941) conduite par Ra is Ali Gelyani, avec l'appui de l'Allemagne. Même le gouvernement français de Vichy est intervenu pour porter aide aux  meut s, à travers la Turquie, ce que le gouvernement turc a refusé catégoriquement. La révolte a été réprimée cette année même et ainsi prit fin un mouvement diversionniste en Orient¹⁴.

L'Allemagne ne renonça qu'après ces événements à ses insistances de traverser l'Anatolie et considéra que la neutralité de la Turquie sera favorable à Hitler dans la guerre qu'il visait déclencher contre l'URSS (le 22 juin 1941). Raison pour laquelle fut conclut, seulement quelques jours avant, le Pacte de nonagression turco-allemand (18 juin 1941), lequel n'affectait pas la Convention turco-anglo-française dans les conditions particulièrement critiques pour la Turquie. Ce fait sera remarqué avec une haute reconnaissance, par Churchill lui-même à l'occasion de la rencontre d'Adana (Turquie) du 30 janvier 1943 avec Ismet In n , quand il apprécia le geste de la Turquie comme un immense service rendu à la cause des Alli s¹⁵.

Mais, dès le refroidissement des relations soviéto-allemandes intervient aussi une atténuation des insistances du gouvernement soviétique auprès du gouvernement turc.

Ainsi, au sujet des révélations faites par l'Allemagne concernant les intentions soviétiques vis-à-vis de la Turquie, Moscou déclarera, le

¹¹ Zehra  nder, *oeuvre cit.*, p. 55, 61.

¹² E. Ziya Karal, *Türkiye Cumhuriyeti Tarihi* (Histoire de la République de la Turquie 1918-1965, Istanbul, 1975, p. 227.

¹³ *România ...*, vol. I, . 348-349.

¹⁴ Enver Ziya Karal, *oeuvre cit.*, p. 228 et A. H.  lman, *art. cit.* p. 259.

¹⁵ E. Z. Karal, *oeuvre cit.*, p. 228.

25 mars 1941, que l'Union Soviétique n'a aucune prétention territoriale de la Turquie et que, si la Turquie entrerait en guerre contre l'Allemagne, elle pourrait compter sur la neutralité de l'URSS¹⁶. Après le déclenchement de la guerre soviéto-allemande, l'attitude conciliante de l'URSS envers la Turquie continuera jusqu'à la bataille de Stalingrade (hiver 1942), mais après cette date, quand le destin de la guerre était devenu clair l'URSS commence ses nouvelles insistances, cette fois-ci auprès des Alliés, afin de déterminer la Turquie, par des pressions, d'entrer en guerre à côté de la coalition anti-allemande. Ce fait a été constaté surtout lors de la rencontre d'Adana, où le premier ministre britannique se rapportant aux démarches à entreprendre pour faire sortir l'Italie de la guerre et déplacer le conflit dans le Balkans, pour affaiblir de la sorte la capacité d'approvisionnement de l'Allemagne avec du pétrole etc., observait que « pour réaliser tout cela il est nécessaire d'avoir l'appui de la Turquie » et demandait, dans le même contexte, l'entrée en guerre de la Turquie, aux côtés des Alliés, jusqu'à la fin de l'année 1943¹⁷.

Devant ces demandes, le président Ismet İnönü avait présenté deux motivations principales : 1. La Turquie n'était pas sûre de l'URSS et, une fois l'Allemagne vaincue, l'Union Soviétique pouvait devenir force dominante en Europe (observation qui rencontrait l'accord de Churchill) ; 2. Pour que la Turquie puisse entrer en guerre son armée devait être équipée massivement avec la technique militaire adéquate.

Les opinions avancées par Ismet İnönü ont impressionné le premier ministre britannique de la sorte que dans son message transmis le 2 février 1943 au président Roosevelt il considérait justifiées les inquiétudes de la Turquie, en exprimant sa conviction qu'après la guerre il réussira de persuader les soviétiques de garantir l'intégrité territoriale de la Turquie, comptant en cette action sur l'appui des États-Unis¹⁸. Les Alliés insisteront sur l'entrée de la Turquie en guerre aussi à l'occasion de la rencontre qui a eu lieu au Caire (4-6 décembre 1943), mais la réponse fut négative une fois de plus.

Ainsi qu'il est connu, la Turquie ne rompra les rapports politiques et économiques avec l'Allemagne que le 2 août 1944, pour déclarer la guerre à l'Allemagne et au Japon le 23 février 1945.

Mais, la neutralité de la Turquie durant la plus grande partie de la Deuxième Guerre mondiale ne pouvait pas rester sans conséquences. En effet, elles se sont manifestées surtout après la Conférence de Yalta (4-12 février 1945) et Potsdam (17 juillet 1945) où la Turquie se trouva isolée et de nouveau confrontée avec les mêmes demandes que l'Union Soviétique lui avait avancées à la veille de la guerre. Ainsi, le 19 mars 1945 Moscou présentait au gouvernement turc une note lui demandant, ni plus ni moins, que des bases militaires dans la zone des Détroits, ainsi que les provinces Kars et Ardahan situés au nord-est de l'Anatolie¹⁹. De même, le 7 juin 1945 Molotov déclarera dans un entretien avec l'ambassadeur de la Turquie (Schim Sarper), que dans le cas où Ankara désirait conclure un accord avec l'Union Soviétique concernant la prolonga-

¹⁶ A. H. Ülman, *art. cit.*, p. 260.

¹⁷ K. Ekrem Uykucu, *œuvre cit.*, p. 29-30.

¹⁸ *Ibidem*.

¹⁹ M. Gönülbol - A. H. Ülman, *art. cit.*, p. 150.

tion du Traite de 1925, elle doit accepter l'ajustement de certaines frontières et la possibilité de mettre en place des bases militaires, terrestres et maritimes dans les Détroits, en faveur de l'URSS ²⁰.

Ce que les tsars n'avaient pas réussi pendant des siècles au cours de nombreuses confrontations militaires avec l'Empire Ottoman, paraît s'accomplir sans grandes difficultés sous Staline, à la fin de la deuxième conflagration mondiale, en tirant profit de la conjoncture politique du moment donné. Le président Roosevelt lui même avait alors exprimé la conviction que le différend soviéto-turc ne dépassait pas les limites des deux pays en cause et il semblait disposé de faire quelques concessions en ce sens à l'Union Soviétique. Mais l'évolution des événements sera favorable à la Turquie ; après la mort de Staline, le 30 mai 1953, le gouvernement soviétique trouva nécessaire de déclarer dans une note officielle que l'« Union Soviétique a renoncé à ses prétentions concernant des territoires appartenant à la Turquie » en ajoutant, dans la question des Détroits, que dans les circonstances du moment en discussion « il y a de vastes possibilités capables de conduire à un accord acceptable pour les deux États » ²¹.

²⁰ *Ibidem*, p. 151.

²¹ *Ibidem*, p. 164.

LA NEUTRALITÉ DES RÉPUBLIQUES BALTES (LITUANIE, LETTONIE, ESTONIE) 1918 1940

CONSTANTIN BOTORAN

Situés dans une zone géographique de grand intérêt stratégique, les pays baltes — Lituanie, Lettonie, Estonie — constituèrent tout au long des siècles la cible des grandes puissances du voisinage qui essayaient d'instituer leur domination sur la mer Baltique et les territoires limitrophes. Tout d'abord les Tatars — suivis par les Teutons et les gladiateurs — ensuite des puissances telles la Pologne, la Suède, le Danemark, la Prusse, la Russie ont exercé durant des périodes plus longues ou plus courtes le contrôle sur l'un ou l'autre des trois pays.

Les changements national-révolutionnaires de la fin de la première guerre mondiale, l'écroulement du tsarisme russe en février 1917, ont créé les conditions favorables à l'autodétermination des peuples des trois pays baltes, de telle sorte qu'en 1918, ceux-ci se sont constitués en Etats nationaux comme républiques indépendantes. Après une période de 22 ans — la seule de la longue histoire des trois républiques où l'on a connu un statut d'indépendance et de souveraineté nationale — en été 1940 elles ont été à nouveau incorporées à l'U.R.S.S.

Peu de temps après la conquête de l'indépendance nationale, les gouvernements de Kaunas (l'ancienne capitale Vilnius avait été incorporée à la Pologne), Riga et Tallin ont pris des mesures qui allaient poser les fondements de la stabilité politique intérieure favorable au développement économique et social et, sur le plan extérieur, contribuer à la défense et à la consolidation de la souveraineté et de l'intégrité territoriale des Etats respectifs. La situation géopolitique des trois pays rendait très difficile l'accomplissement de ces desiderata parce que la politique d'expansion de l'Allemagne vers l'est de l'Europe visait aussi, entre autres, l'annexion des trois pays baltes et leur transformation en base d'attaque contre l'Union Soviétique. Dans ce but, le gouvernement de Berlin n'a manqué aucune occasion pour se mêler dans leurs affaires intérieures, en appuyant les organisations irrédentistes des Allemands de la région, ainsi que la politique des certains cercles qui gouvernaient dans chaque pays, qui considéraient que la sauvegarde de l'intégrité et de l'indépendance nationale étaient possibles par un rapprochement de l'Allemagne. En se rapportant à l'implication directe du Berlin dans les coups d'Etat qui ont eu lieu dans les pays baltes pendant les années de l'entre-deux-guerres le ministre de Roumanie à Riga, dans un rapport du 31 janvier 1936, écrivait : « Une pareille action de l'Allemagne peut

trouver son explication dans l'intérêt du Reich d'entretenir une permanente agitation dans cette partie de l'Europe et de montrer au monde que les républiques baltes n'ont pas la maturité politique nécessaire aux Etats indépendants »¹.

Un autre danger pour l'indépendance des pays baltes venait de la part de l'U.R.S.S., pays qui, pareil à l'Allemagne, militait pour la révision du statu-quo européen validé par les traités de paix de Versailles, qu'il n'avait pas reconnus, en poursuivant de s'emparer de ces territoires aussi qu'il avait perdus à la fin de la guerre mondiale. Au fait, la politique de l'Union Soviétique envers les républiques baltes était semblable à celle de l'Allemagne, la différence résidait seulement dans l'habileté dont le gouvernement de Kremlin avait réussi de masquer ses intentions conquérantes jusqu'à l'apparition du moment favorable en 1940. Les partis communistes créés par le large concours de Moscou dans chacun des trois pays représentaient la cinquième colonne de Moscou à l'aide de laquelle poursuivait la destabilisation de la vie intérieure, la conquête du pouvoir politique et la réincorporation des pays respectifs dans la composition de l'U.R.S.S. Ce n'est pas par hasard que ces partis ont été mis hors la loi, tout en déployant une activité clandestine. En conscience de leur faiblesse, et de leur position géographique défavorable entre les nations puissantes, la Lituanie, la Lettonie et l'Estonie, pour garder leur indépendance nationale, ont été obligées de « naviguer » entre les objectifs, le plus souvent concurrents, de celles-ci, en premier lieu de l'Allemagne et de l'U.R.S.S. La détérioration du système de sécurité en Europe, la diminution du prestige de la Société des Nations et l'accroissement des tendances expansionnistes des puissances révisionnistes ont déterminé les gouvernements des pays baltes de se maintenir sur une position neutre, en s'efforçant à entretenir des relations de collaboration et de bonne compréhension avec tous les pays européens, mais en premier lieu avec l'Allemagne et l'U.R.S.S. « Nous ne participerons à des pactes soi-disant idéologiques — déclarait le général Johan Laidoner, le deuxième dans l'hierarchie des commandants estones. Nous ne voulons être liés par aucun pacte, anticommuniste ou antifasciste. Nous comprenons pratiquer une politique neutre. Il faut être toujours prêts à défendre notre neutralité ». Conséquents à la politique « des distances égales » entre Berlin et Moscou, les pays baltes ont refusé la proposition soviéto-française concernant « le Pacte de l'Est », en considérant que l'adhésion à ce pacte les auraient exposés aux menaces de la part de l'Allemagne et n'augmentait en rien les garanties réelles de sécurité. Les gouvernements des trois pays ont considéré être plus avantageux pour leur sécurité nationale le développement et la consolidation des relations réciproques, de sorte qu'ils ont signé, le 12 septembre 1934, à Genève, le traité de collaboration estono-lettono-lituanien (l'Entente baltique) par lequel les trois Etats s'engageaient à coordonner leur activité diplomatique et s'entraider politiquement, diplomatiquement etc.².

En poursuivant l'évolution de la politique extérieure des gouvernements de Riga, Kaunas et Tallin, le ministre de la Roumanie à Riga

¹ Les Archives du Ministère des Affaires Etrangères, fonds 75/Lituanie, vol. II, f. 135 (Le Rapport n° 35 signé Väilmärescu).

² *Istoriia Estonskoi S. S. R.*, vol. III, Edit. Eesti Raamat, Tallin, 1974, p. 247.

soulignait la préoccupation de ceux-ci d'éviter que leurs pays « deviennent un camp de guerre allemande-russe », en soutenant, en ce sens, une politique de neutralité, « sans marquer une quelconque préférence qui puisse leur créer des hostilités dangereuses » *.

La politique de neutralité des pays baltes promue pendant l'entre-deux-guerres s'est exprimée par l'attachement aux principes du Pacte de la Société des Nations, la lutte contre le révisionnisme et les actes d'agression, l'approbation des sanctions économiques imposées à l'Italie en 1935—1936, l'adhésion à la déclaration de non-intervention en Espagne, le soutien et l'idée de collaboration dans la vie internationale des petits et des moyens pays, en vue de la défense du statu-quo territorial et, dans ce but, ils ont milité pour un rapprochement entre les trois groupements de sécurité régionale d'Europe : la Petite Entente, l'Entente Balkanique et l'Entente Baltique.

L'année 1939 a radicalement aggravé la situation internationale des républiques baltes, a rendu extrêmement difficile la réalisation de leur objectifs fondamentaux promus dans la politique extérieure. Le 20 mars l'Allemagne a adressé un ultimatum à la Lituanie, sous menace de guerre, si celle-ci ne renonce en sa faveur à la région Klaipeda. Aussi, le 22 mars 1939 la Lituanie signa-t-elle un traité avec l'Allemagne par lequel elle consentait à « livrer de bon gré » cette région où était concentrée plus d'un tiers de sa production industrielle. Les gouvernements de Riga et de Tallin ont essayé à leur tour à parvenir à un *modus vivendi* avec l'Allemagne pour éviter une agression militaire.

Après la signature du traité de non-agression entre l'Allemagne et l'U.R.S.S. du 23 août 1939 (qui par le protocole additionnel secret avait décidé aussi le sort des Etats baltes, en les laissant à la discrétion des Soviétiques) les dirigeants de Kaunas, de Riga et de Tallin n'ont plus pu continuer leur politique de neutralité et « des distances égales » promues jusqu'alors et, devant la perspective d'être réannexés par l'Union Soviétique, se sont orientés de plus en plus vers le troisième Reich. Mais il était déjà trop tard. Le destin des peuples des trois pays avait été déjà décidé par les deux grands « amis » et les événements ultérieurs se sont déroulés selon le scénario établi à Moscou par Molotov et Ribbentrop.

Ainsi, en septembre-octobre 1939 les ministres de l'extérieur des trois républiques baltes ont été invités à Moscou pour discuter avec le gouvernement soviétique « la révision des rapports avec l'U.R.S.S. », déterminée par les changements produits dans la situation de Lettonie, Lituanie et Estonie par suite du traité soviéto-allemand.

Convaincus que leurs pays avaient été abandonnés à Moscou les trois ministres furent obligés à consentir, chacun de son côté, la signature des certains traités d'assistance mutuelle par lesquels l'U.R.S.S. se réservait le droit de créer des bases militaires et des aérodromes sur les territoires des trois pays et d'y maintenir des effectifs militaires.

En 1940, après la défaite de la France et la victoire de l'Allemagne sur le front d'ouest, le gouvernement de Moscou a considéré que c'est le moment favorable d'incorporer les pays baltes à l'U.R.S.S. Au mois

* A.M.A.F., fonds 71/Lettonie vol. 5, f. 242 (rapport n° 462 du 3 décembre 1935).

de juin de la même année V. M. Molotov, au nom du gouvernement soviétique a présenté aux ministres lituanien, letton et estonien à Moscou des notes ultimatives par lesquelles les gouvernements des trois pays étaient accusés d'avoir « violé grossièrement » les pactes d'assistance mutuelle « par une politique de renforcement de l'alliance militaire lettono-estono-lituanienne dirigée contre l'U.R.S.S. ».

A la fin des notes ultimatives on demandait la formation immédiate dans les trois pays des gouvernements capables à assurer la mise correcte en pratique des pactes d'assistance mutuelle et, dans ce but, l'entrée « sans retard » sur leur territoire des forces armées soviétiques qui allaient être disposées dans les centres les plus importants de chaque république. A la suite de ces notes ultimatives la situation des trois pays est devenue bien critique. Entre 17—21 juin les trois gouvernements (Ulmanis de Lettonie, Smetona de Lituanie et Pääts d'Estonie) ont été enlevés et à leur place, à l'abri de l'armée soviétique d'occupation se sont formés des gouvernements de « front populaire » dirigés par les communistes. Au mois de juillet de la même année ont été organisées des élections parlementaires soldées par la victoire des forces prosoviétiques. Les nouvelles autorités décidèrent l'entrée de ces pays dans la composition de l'Union Soviétique, actes validés ultérieurement par le Soviet suprême de l'U.R.S.S. Ainsi prit fin la courte période de 22 ans où les peuples des pays baltes ont joui d'une indépendance nationale d'Etat.

Vu à travers le prisme des événements historiques on peut dire aujourd'hui avec certitude que le traité secret entre l'U.R.S.S. et l'Allemagne du mois d'août 1939 a décidé arbitrairement sur le destin des pays baltes : Lituanie, Lettonie et Estonie.

THE ROMANIAN PARTICIPATION IN OPERATION BARBAROSSA*

VIORICA-POMPILIA MOISUC
D. B. LUNGU
(Toronto)

The Romanian decision to take part in the war against the Soviet Union was made by one person : General — later Marshal — Ion Antonescu, the country's absolute leader from September 1940 until August 1944. Although half a century has since elapsed, this period in Romanian history has been insufficiently studied. Historians in the West have had to rely on Western diplomatic and military sources as well as on the subjective testimonies of some of the participants in the events : access to the essential evidence provided by the Romanian sources was denied them. The lot of Romanian historians has been even worse, for although in some cases they have had access to the Romanian archives, under the Communist regime they were only allowed to see those documents that had been preselected by political watchdogs. Moreover, they were required to formulate their theses and conclusions in terms of pragmatic political interests.

The study of Antonescu's period has been regarded as politically charged, because it raises several highly sensitive issues such as Soviet-Romanian relations, the question of Bessarabia, and the role of the Romanian Communists during the Second World War. It would take much longer than the time we have at our disposal to clarify the full extent of this phenomenon, and in particular its catastrophic consequences for Romanian historiography. Suffice it to say that the reality of controlled and directed research based on a limited documentation is reflected in the Romanian works on 20th century history in general and on Antonescu's period in particular.

The limitations of Western historiography and the political constraints imposed on Romanian historians have led to the present situation in which controversies, hypotheses, and speculations regarding various aspects of Antonescu's rule abound and are far from clear. After the events of December 1989, these controversies, particularly as they relate to the later war years, came into the open — and not only among historians. The various interpretations of wartime developments, and especially of Antonescu's part in them, have become important elements in the

* Communication présentée au colloque international "Operation Barbarossa : Diplomacy, Intelligence and the Nationalities", organisé par WATERLOO-LAURIER CENTRE for Soviet Studies, University of Waterloo, St. Jerome's College, le 17—19 Mai 1991 à Waterloo (Canada).

current political struggle in Romania on the question of a possible return to a monarchical system of government. The ex-king Michael — who deposed Antonescu in August 1944 and who is still alive — appears in one light when Antonescu is seen as a national hero, and in another when the latter is regarded as a traitor. For all these reasons, a better understanding of Antonescu's internal and external policies is much needed. Such an understanding would require years of dispassionate research in the Romanian archives — for the moment still only partially accessible — as well as in the Soviet archives. Given these facts, the present paper will only briefly survey the process by which Romania became Germany's de facto ally in the war against Russia.

Romania's slide from alignment with the Western Powers to alignment with the Axis Powers was a process that unfolded gradually, and over which the Romanians themselves had a very limited degree of control. They had been dealt a rotten hand and while Antonescu undoubtedly left his imprint on the process that led to his country's involvement in the war, it is doubtful whether the outcome could have been substantially different. We propose, therefore, to deal first with the logic of events that brought 14 Romanian divisions to fight on the German side during Operation Barbarossa, and then delineate the particular part played by Antonescu in influencing these events.

It is difficult to pinpoint the moment when Romanian foreign policy began to deviate from the pro-Western orientation that it had pursued quite consistently for almost two decades after the end of World War I. The fall from power of the pro-French foreign minister Nicolae Titulescu in the summer of 1936 was one indication that things might change. However, the first clear turning point occurred only after Munich, when Germany appeared to the Romanians as the new master of their region. A policy of reluctant accommodation to Germany began, first within a general framework of equilibrium between all the Great Powers. A second turning point occurred after the conclusion of the German-Soviet pact of nonaggression, which forced the Romanian leaders, otherwise sympathetic to the cause of the Western Powers, into a policy of neutrality at the beginning of the war.

The decisive turning point was the fall of France and the achievement of German hegemony on the continent. In the context of Soviet territorial demands on Romania, to which similar Hungarian and Bulgarian demands were linked, in the early summer of 1940 Romania's options in foreign affairs were reduced to a choice between Germany and the Soviet Union. This was precisely the no-win situation whose spectre had haunted Romanian leaders for many years, and which they had tried to avoid. Their acceptance of the Soviet ultimatum on Bessarabia in June 1940 did nothing to end the aggressive Soviet policy toward Romania, and in fact emboldened the Hungarians and Bulgarians to ask for their share of what it had been Greater Romania. Two months later the Romanians accepted the terms of the Second Vienna Award as an alternative to simultaneous Hungarian and Soviet attack.

The territorial mutilation of Romania and Hitler's guarantee of the new Romanian borders — which was also given at Vienna — and which was directed against the Soviet Union, firmly shored up Romania

to Germany and put it on a course of political, economic and to some extent military collaboration. A few weeks before Antonescu took power Carol had asked for the dispatch of a German military mission to help in the training of the Romanian army. Antonescu gave a new impetus to the process of collaboration with Germany that had been initiated by his predecessor. Whether or not he himself was as enthusiastic about collaboration as he claimed, the reality was that since the summer of 1940 the Romanians' latitude in the conduct of their foreign affairs had been a matter of choosing between nuances rather than between directions.

There were three major factors which drastically restricted their freedom of choice. First, the uncertainty of Soviet intentions. The Soviet Union's resentment against the German guarantee to Romania, its claim to the southern part of Bukovina which the Romanians still possessed, its attempts to gain administrative control over the lower Danube, and the numerous border incidents and chicaneries on the diplomatic level, led the Romanians to fear a further Russian advance into their country. This fear came against a background of deeply ingrained apprehensions of Russian expansionist ambitions towards the Balkans and the Black Sea Straits. Most Romanian leaders considered that territories lost to the Soviet Union would be much harder to retrieve than territories lost to Hungary or Bulgaria; thus, further losses had to be prevented. Fear of Communism was an equally important factor: among the non-fascist Romanian leaders it was widely presumed that Nazi ideological influence in Romania would be only temporary, while a Communist one, if it ever occurred, would be permanent.

The second constraining factor was the conflict with Hungary. Germany had divided Transylvania between Hungary and Romania, and Germany alone could undo what it did. But a revision of the Second Vienna Award could go either way, for the Hungarians too were unhappy with Hitler's verdict and were pressing for its reconsideration. The competition between Romania and Hungary for Germany's favours, which Berlin had been encouraging since the mid-1930's, spiraled up at the beginning of the new decade. This time, the stakes were no longer future territorial changes over which Germany's degree of control was still a matter of speculation, but the revision of land reallocation which had already been effected by a victorious Germany. The exigencies of war and the plausibility of a Pax Germanica increased the probability of such a revision taking place. Romania and Hungary seemed doomed to outbid each other in their show of loyalty to Germany.

Finally, a third factor that eliminated a real alternative to the official policy was the existence of the Iron Guard, a political movement ready to take its orders from Berlin, which the Germans maintained as a Damocles sword over the head of Antonescu. An ambiguous policy towards Germany would have led to the Guard taking full control of Romania with German support. This in turn would have resulted in not only an even greater degree of subservience to Germany, but also in deep changes in the social and economic make-up of Romania — changes that the Romanian elites wished to prevent.

The almost simultaneous loss of four provinces in the summer of 1940 hopelessly weakened King Carol's position. There was a real possi-

bility that the humiliated Romanian army would refuse to withdraw from Transylvania. General Antonescu, who was greatly respected by the army, was perceived by the Germans as the only personality strong enough to lead Romania into making the territorial renunciations stipulated by the terms of the Second Vienna Award. At the same time the Romanian political and economic elites regarded him as the only person who could prevent a complete capture of power by the anarchic, revolutionary, fascist-like Iron Guard. With their tacit acquiescence, and with less-than-subtle support from the German minister in Bucharest, Antonescu became leader after forcing King Carol to renounce the throne in favour of Prince Michael, his nineteen-year-old son.

Like most members of the Romanian officers corps during the inter-war period, Antonescu had been a pro-Westerner. He had studied in France, distinguished himself during the First World War, and for a few years in the mid-1920s had served as military attache, first in Paris and then in London. He was strong-willed, honest, and outspoken. In the 1930's he criticized the corruption within the Romanian government which had resulted in the army being in a deplorable state. King Carol, who had recognized in Antonescu a potential rival had tried first to co-opt him into the leadership, but when this failed he began curtailing the General's activities. The conflict between the two seemed irreconcilable when in late 1930's Antonescu began expressing his sympathy for the Iron Guard, although he never joined it. Like the Iron Guardists, Antonescu was a fanatical nationalist with a sense of a mission; unlike them, he was not a revolutionary fascist aiming at a new, ill-defined, internal order but a conservative, ultra-right military man imbued in traditional values.

It was thus within a very narrow space for manoeuvre that Ion Antonescu had to steer Romanian policy when he came to power in the wake of the collapse of Greater Romania's borders. He took leadership with the clear knowledge that Germany's domination of the continent was a fact and that his country had to pursue loyally the policy of alignment with Germany that had been initiated in the last days of Carol's regime. The display of German military might convinced him of the solidity and permanence of the new European order announced by Hitler. In his view Romania could not waver: its place was alongside the new master of the continent not as a subjugated country but as an ally. He considered King Carol's balancing policy, which has been equivocal and ambiguous, to be responsible for Romania's plight. Only by sincerely committing themselves to the German cause could Romanians hope to regain their lost provinces and play an important role in their region. Antonescu argued that a policy of close collaboration with Germany was not only unavoidable but desirable. It is still to be determined whether the former pro-French, pro-British General sincerely believed his own claims, or was simply trying to make virtue out of necessity.

In any case, Antonescu believed that if he played right whatever cards he had, Romania's alliance with a victorious Germany would bring about the return not only of Bessarabia and Northern Bukovina but also of Northern Transylvania. His confrontation with the Iron Guard, which began soon after he took power, was not only a matter of personal rivalry

but stemmed from his conviction that the anarchistic Guard would be incapable of achieving this goal.

In mid-September 1940, at a time when he feared a Soviet attack, Antonescu made clear to General von Tippelskirch that, if Germany accepted Romania as an ally, he would let its troops on Romanian territory in theoretically unlimited numbers. Most important, he claimed that Germany was not only capable of defeating Russia but also that it was absolutely necessary to do so. As far as his country's position was concerned, he said: 'Just give me two months of peace for the internal reorganization of the country, then I believe I can vouch for Romania'. Thus, at the very beginning of his rule and at a time when a German-Soviet war was still a matter of speculation, Antonescu was contemplating such a war and affirming his intention to take part in it. He expected Romania's participation to result in the regaining of Bessarabia and Northern Bukovina, the elimination of the Communist and Slavic dangers, and the recognition by Germany of the injustice done to Romania by the Vienna Award. 'The road to justice in the West passes through action in the East', he was fond of saying.

Antonescu's utterances suited Hitler's plans but did not coincide with the latter's intentions. Romania never formally became Germany's ally. Although Hitler would develop considerable respect for Antonescu, in the eyes of the German leader Romania's importance as a military ally ran a distant third to the importance of its oil and its strategic position as a launching pad for an attack against the Soviet Union. Indicative of this attitude is the fact that for at least five months after he had decided to send Air Force and Army missions to Romania, Hitler left Antonescu unaware of one of the major tasks of these missions: namely, to prepare a combined German-Romanian attack against the Soviet Union from Romanian territory.

Antonescu made his intentions even clearer during his first visit to Hitler in November 1940. He listed the Soviet acts of aggression against Romania and underlined his country's role as an outpost against the Slavic and Communist dangers. He came to Germany to join the Tripartite Pact, and was prepared to fight alongside the Axis Powers for the "victory of civilization", a euphemism for anti-Communism. Antonescu denied the validity of the Vienna Award. He stressed that the present frontier cannot remain unchanged. But 'Romania was not asking for the restoration of her boundaries without having fought for it'. Hitler promised to send more troops in defence of Romania, but he mentioned active collaboration only in the context of the war against the Western democracies.

Thus, during the period of preparations leading to the beginning of Operation Barbarossa, Hitler was fully cognizant of Antonescu's aims while the reverse was not true. Hitler's directive Operation Barbarossa stipulated that the role of Romania would be to "... support with selected forces the attack of the German southern wing, at least in its beginning; to pin the enemy down where German forces are not committed; and otherwise to render auxiliary service to the rear area". (DGFP, 11, no. 532).

Nine days after this directive was issued, Antonescu got for the first time a hint about German plans. On 27 December, General Erik

Hansen, chief of the German military mission to Romania, informed him of the operation against Greece and — in a guarded form — of German intentions towards the Soviet Union. This hint probably led to the memorandum that Antonescu submitted to Ribbentrop during his second visit to Hitler in January 1941. The Romanian leader stated his country's readiness to participate with all its forces in a German-Soviet war. (DGFP, 11, 661). Romania was no longer neutral; it was prepared to assume the risk of a defensive or offensive operation. He hoped that in the new Europe his country's aspirations to play a role of regional hegemony would be met with understanding by Hitler. (ibid.) He also asked for German support in his conflict with the Iron Guard.

Despite German silence on the issue of war against Russia, Antonescu became more outspoken about the need to strike in the East. An early strike, he advised the Germans, could be carried out successfully within a month. In this way the Slavic danger would be eliminated and the routes to the oil fields of Baku and Iraq and to India be opened up. (GDFP, 12, no. 416) OKW ordered that the Romanians should be informed only in the last possible moment about the attack on the Soviet Union but for a seasoned military man such as General Antonescu the writing must have been on the wall. The arrival in Bucharest in May 1941 of General Ritter von Schobert, as commander of the newly constituted 11th German Army on Romanian soil, was explained to Antonescu as a move designed to defend Romania against a Soviet attack. This development and the German-inspired partial mobilization of the Romanian army which took place in early June, gave Antonescu clear pointers as to the future course of events.

When he visited Hitler for the third time on 12 June 1941, Antonescu started by declaring that he was aware that a very grave step had to be taken in the East and that he had therefore come 'to place Romania's entire military, political and social resources at the Führer's command'. At last Hitler disclosed his intention to attack the Soviet Union. He flattered Antonescu and the Romanians by appointing him commander-in-chief of all Romanian and German forces on Romanian territory — an appointment which, as it soon became clear, was only nominal. (DGFP, 12, 614). Antonescu urged his counterpart no longer to postpone the conflict with Russia. As far as the Romanians were concerned, they 'had been thinking day and night of the hour when they could settle accounts with Russia, and they wished that the moment would come very soon for them to take revenge for everything Russia had done to them.' (ibid.) This seems to be the extent to which Romania's war aims were discussed.

How could it be that at his fateful meeting with Hitler the Romanian leader asked nothing in return for his country's participation in the war? First, for Antonescu the ultimate aim of Romania's war was the complete defeat of the Soviet Union, not just the recovery of Bessarabia and Northern Bukovina. Without such a defeat, he felt, Romania would be in a permanent danger. In this respect Romania's war aims were identical to those of Germany. Second, Romania was in too weak a position to bargain for Northern Transylvania. While Antonescu in his meetings with Hitler appeared overzealous to help against Russia, the German leader affected indifference to Romania's military contribution to the

war. Third and most important, Antonescu did not believe in the value of pre-war written conventions agreed to between a great power and a small state regarding the fulfilment of the latter's war aims. He argued that whether or not a written agreement exists, at the end of the war the small state is always at the discretion of the big one. What matters then is not pre-war promises but what has actually happened on the battlefield. If the small country has contributed to the final victory, it would usually be rewarded by the allied great power. According to Antonescu, good faith on the part of both parties is a necessary assumption for relations between states, whether democratic or dictatorial, and Germany was no exception. (23 Aug.)

In any case, when hostilities began on 22 June, Antonescu in a proclamation to the Romanian army did not speak about defeating the Soviet Union; only about liberating Bessarabia and Northern Bukovina. His country's role, as defined by Hitler, was to be defensive first. Only after the Soviet forces in Bessarabia would weaken and retreat under the impact of German offensive in Galicia, could the Romanians begin pursuing and destroying the Red Army's forces. (DGFP, 12, 644) Thus, Antonescu who believed in a very short war could expect that the defeat of Russia would take place soon after the liberation of Bessarabia.

Could Romania have stood aside and not taken an active part in the war? As far as the reconquest of Bessarabia and Northern Bukovina is concerned, the answer must be in the negative. After the series of humiliations inflicted upon them in the previous summer, it would have been unacceptable to all Romanians that Germany first conquer the lost provinces and then hand them back to them on a silver platter. Even the most pro-Western Romanian politicians tacitly approved of the Romanian military action for regaining the two provinces. Their attitude changed only when it became clear that Antonescu was ready to continue the war beyond the Dniester.

By 26 July, Romania had regained all of Bessarabia. But the next day in a flattering letter, Hitler politely asked Antonescu to advance with some of the Romanian troops beyond the Dniester to take control of the area southwest of the Bug. At the same time, other Romanian units under the command of the 11th German Army were required to drive eastward of the Bug toward the lower Dnieper. (DGFP, 13, 159) Antonescu's answer was prompt: he would march on to the end without asking for anything and without putting forth any conditions, because he had all confidence in the Führer's sense of justice. Moreover, he was ready to mobilize new forces in addition to the 14 divisions that Romania already had on the front. (ibid., note. 2) For Antonescu Romania's war did not end at the Dniester.

Once Antonescu had agreed to commit troops to action beyond Bessarabia, there was no way back for him. Romania was no longer fighting for regaining its lost provinces but for the defeat of the Soviet Union and Communism. The Romanian army was totally unprepared for such a war. In the battle for Odessa, which lasted from August to October, it lost almost 30,000 people. The troops became demoralized; there were tensions between German and Romanian troops; while at home public opinion, including important political figures and some of the top mili-

tary, objected to Romania pursuing the war in the Soviet Union itself. (Hilgruber, 137) They argued that Northern Transylvania should be regained by direct action against Hungary, not on the Ukrainian plains. Under this public pressure in late autumn 1941, some of the Romanian troops were brought home. But in January 1942, at German request, Antonescu began preparations for an even larger scale involvement in the summer of that year. The war against the Soviet Union was not the one-month campaign he had expected. But Romania had to fight on, for as he declared at his post-war trial: 'When a country is in war, the army of that country must go to the ends of the earth to win it'.

Was Antonescu a national hero, a pro-Nazi villain, or just a misguided military man turned politician who fell victim to harsh circumstances? As already mentioned the state of available evidence does not allow a clear answer to this question. It is a fact, however, that for a long time except for the leaders of the Iron Guard no other personalities were ready to assume leadership. Before and during the first stages of Operation Barbarossa, Antonescu was widely regarded in Romania as the right man for his time. It was only after the failure of Operation Barbarossa, and particularly after the defeat at Stalingrad and the gradual change in the balance of military power, that the Romanian political and economic elites, and to some extent Antonescu himself, began looking desperately for an alternative policy: one that would extricate their country from its unwritten alliance with Hitler's Germany.

All political action is, of course, carried out, within limitations imposed by factors outside the control of the political actors. For the political actors in a weak state these limitations are usually acute. In the case of Romania during the period under scrutiny the constraining factors were severe to the point of leaving the choice between different nuances rather than between clearly-cut alternatives as the only option.

LA ROMANITÉ BALKANIQUE. ORIGINES ET DIFFUSION

I

ELFNA SCĂRLĂTOIU

A la fin du XIX^e s., W. Tomaschek publiait à Vienne un ouvrage de référence¹ dans lequel, après une analyse des données concernant les Thraces, il aboutit à localiser leur ancienne patrie européenne, il donne une interprétation du nom ethnique des Thraces, Thrakes — véhiculé au Sud du Danube — en expliquant en même temps les raisons pour lesquelles, ces Thraces sont mentionnés, au nord du fleuve, par les noms de leurs tribus : Daces (Gètes), Carpes etc.². Son étude reste pour l'histoire de la linguistique comme la première réplique scientifiquement fondée aux tentatives de l'historiographie de l'époque de trouver des solutions au problème de l'origine et du répandissement des Thraces sur notre continent.

À son tour, l'archéologie a complété la carte de ce rayonnement des Thraces pendant le II^e millénaire av. J. Ch. tandis que les sources historiques, notamment Hérodote au V^e s. av. J. Ch. parle des Thraces comme « les plus nombreux après les Indiens »³.

Les informations linguistiques — d'ailleurs assez modestes — qui ont enregistré jusqu'à présent un nombre relativement réduit de mots appartenant au substrat thrace (Thraco-Daco-Gète)⁴ parlent à leur tour de la même continuité ethnique, culturelle et de langue des Thraces dans les limites d'un vaste territoire qui s'étendait des Rhodopes (dans la proximité des Grecs) jusqu'aux Carpates du Nord où il venaient en contact direct avec les tribus germaniques et slaves; depuis la rive ouest de la Mer Noire jusqu'au cours du Dniepr — au-delà duquel, vers l'Est

¹ *Die alten Thraker. Eine ethnologische Untersuchung*, vol. I—III, Vienna, 1893—1894.

² *Ibidem*, vol. I, p. 11.

³ Cf. C. C. Giurescu, Dinu C. Giurescu, *Istoria Românilor din cele mai vechi timpuri până astăzi*, București, II^e éd., 1975, p. 30 et suiv.

⁴ I. I. Russu, *Cuvinte autochtone în limba română*, in « Dacoromania », XI (1948), pp. 148—183; *Limba traco-dacilor*, II^e éd., București, 1967; *Ilirii. Istoria, limba, onomastica, romanizarea*, București, 1969; *Die autochtonen Elemente in Wortschatz der rumänischer Dialekte*, in « Dacoromania », I (1973), pp. 189—196; *Etnogeneza Românilor. Fondul autohton traco-dacic și componenta latino-romanică*, Bucarest, 1981; C. Poghir, *Sur les éléments de substrat du roumain*, in « Dacoromania », I (1973), pp. 197—207; G. Schramm, *Der rumänische Name der Donau*, *ibidem*, pp. 228—236. Cf. Elena Scărlătoiu, *The Balkan Vlachs in the Light of linguistic studies — Highlights and contributions —*, RESEE, XVII, 1979, 1, p. 17—18.

vivaient les Cinériens — et à la Plaine de la Tisza, aux rivières Morava et Vardar où ils avaient comme voisins les Illyriens. « Nous ne devons pas imaginer une ligne de démarcation exacte entre les Thraces et leurs voisins. Certains peuples germaniques ou illyriens [...] se confondaient dans la masse thrace de même comme certains peuples thraces formaient de vraies îles ou des prolongations au milieu des populations voisines »⁵.

Des recherches étymologiques récentes ont conduit à l'augmentation de la liste connue des mots appartenant au substrat thraco-daco-gète avec d'autres, encore inconnus⁶.

L'archéologie et l'histoire ont fourni à Tomaszêk aussi les éléments susceptibles de lui permettre de soutenir la thèse de l'individualisation de la masse des Thraces, au milieu du I^{er} millénaire av. J. Ch., de la branche des Gêto-Daces, comprise entre les Monts Haemus (Balkans) et le Nord de l'ancien Dacie — Les Carpates du Nord, thèse contraire à celle qui circulait dans l'historiographie européenne du siècle passé, conformément à laquelle les Gêto-Daces (les Daces) étaient d'origine germanique, celte ou même slave⁷.

La conquête romaine de la Péninsule balkanique et, plus tard, d'une partie importante de l'ancienne Dacie — cette dernière conquête connût son apogée par les deux guerres entre les Daces et les Romains dans les années 101—102 et 105—106⁸ — a compliqué le tableau ethnique et linguistique que présentait la région avant l'arrivée des Romains. Ainsi fut ouverte à la science la série des grandes disputes : quelle avait été l'intensité de la romanisation dans les territoires conquis et colonisés, quelles furent les conséquences dans le temps et ses limites dans l'espace ? Comment, où et à quel moment la langue et le peuple roumains se sont-ils formés ? Quelle avait été la signification du monde thrace au sud des Balkans et dans la zone du littoral égéen et adriatique, du point de vue de l'influence romaine ? Est-il resté exclusivement dans la sphère de la civilisation grecque ? Comment peut-on expliquer le fait que ce monde thraces du Sud des Balkans a quand même conservé jusqu'à nos jours des traces de la romanité dans ces « îles » linguistiques formées par les Vlaques sud-danubiens ou « balkaniques » : Aroumains (Aroum.), Méglénoroumains (Mgl.) et Istroroumains (Istr.) qui, bien que vivant dans des milieux alloglotes, continuent encore de parler leur patois ? Quel a été le rôle de la romanité balkanique — population dont les origines ont provoqué des vives controverses dans le monde scientifique — dans l'histoire des Roumains et des peuples voisins ?

À côté des nombreuses contributions des linguistes étrangers concernant le problème de la romanité balkanique et qui seront citées ci-dessous, nous mentionnons que la dialectologie et lexicographie roumaines contemporaines accordent une attention toujours plus grande à l'étude de l'aroum. et de l'istr. et plus récemment du mgl., laissant une certaine pé-

⁵ C. C. Giurescu, Dinu C. Giurescu, *op. cit.*, p. 31.

⁶ Adriana Ionescu, *Două cuvinte românești de substrat : purure, strugure* ; M. M. Rădulescu, *Romanian Words of Dacian Origin* ; D. Slușanski, *Tisa-Timiș—Prahova*, in vol. • *Studia indoeuropaea ad Dacoromanos Pertinentia* • I. • *Studii de tracologie* •, ed. C. Poghirc, Bucarest, 1976, pp. 97—165 ; I. I. Russu, *Etnogeneza Românilor*, pp. 245—426 (le répertoire lexical des termes de substrat) ; Grigore Brâncuș, *Vocabularul autohton al limbii române*, Bucarest, 1983.

⁷ C. C. Giurescu, Dinu C. Giurescu, *op. cit.*, p. 30.

⁸ *Ibidem*, pp. 30—31.

riode à la périphérie des préoccupations. Les noms de Matilda Caragiu Mariojeanu⁹, Nicolae Saramandu¹⁰ et d'autres chercheurs qui seront rappelés dans notre étude sont depuis longtemps consacrés, tant dans la linguistique roumaine que dans celle de l'étranger. De même, l'auteur de cette étude a eu, et en a encore des préoccupations et des contributions dans ce domaine de recherche¹¹. En ce qui concerne la lexicographie¹², surtout celle arom., une importante réalisation est le *Dictionnaire explicatif et étymologique* rédigé par le regretté professeur Tache Papahagi¹³. Malheureusement, nous ne disposons pas d'instruments convenables pour l'istr., et pour le mgl. d'ailleurs non plus, bien que pour celle-ci nous disposons du *Dictionnaire* de Th. Capidan¹⁴, de même que d'un grand dictionnaire explicatif et étymologique élaboré sous l'égide de l'Institut des études sud-est européennes de Bucarest¹⁵, resté encore en manuscrit.

Attestés du point de vue documentaire dans la Péninsule balkanique en tant que groupe depuis le X^e s.¹⁶, parlant le dialecte que nous connaissons, si proche du dacoromain (dr.)¹⁷, les Roumains balkaniques par la position qu'ils occupent aujourd'hui sur la carte de la Péninsule sont ceux qui, en témoignant de leur pérennité, ont éveillé l'intérêt des savants — historiens et linguistes — afin de découvrir leur patrie primitive, à la seconde catégorie revenant la tâche d'établir aussi la langue dont ils sont les descendants.

⁹ Matilda Caragiu-Mariojeanu, *Liturghier aromânesc*, București, 1962. *Fonomorfolgie aromând. Studiu de dialectologie structurală*, Bucarest, 1975.

¹⁰ N. Saramandu, *Cercetări asupra aromânei vorbită în Dobrogea*, București, 1972, ainsi que d'autres contributions parues dans des différentes publications spécialisées. Voir : *Tratat de dialectologie românească*, Craiova, 1984, p. 829.

¹¹ Elena Scărlătoiu, *Relații lingvistice ale aromânilor cu slavii de sud. Cuvinte de origine slavă*, Bucarest, 1980, ainsi que d'autres contributions parues dans des différentes publications spécialisées. Voir : *Tratatul de dialectologie românească*, p. 830. Dans nos dernières recherches nous nous sommes penchées sur l'étude du dialecte méglénoroumain. Parmi nos travaux consacrés à ce thème rappelés : *Un nou dicționar al dialectului meglenoromân — contribuție la cunoașterea graiului și originii vorbitorilor săi*, in « Științele Sociale și Politice din România. Progrese, realizări », 3, 1982, p. 28—32; *Împrumuturi vechi sud-slave în dialectul meglenoromân*, in « Romanoslavica », XXII (1985), p. 201—233; XXIIV (1986), p. 89—117; XVII (1990), p. 177—205; *Contribuția la cercetarea meglenoromânei vorbite în Dobrogea*, in „Anuar de lingvistică și istorie literară », XXX (1985), A., pp. 277—282; *Contribuția lingvisticii la cunoașterea istoriei romanității balcanice*, in « Cercetări de istorie și civilizație sud-est europeană », III, 1986, pp. 16—23; *Românii balcanici în evul mediu în lumina cercetărilor lingvistice recente*, in « Cercetări de istorie și civilizație... » IV, 1987, pp. 72—77.

¹² Cf. M. Seche, *Schiță de istorie a lexicografiei românești*, vol. I—II, Bucarest, 1966—1969.

¹³ T. Papahagi, *Dicționarul dialectului-aromân, general și etimologic. Dictionnaire aromain (macédo-roumain), général et étymologique. Deuxième édition augmentée*, Bucarest, 1974 (DDA²).

¹⁴ Th. Capidan, *Meglenoromânii* : Vol. III. *Dicționar meglenoromân*, Bucarest, 1936.

¹⁵ *Dicționar meglenoromân. Explicativ și etimologic*. Par les soins de Th. Minda et N. Paia, Coordination, étymologies, rédaction finale Elena Scărlătoiu. Le dictionnaire comprend plus de 60.000 mots dans 1.600 p. (texte dactilo). Il s'agit de l'ensemble du vocabulaire méglénoroumain existant jusqu'en 1923, date après laquelle les Méglénoroumains de Ninta s'établirent dans d'autres endroits, c'est-à-dire jusqu'au moment de la dissociation du groupe compacte méglénoroumain et du début de leur vie dans la diaspora. Pour la période suivante, l'auteur de cette étude a élaboré un *Glosar al meglenoromânei vorbită în Dobrogea*, jusqu'à présent en manuscrit.

¹⁶ G. Murnu, *Istoria Românilor din Pind. Vlahia Mare (980—1259)*. Etude historique d'après les sources byzantines, Bucarest, 1973, p. 7 et suiv.

¹⁷ *Limba română contemporană*.

Les Aroum. sont répandus dans toute la Péninsule Balkanique et, d'après des données sûres dont nous disposons, ils continuent d'utiliser leur dialecte. Pour ces raisons-ci est-il, peut-être, prématuré de considérer notre siècle comme étant « celui de la disparition des Aroum., connus surtout sous le nom de Macédonoroumains »¹⁸. Nous sommes quand même d'accord que « graduellement, le dialecte de cette population roumaine disparaîtra : une population qui parfois, au cours de son existence, a engendré des échos dans la vie historique et politique de l'Europe [...] en accomplissant certaines missions dans l'évolution générale des peuples avec lesquels elle cohabitait dans la Péninsule Balkanique. C'est une disparition linguistique dictée par les circonstances imposées par les événements historiques et qui s'inscrit dans les limites des observations principales de A. Meillet [...] » : « Le mouvement de la civilisation attire naturellement l'élimination des langues parlées par les groupes restreint d'hommes privés d'influence »¹⁹. Il est pourtant difficile à prévoir un terme qui marquera la disparition définitive du dialecte. Et ceci pour deux raisons : La première et due au fait que sa « disparition » linguistique est ainsi qu'il fut démontré, un processus de longue durée « qui a débuté depuis longtemps », « qui se déroule et qui s'avance à pas relativement lents en trois directions : grécisation, slavisation et albanisation »²⁰. La deuxième raison est représentée par la situation créée par la diaspora, situation qui peut être différente, par rapports aux relations linguistiques établies entre le dialecte « immigrant » (dans notre cas l'aroum.) et une langue nationale (et même des dialectes ou des sous-dialectes de celle-ci) : le bilinguisme ne mène pas obligatoirement à l'assimilation linguistique et, si celle-ci se réalise quand même, le processus est très lent surtout dans le cadre des communautés, nombreuses et bien organisées des locuteurs du dialecte « immigrant », comme sont les communautés aroum. En échange, selon notre avis, la diglosie peut accélérer le processus : une variante « high » exerce une influence beaucoup plus rapide et aussi plus profonde sur une variante « low ». Voici les raisons qui nous déterminent d'apprécier que l'assimilation linguistique des Aroum., de même que celle des autres groupes de Roumains balkaniques doit être considérée, en perspective, d'une manière différenciée par rapports aux facteurs extralinguistiques qui agissent à un moment donné, mais aussi aux facteurs linguistiques, comme nous venons de le montrer ci-dessus.

La plupart des Aroum. vivent en Grèce : « ... des habitats très anciens peuvent être rencontrés jusqu'en Acarnanie et en Etolie des groupes compacts apparaissent en Thessalie et en Epire, au long du Pinde. Les centres plus importants : Metzova (aroum. Aminciu) Avdela, Samarina, Perivole, Larisse. Vers l'Est, des groupes d'Aroum. vivent dans la région de l'Olympe et vers le Nord, autour des villes Veria et Salonique. Vers l'Ouest, dans la région du Mont Gramos, s'étend la grande branche des Aroum. gramostiens »²¹.

¹⁸ Tache Papahagi, *Dicționarul dialectului aromân (DDA²)*, p. 5.

¹⁹ *Ibidem*, p. 5-6.

²⁰ *Ibidem*.

²¹ Matilda Caragiu-Mariloțeanu, *Compendiu de dialectologie română (nord- și sud-dunăreană)*, Bucarest, 1975, p. 218. Voir aussi *Tratat de dialectologie românească* (le chapitre concernant l'aroumain, rédigé par N. Saramanțu), p. 423.

En Albanie on rencontre des Aroum. dans la région de Korça (les frasherots) et dans la plaine Muzachia (les muzaquiens). « Dans toutes les villes de l'Albanie (surtout dans le Sud du pays : Berat, Durrës, Tirana, Elbasan) vivent de nombreux Aroum. ». « Jusqu'avant la fin du XVIII^e s. un grand nombre de familles aroum. vivaient à Voskopje (Moscopje), à l'époque centre culturel florissant de ceux-ci, détruit par Ali-Pacha »²².

Des masses d'Aroum. habitent en Yougoslavie, à l'Ouest et Nord-Ouest de Bitolia (aroum. Bitule) et dans des groupes isolés, dans toutes les villes de Sud de Belgrade²³.

En Bulgarie — à l'Ouest et au Sud — ils sont répandus dans la masse slave, sans constituer des groupes compacts²⁴.

Dès la deuxième moitié du XIX^e s. de nombreux Aroum. commencent de venir en Roumanie, et ils s'installent surtout dans des villes. Pendant l'entre-deux-guerres (dans les années 1925—1938), des Aroum. venus des pays balkaniques se sont établis dans le Quadrilatère, puis, après 1940, dans la Dobroudja. Tous les groupes d'Aroum. sont représentés dans notre pays. La plupart sont des gramostiens (surtout ceux qui sont originaires de la Bulgarie) et des frasherots²⁵. Des données dont nous disposons (qui ne reflètent pas, en l'absence des statistiques exactes, une situation fidèle à la réalité) il ressort que le nombre des Aroum. s'élève à 4—6 cent mille. Les plus nombreux sont les Aroum. de Grèce (2—3,5 cent mille). En Albanie leur nombre est d'environ 70 000—100 000, en Yougoslavie 30—50 mille, en Bulgarie ils sont moins nombreux ; 10—15 milles dont une grande partie établie ici avant la deuxième guerre mondiale. En Roumanie vivent 80—100 mille dont la plupart en Dobroudja (aprox. 50 mille)²⁶. De nos jours ils sont répandus aussi en Amérique du Nord et en Australie.

Nous trouvons les Méglénoroumains (Mgl.), au début du XX^e s., groupés en huit localités du Nord de Golfe de Salonique, sur la rive droite du Vardar : *Berislav* (= dial. *Birislav*, aujourd'hui *Periclea*), *Cupa*, (= dial. *Cupă*), *Huma* (= dial. *Umă*), *Liumnița* (= dial. *Liumniță* aujourd'hui *Sera*), *Lugunța* (= dial. *Lündzini*, aujourd'hui *Langadita*) *Ninta* (= dial. *Noanti*, aujourd'hui *Enotia*)²⁷ *Oșani* (= *Oșini* aujourd'hui *Arhangelos*) et *Țîrnareca* (= dial. *Țîrnareaca*, aujourd'hui *Karpi*).

Localités avoisinantes, autrefois peuplées par des locuteurs du mgl. Barovița, Cornișor (au Sud, sud-ouest de Țîrnareca), Conța, Sirminina (au Nord de Huma) Leascova (au sud-ouest de Oșani), Cutuna (à l'Est, Sud-Est de Liumnița) et d'autres encore ont été complètement slavisées²⁷.

La région où se trouvent trois des huit localités mgl. mentionnées (*Ninta*, *Lugunța* et *Berislav*) représente une partie de celle nommée Méglén ou Caragiova (la première dénomination a été donnée par les Slaves,

²² *Ibidem*, p. 218—219.

²³ *Ibidem*, p. 219.

²⁴ Max Demeter Peyfuss donne des informations sur le répandissement actuel des Aroumains dans la Péninsule Balkanique, sur les dénominations des localités à population aroumaine in *Die aromunische Frage, ihre Entwicklung von der Ursprüngen bis zum Frieden von Bukarest (1913) und die Haltung Österreich-Ungarens*, Vienne, 1974.

²⁵ Cf. *Tratat de dialectologie românească*. (chapitre cité ci-dessus), p. 424.

²⁶ *Tratat de dialectologie românească*, la chapitre « Aromăna » (red. N. Saramandu), p. 423.

²⁷ J. Cvijić, *La Péninsule Balkanique. Géographie humaine*, Paris, 1918, p. 400—403.

la deuxième par les Turcs). Le Mèglen comprend dans son ensemble « une des plus fertiles plaines de la Macédoine » ainsi que les monts qui l'entourent : Cojuc et Zoana (au Nord et Nord-Ouest), Gindacia et Paic (au Sud- Sud-Ouest). La plupart est habitée par des Slaves : depuis la rivière Șiroka Reka (Deniș-Deře), sur 25/5—10, km, jusqu'à Fuștani. Au delà de cet habitat vers l'Est, Nord-Est jusqu'à Lugunța, sur 15/ approx. 3 km, s'étend la partie roumaine du Mèglen, avec les trois localités mentionnées plus haut. Les autres communes mgl. Huma, Oșani, Liumnița, Cupa et Țirnareca sont situées dans la région montagneuse de l'Est à l'extérieur du Mèglen proprement-dit ²⁸.

Pendant la domination ottomane le groupe mgl. a eu lui aussi des difficultés. Il semble que l'islamisation des habitants de la commune Ninta, qui a eu lieu, selon certaines informations, au XVII^e s. ²⁹, a déterminé certains Mgl. de se réfugier dans les villages bulgares près de Strumitza et Știp ³⁰. Après plusieurs décennies, la plupart des réfugiés sont revenus dans les villages d'origine ou bien dans d'autres villages mgl. ³¹ La conséquence naturelle d'ordre linguistique de ce déplacement, suivi par le retour ultérieur, a été d'une part, une nouvelle influence exercée par les parlers macédo-bulgares de la zone sur le dialecte et d'autre part, en raison du mélange des populations mgl., l'apparition des différences de parlers parmi les locuteurs d'une et même commune, qui jusqu'à ce moment avaient présentés un parler unitaire.

Après 1912, sept communes mgl. de l'ensemble de la Macédoine sont restées sur le territoire grec, tandis qu'une seule — Huma — est accordée à la Yougoslavie. Des mutations importantes dans la structure de la population mgl. se sont produites en 1923, après la fin de la guerre greco-turque quand, suite aux changes de populations entre les parties belligérantes, les habitants de Ninta, les seuls mgl. mahométans ont quitté la localité et se sont établis dans la Turquie européenne dans la proximité d'Edirné. En même temps, un nombre important de Grecs de l'Asie Mineure ont été amenés en Grèce ; la plupart a été colonisée dans la Macédoine surtout en Mèglénie. En même temps, à peu près 450 familles mgl. provenant d'autres six localités se sont installées dans les années 1925—1935 dans le Quadrilatère. Après 1940 les Mgl. vivant ici sont venus en Roumanie. La majorité sont concentrés à Cerna, départ. Tulcea. Quelques familles habitent aussi d'autres communes de la Dobroudja ainsi que dans le Banat et la Munténie. Plus de 2/3 de la population mgl. est restée sur place. Après la deuxième guerre mondiale une partie importante des habitants mgl. de la Mèglénie a quitté les régions natales en se dirigeant vers la Yougoslavie, la Tchécoslovaquie, la Pologne, l'URSS et la Roumanie. Depuis les années 1907—1908 un nombre restreint de mgl. se sont établis aux Etats Unis. Aujourd'hui, d'après des statistiques non officielles, le nombre total des mgl., de ceux de Mèglénie et d'autres endroits, la Roumanie y compris, ne dépasse pas, semble-t-il, 16 000 ³²,

²⁸ Th. Capidan, *Meglenoromânii*. Vol. I. *Istoria și graiul lor*. Bucarest, 1925, p. 6—7.

²⁹ *Ibidem*, p. 19.

³⁰ *Ibidem*.

³¹ *Ibidem*, p. 19—20.

³² Petar Atanasov (*Tratat de dialectologie românească*, p. 479) fait mention de 5.038 personnes (statistique non-officielle et fort peu probable, si l'on tient compte du fait que ce nombre, 3 350 sont en Roumanie — selon nos informations).

dont par approx. 3350 en Roumanie (par approx. : 2750 à Cerna, 225—230 dans quelques communes du Banat et 375—380 à Bucarest et d'autres localités) ³³.

L'istroroumain (istr.) est parlé dans la Péninsule Istria au Nord-Ouest de Rijeka et au Nord du Mont Učka, dans la région Čičarija en deux variantes : « istr. du Nord » représenté par les locuteurs d'une seule localité — Jeiñ, au Sud du Mont Učka et « istr. du Sud » où de Valdarsa (Valle d'Arsa), par les locuteurs de plusieurs villages et hameaux : Suşnievița, Noselo, Sucodru, Letai et Bărdo avec les hameaux dépendants Costărcan, Dolinščina, Zancovți, Perasi, Brig, etc.) ³⁴.

L'istr. est le dialecte roumain avec le plus petit nombre de locuteurs et la 'retraite' de cet idiome, constatée depuis longtemps continue aujourd'hui encore dans les villages et les hameaux périphériques du Sud. Dans ces localités l'istr. est utilisé surtout en famille, mais les enfants, même s'ils connaissent bien en général, la langue de leurs parents parlent, avec les parents et avec les villageois, surtout le croate « parce qu'i est plus beau et plus utile ». « À Jeiñ, Suşnievița et Noselo /.../ l'istr. est de nos jours encore la langue du village. À cause d'un isolement plus prononcé de la population croate et d'un nombre plus important de locuteurs du village, et, partiellement aussi à cause des conditions économiques favorables, l'istr. s'est le mieux conservé dans le village Jeiñ. Les conditions économiques moins avantageuses, l'émigration temporaire ou permanente et les contacts de plus en plus intenses et directs avec les populations de langue croate menacent, ou du moins rendent toujours plus difficiles, aujourd'hui, le maintien de l'istr. dans les villages du Sud » ³⁵.

Plus de deux décennies se sont écoulées entre l'enquête de A. Kovačec et celle de R. Sârbu. Si le premier constatait qu'à Suşnievița l'istr. était encore — à la date de l'enquête — « la langue du village » le second nous informe que, en dépit du fait que Suşnievița est la localité comptant le plus grand nombre de locuteurs de l'istr. de la branche du Sud, vue sa position géographique à la proximité d'une artère principale de circulation, où l'on parla longtemps l'italien (le venitien istriote) et à présent on parle le croate, ce village a conservé le parler dans une moindre mesure. Au contraire, à Jeiñ, qui avait appartenu à l'administration slovène de Podgrad et au territoire linguistique slovène, plus isolé jusqu'aux années '30 de notre siècle et par cela moins soumis aux influences étrangères, italiennes en premier lieu, les éléments anciens se sont mieux conservés ³⁶.

En ce qui concerne le nombre de locuteurs de l'istr., celui-ci est dans un permanent regrès. Voici la statistique donnée par R. Sârbu : « D'après une statistique publiée par Kandler /.../ en 1846, existaient 6.000 Istr. /.../. S. Puşcariu reproduit des statistiques dressées par plu-

³³ Les informations concernant le nombre actuel et le répandissement des Meglénoroumains nous ont été fournies par le regreté Th. Minda. En ce qui concerne le nombre des familles qui ont quitté la Macédoine entre 1925—1935 pour s'établir d'abord dans le Quadrilère, puis en Roumanie, l'informateur Geaca Hristu propose un nombre plus élevé : environ 600 familles. Les informateurs Geole Hristu et Samargi Maria s'approchent de ce chiffre. Les registres consultés à la Mairie de la Commune n'ont pas été en mesure de nous édifier en ce sens.

³⁴ Cf. A. Kovačec, *Descrierea istroromânei actuale*, Bucureşti, 1971 et le chapitre sur l'istroroumain in *Tratatul de dialectologie românească* (redigé par le même auteur), p. 650.

³⁵ *Ibidem*, p. 650—651.

³⁶ Richard Sârbu, *Texte istroromâne și glosar*, Timișoara, 1987, p. 1.

sieurs linguistes et publiées en commençant avec l'année 1846, dans lesquelles le nombre total des Istr. de la branche de Nord et de Sud, comportant de grandes différences d'un auteur à l'autre est apprécié entre 6 000 (en 1846), 1644 (en 1921 cf. à une statistique officielle italienne communiquée par Bartoli) et de 2100—4850 (en 1904) /.../. Selon A. Kovačec /.../ le nombre total des Istr. était par approx. 1250—1500 (entre 1959—1963) et selon Radu Flora, en 1961 ils étaient 1140 »³⁷.

Qui sont-ils ces Roumains balkaniques? Plusieurs d'hypothèses ont été émises à ce sujet, toutes ayant leur origine dans les diverses interprétations non rarement contradictoires concernant les sources historiques. Ces hypothèses peuvent être groupées en deux catégories: I. Celles qui soutiennent la non-autochtonie de la population romaine des Balkans. Les premiers travaux de référence sur ce problème sont considérés ceux qu'avait élaborés William Martin Leake³⁸. II. Celles qui soutiennent l'autochtonie de la population romaine des Balkans. Leur source se trouve dans un ouvrage de Johann Thunmann, publié à la fin du XVIII^e s.³⁹

En ce qui concerne les Aroum. la première catégorie d'hypothèses connaît deux variantes: I A. Les Aroum. sont venus dans la Péninsule Balkanique, de leur terre d'origine qui était la Dacie et ils ont peuplé la Macédoine, l'Épire et la Thrace. La source historique: Chalkokondyl. Parmi les adeptes roumains de la théorie compte aussi Petru Maior⁴⁰. II B. Les Aroum. sont venus dans régions qu'ils habitent, de l'Italie. La source historique: le chroniqueur byzantin Kinnamos. La théorie n'a pas eu des adeptes parmi les historiens et d'autant moins parmi les linguistes roumains.

La deuxième catégorie d'hypothèses connaît des différentes variantes: II.A, Les Aroum. sont venus des régions nord-est de la Péninsule Balkanique. L'information serait due à quelques notes d'un moine du monastère athonite Castamonitou, au XVII^e s.⁴¹. Une tentative d'argumentation scientifique a fait E. Petrovici. Considérant que la limite Ouest de territoire où s'est formée la langue roumaine ne dépasse pas, au Nord et au Sud du Danube la ligne d'isoglosse du groupe de sons bulgares *št*, *žd* provenus d'un slave commun **tj* et respectivement **dj* (ligne marquée par la frontière actuelle entre la Bulgarie et la Yougoslavie), E. Petrovici soutient que la patrie primitive des locuteurs des trois dialectes roumains de la Péninsule Balkanique aurait été le Nord-Est de la Péninsule. Selon son avis, aussi d'autres linguistes roumains ont soutenu la même hypothèse: « La présence de certains éléments grecs anciens, des éléments communs avec l'albanais et des éléments anciens slaves iden-

³⁷ *Ibidem*.

³⁸ *Researches in Greece*, London, 1814; *Travels in Northern Greece*, London, 1835, ap. Th. Capidan, *Aromânii. Dialectul aromân. Studii lingvistice*, Bucarest, 1932, p. 23 Nous nous sommes préoccupés nous mêmes des origines des Aroumains et des Meglénoroumains. Quelques brèves orientations plus importantes dans notre étude *The Balkan Vlachs in the Light of Linguistic Studies*... p. 29—36.

³⁹ *Untersuchungen über die Geschichte der östlicher europäischer Völker*, Leipzig, 1774.

⁴⁰ P. Maior, *Istoria pentru începutul Românilor în Dacia*, Buda, 1812 L'ouvrage a connu plusieurs éditions. La dernière a paru par les soins de Florea Fugariu, introduction Manol Neagoe, vol. I—II, Bucarest, 1970.

⁴¹ Le passage est reproduit d'après P. Uspenskij, par W. Tomaschek, *Zur Kunde der Haemus Halbinsel*, K. Akademie des Wissenschaften in Wien. Philologisch-Historische Klasse. Sitzungsberichte, 1881, p. 475—477.

tiques comme forme et contenu avec l'aroum. et le dr. ne conduit à la conclusion que les Aroum. formaient une communauté avec les Dr. Cette communauté ne pouvait pas se réaliser à moins que l'on admette que les ancêtres des Aroumains ont vécu avant les IX^e s., au Nord-Est de la Péninsule Balkanique. Il ressort que les Aroum., répandus au Sud de la Péninsule ne sont pas originaires des régions où nous les trouvons aujourd'hui »⁴². Nous n'insistons pas sur l'inconsistance de l'hypothèse de E. Petrovici. C'est V. Arvinte qui l'a démontrée et, ultérieurement, avec d'autres arguments à l'appui, l'auteur même de cette étude⁴³. En bref, j'ai combattu la théorie pour les raisons suivantes : l'exemple pris en discussion par le slaviste ne concernait pas le reflexe slave commun **tj* mais le reflexe commun **ktj* qui est absolument le même, tant sur le territoire linguistique bulgare que sur celui des parlers serbes : le groupe *št*. Donc, l'argument n'est pas relevant. 2. Même si sur le territoire linguistique convert par les parlers serbes le reflexe mentionné par E. Petrovici est enregistré (le bulgare *št* < **tj*) cette possibilité doit être admise et mise en connexion avec une certaine influence linguistique qu'aurait pu exercer l'expansion du premier tzarat bulgare vers l'Ouest de la Péninsule. 3. Les caractéristiques des plus anciens emprunts slaves à l'aroum. ne peuvent pas être définis comme exclusivement bulgares.

II. B₁. Les Aroumains se sont établis dans les régions qu'ils habitent venant de la région de la Sava de la proximité de la Pannonie. La source historique : le byzantin Kekaumenos⁴⁴. Un géographe anonyme du XIX^e s. soutient que les Roumains sont venus de la Pannonie d'où ils ont été chassés par les Hongrois. B. P. Haşdeu accepte ce point de vue⁴⁵.

II.B₂. Les Aroumains sont partis vers le Sud, du Nord-Ouest de la Péninsule, venant d'une région située entre le Danube et la Sava. La source historique : le même chroniqueur byzantin du XI^e s., Kekaumenos. L'idée a été lancée par D. Onciul qui a interprété le même passage du chroniqueur. Selon l'avis de l'historien, le déplacement des Aroumains vers le Sud s'explique par la pression slave⁴⁶.

Dans un article publié récemment, Ion Gheţie est d'accord avec cette localisation de la patrie primitive des Aroum., zone d'intense romanisation : « ils sont ceux qu'on nommait Daces ou Bessi et qui habitaient au demeurant à proximité du Danube et du Sau nommé aussi la rivière Sava, là où habitent maintenant les Serbes dans des régions après et difficile à traverser [...]. En quittant ces lieux, ils se sont dispersés dans tout l'Épire et en Macédoine, la plupart se sont établis en Hellade » (Kekaumenos, *Strategikon*)⁴⁷.

II.B₃. Les Aroumains se sont établis dans les régions qu'ils habitent en partant de la Moésie. Cette variante ne précise pas s'il s'agit d'un

⁴² Matilda Caragiu-Marioţeanu, St. Giosu, Liliana Ionescu-Ruxăndoiu, Romulus Todoran, *Dialectologie română*, Bucureşti, 1977, p. 100.

⁴³ Elena Scărlătoiu, *Considérations linguistiques sur quelques toponymes slaves d'origine roumaine en Yougoslavie*, RESEE, XII, 1974, 2, p. 295.

⁴⁴ Cf. W. Tomashek, *Zur Kunde*, p. 492-498.

⁴⁵ *Etymologicum Magnum Romaniae. Dicţionarul limbii istorice şi populare a românilor*, vol. I, Bucarest, 1885 (1887), p. XXIX.

⁴⁶ D. Onciul, *Teoria lui Rösler*, in CLit XIX (1885), p. 438.

⁴⁷ Ion Gheţie, *Originea dialectelor române*, in IR, XXXVI (1987), 2, p. 137-138.

territoire circonscrit, plus restreint, ou si l'on prend en considération le territoire des deux Moésies dans leur ensemble.

Après avoir étudié l'influence slave sur l'Aroum., après avoir rédigé la monographie la plus complète connue jusqu'aujourd'hui, Th. Capidan aboutit à la suivante conclusion d'ordre historique : Il a existé dans les Balkans une zone complètement romanisée qui s'étendait jusqu'en Grèce. Elle « a avalé » aussi les Illyriens et les Thraces. Selon son avis restèrent non romanisés seulement les ancêtres des Albanais. L'arrivée des Slaves, a déterminé l'installation, à côté de l'ancienne population romanisée du Sud de la Péninsule, des futurs Macédo roumains venus du Nord de la Péninsule⁴⁸. Mais, une partie des Aroum. descend — d'après l'avis du même linguiste — des populations romanisées situées dans la zone d'influence de la langue grecque⁴⁹.

Ion Ghetie en citant T. Papahagi et Th. Capidan conclut : « La linguistique accepte que les Aroum. sont des descendants de l'ancienne population romanisée de la Moésie »⁵⁰.

II.B₄. Les Aroum. seraient les descendants d'une partie de la population romanisée se trouvant dans le triangle Niš-Skopje-Sofia. C'est la théorie de Weigand⁵¹ combattue, comme nous le savons, dès qu'elle fut lancée, avec des arguments convainquants.

II.C. Les Aroum. ont habité depuis toujours dans la majorité des régions où nous les trouvons de nos jours.

Tache Papahagi, le regretté romaniste et dialectologue, a soutenu cette idée dans une série de contributions fondamentales pour l'histoire de la romanité balkanique et, implicitement, pour toute l'histoire des Roumains. En exprimant son point de vue dans un ample exposé, le savant l'a développé et argumenté dans une série de travaux de référence. Ceux-ci lui ont permis d'aboutir plus tard à la conclusion suivante : « Le territoire habité par les Aroum. est une ancienne superficie unitaire et continuité de terre qui aujourd'hui, dans ses parties inférieures, semble être couverte par des grandes étendues d'eaux (· · ·). Si faible ou bien, si complète qu'aurait été la romanisation de la Péninsule (· · ·), de cette couche de romanité qu'elle a dominée de l'Adriatique à la Mer Noire il en reste beaucoup plus que ne pouvons constater de nos jours. Des circonstances diverses ont rongé et puis avalé cette romanité en la réduisant à ce que nous voyons aujourd'hui »⁵².

Dans la conception de T. Papahagi les Protoroumains étaient formés par deux branches : 1. Protoroumains balkano-carpatiens ; 2. Protoroumains sud-ouest balkaniques⁵³.

En ce qui nous concerne, nous avons adopté la thèse de T. Papahagi en y ajoutant de nouveaux arguments tirés du domaine des rapports linguistiques des Aroum. avec les Slaves du Sud et qui confirment l'exis-

⁴⁸ Th. Capidan, *Aromânii*, p. 25—29.

⁴⁹ *Ibidem*.

⁵⁰ Ion Ghetie, *art. cit.*, p. 139.

⁵¹ *Die Aroumunen. Ethnographische — Philologisch-historische Untersuchungen über der Volk der sogenannten Makedo-Romanen oder Zinzaren. I. Land und Leute*, vol. 1, Leipzig, 1895.

⁵² T. Papahagi, *Aromânii. Grăi — Folclor — Ethnografie*, Fucurcști, 1932, p. 25.

⁵³ T. Papahagi, *O problemă de romani ate sud-ilirică*, în *GrS*, I, 1923, p. 1—33.

tence, au Moyen Âge—jusqu'à l'arrivée des Slaves du Sud et encore beaucoup de siècles après leur installation dans la Péninsule Balkanique — d'un vaste continuum linguistique, latin oriental, romain oriental et, finalement, roumain, qui s'étendait de l'ancienne Dacie jusqu'au Pinde. Etayés sur les faits de langue nous avons conclu : « aux termes anciens aroum. — qu'ils soient autochtones ou hérités du latin-correspondent les mêmes termes anciens dr. — autochtones ou hérités du latin — tandis qu'aux synonymes /.../ d'origine sl. des mêmes termes anciens du dialecte aroum. correspondent souvent les mêmes synonymes sl. en dr. Ce fait laisse supposer /.../ un cadre général de développement, dans les limites duquel a existé une communauté de vie matérielle et spirituelle, déroulée sur un territoire continu, à même d'assurer aux locuteurs du protoroumain une unité linguistique, en dépit des différences dialectales »⁵⁴. Avec le temps, ce continuum a été « raréfié » comme suite à l'infiltration sl. massive, d'abord dans le Nord de la Péninsule Balkanique, puis dans l'ensemble de la zone, jusqu'au Péloponèse, fait qui a conduit finalement à sa division en deux grandes unités : une zone carpato-danubio-pontique ou dr. (de laquelle s'est détachée, l'istr. selon certains chercheurs — voir infra) et une zone balkanique (représentée par l'aroum. le mgl. et, partiellement, par l'istr.). Cette fragmentation ou, pour employer un terme consacré, cette « séparation dialectale » ne s'est pas réalisées, selon notre avis, avant le XI^e s.⁵⁵.

En se ralliant aux spécialistes qui soutiennent la thèse de l'autochtonie des Aroum. dans les Balkans, C. Poghirc conclut qu'ils n'est pas question d'une grande « immigration » des Vlaques du Nord vers le Sud « mais d'une présence ancienne et continuelle de la population romano-phonie dans les régions où elle se trouvait », en admettant en même temps la possibilité du détachement du Nord, sous la pression des invasions des migrants, d'une vague « romaine » et de son installation dans la Grèce septentrionale fait prouvé par les « différences linguistiques qui existent entre le dialecte du Sud et celui du Nord de l'aroum., dialectes qui, séparés autrefois, se sont mélangés au cours des dernières décennies »⁵⁶.

P. Năsturel soutient lui aussi, l'existence d'un élément de continuité des Aroum. dans les Balkans et il nous propose aussi une nouvelle théorie, savoir : dans la Péninsule Balkanique ont survécu des îles latinophones non grécisées jusqu'au VI^e s., moment où « la première romanité balkanique » ou « primitive » commença d'être « remplacée » graduellement par des éléments carpato-danubiens se trouvant dans le stage de proto-roumains ; attirés par les richesses de l'empire, ils se sont déplacés « en vagues successives », soit d'une manière « pacifique » soit en accompagnant les envahisseurs de différentes ethnies. Ces nouveaux venus — « Protoroumains » (« Vlaques ») — ont établi des contacts linguistiques directs avec la population latinophone autochtone, dont le résultat est l'idiome des Aroum. et le groupe ethnique de ses locuteurs⁵⁷.

⁵⁴ Elena Scărlătîu, *Relații lingvistice ale aromânilor cu slavii de sud ...*, p. 156.

⁵⁵ *Ibidem*, p. 171—172; 174.

⁵⁶ Cicerone Poghirc, *Romanisation linguistique et culturelle dans les Balkans. Survivances et évocation*, in : *Les Aroumains*, édité par le « Centre d'étude des civilisations de l'Europe centrale et du sud-est », Cahier n° 8, Paris, 1989, pp : 16, 36, 37, 44.

⁵⁷ Petre S. Năsturel, *Les Vlaques de l'espace byzantin et bulgare jusqu'à la conquête ottomane*, in *Les Aroumains ...*, p. 46—47.

II.D. Les Aroum. sont des Grecs latinophones répandus dans toute la Péninsule Hellénique, l'aroum. n'étant rien d'autre qu'un idiome romain adopté par eux. Cette hypothèse est soutenue par l'historiographie grecque en exclusivité. Dans une contribution récente, Achile Lazárou⁵⁸ se fondant sur l'étude des relations de l'aroum. avec le grec reprend la discussion. Ce n'est pas le cas de donner des détails — le livre réclame une approche à part — mais cela ne nous empêche pas d'exprimer l'avis que les arguments à l'appui de cette hypothèse ne sont pas convaincants : pour aucun des mots d'origine gr. en aroum. mis en discussion par l'auteur ne peut être établie la provenance de l'ancien grec.⁵⁹

⁵⁸ *L'Aroumain et ses rapports avec le grec*, Thessalonique, 1986,

⁵⁹ Cf. aussi C. Poghire, *op. cit.*, p. 43.

LA PHONÉTIQUE DES EMPRUNTS SLAVES EN ROUMAIN ET EN ALBANAIS. QUELQUES REMARQUES

CĂTĂLINA VĂTĂȘESCU

Les recherches d'Ov. Densusianu, E. Petrovici, Al. Rosetti, Gh. Mihăilă, I. Pătruț, Gh. Ivănescu, Elena Scărlătoiu pour le roumain et d'A. M. Seliščev, N. Jokl, Ivan Popović, A. V. Desnickaja, E. Çabej pour l'albanais ont constaté l'existence d'une couche d'emprunts anciens ayant certaines caractéristiques du vieux bulgare.

Il y a assez longtemps qu'on considère nécessaire l'étude comparative sur les emprunts faits au slave par le roumain, l'albanais, le grec et l'hongrois. À l'avis d'E. Petrovici, les plus anciens emprunts slaves en albanais et en roumain coïncident et remontent à l'époque des supposés contacts entre les deux langues.¹

La nécessité d'étudier en parallèle le roumain et l'albanais sous l'aspect des termes d'origine slave témoignant d'une souche commune bulgare a été observé aussi par Ivan Gălăbov.²

À son tour, Gh. Mihăilă³ est d'avis que l'examen des couches lexicales slaves de sud, communes au roumain, à l'albanais et à l'hongrois, peut conduire à des conclusions culturelles et historiques de la plus haute

¹ E. Petrovici, in « Dacoromania » (ci-dessous DR) X (1941) 1, p. 129. Il discute la correspondance alb. *kosë* : roum. *coasă* (< sl. *kosā*). Pourtant, l'absence de l'évolution *s* > *sh*, propre à la plus ancienne couche d'emprunts slaves en albanais, démontre que l'albanais *kosë* est plus récent que le roum. *coasă* (v. aussi E. Banfi, *Linguistica balcanica*, Bologna, 1985, p. 101–102). On peut ajouter la correspondance alb. *ugar* : roum. *ogor*, dont l'évolution phonétique et sémantique, différente en roumain et en albanais, nous fait supposer que les emprunts slaves, communs au roumain et à l'albanais, n'offriraient pas des arguments à l'appui de la thèse de ce qu'on a nommé la symbiose albano-roumaine (v. Cătălina Vătășescu, *Roum. ogor* : alb. *ugar* : une discussion des sens, in « Revue des études sud-est européennes » (ci-dessous RESEE) XXVII (1989) 1–2).

² Ivan Gălăbov, *Bălgarsko-albanski vrăzki v oblastta na ezika*, in I. Gălăbov, *Izbrani trudove po ezikoznanie*, Sofia, 1986, p. 593 et suiv ; il exagère en exilquant par l'intermédiaire de l'albanais les valeurs de quelques suffixes slaves en roumain. Des affirmations générales sur de parallélismes en albanais, roumain et néogrec concernant les termes slaves font A. M. Seliščev et N. Jokl (*Slaven und Albaner*, in « Slavia » XIII (1935), p. 296) ; v. aussi Ivan Popović, *Geschichte der serbokroatischen Sprache*, Wiesbaden, 1960, p. 81, qui affirme que les emprunts anciens slaves en albanais et en roumain prouvent le voisinage entre les Roumains et les Albanais au Sud du Danube.

Sur les relations entre le roumain et le bulgare v. une récente et intéressante contribution d'Elena Scărlătoiu, *Rapports linguistiques bulgare-roumains (IX^e–XI^e siècles)*, in RESEE XXVII (1989) 1–2, p. 171–184.

³ Gh. Mihăilă, in « Studii și cercetări lingvistice » (ci-dessous SCL) IX (1958) 2, p. 221 et Gh. Mihăilă, *Studii de lexicologie și istorie a lingvisticii românești*, București, 1973, p. 55.

importance. Selon Al. Rosetti ⁴, l'influence slave en roumain s'est accomplie dans des conditions spécifiques par rapport aux autres langues sud-est européennes non-slaves, ce qui rend nécessaire l'étude des faits de langue dans le cadre des facteurs extra-linguistiques.

La comparaison entre le roumain et l'albanais doit mettre à profit les études en cours de réalisation à Tirana sur l'influence slave, dont la publication a commencé en « Studime Filologjike ». En dépit des recherches d'A. M. Seliščev, de N. Jokl, d'A. V. Desnickaja ou d'E. Çabej, de nombreux aspects concernant les emprunts faits par l'albanais au slave restent encore à expliquer. Il s'agit, par exemple, de la nécessité de préciser la structure de la plus ancienne couche d'emprunts slaves, qui diffère par rapport aux emprunts plus récents faits au serbocroate ou au bulgare, et qui ont une diffusion dialectale limitée ; l'existence de celle-ci est discutée du point de vue théorique par E. Çabej. ⁵

Ce sont les différences significatives entre le roumain et l'albanais dans le domaine de la phonétique des emprunts slaves appartenant justement à la couche ancienne que nous considérons importantes et que nous tâcherons de mettre brièvement en lumière dans cet article, à côté d'autres phénomènes parallèles.

Utilisant les résultats des recherches antérieures sur chaque langue, nous nous proposons de présenter d'une manière comparative les principaux phénomènes phonétiques caractérisant les emprunts slaves anciens en roumain et en albanais (VIII^e-IX^e siècles-XI^e-XII^e siècles) ; nous ne discutons pas le problème controversé des possibles emprunts antérieurs au VIII^e siècle (*baltă, daltă, gard, mătură, măgură* etc.)

Ce qui nous intéresse pour l'instant est l'évolution en roumain et en albanais des suivants phénomènes du slaves commun : les voyelles nasales *o* et *e*, les traitements des *jers*, sl. c. *y*, sl. c. *ě*, les groupes **tj*, **kt*, **dj*, la métathèse dans les groupes *or*, *ol*, les groupes *rū*, *lū*, *rĭ*, *lĭ*.

Les historiens de la langue roumaine, Ov. Densusianu, Al. Philipide, Al. Rosetti, E. Petrovici, Fl. Dimitrescu, I. Pătruţ considèrent que la voyelle sl. c. *o* subit en roumain deux traitements : *un/um* — selon I. Pătruţ, caractéristique pour les X^e—XI^e siècles (ex. *cumpănă, dumbravă, muncă, luncă, scump*) — et *in/im*, caractéristique pour le XII^e siècle (*oblinc, dimb, zîmbi*). Selon Gr. Nandriş, Al. Rosetti et I. Pătruţ, ⁶ *un/um*,

⁴ Al. Rosetti, *Istoria limbii române* (ci-dessous ILR), Bucureşti, 1968, p. 617.

⁵ E. Çabej, *Nja historia e nj zhës shqipe*, IV^e chapitre, *Huazimel sllave*, in E. Çabej, *Studime gjuhësore*, III, Prishtinë, 1976 ; L'exemple donné par E. Çabej est *grush* ; v. aussi, E. Çabej, *Der Beitrag des Albanischen zum Balkansprachbund*, in « Studia Albanica » IV (1967) 1, p. 52. Selon Sh. Demiraj, l'étude préliminaire doit déterminer la chronologie et la diffusion de ces emprunts anciens slaves en albanais, tandis que la comparaison au roumain doit concerner la structure phonétique, l'accentuation, les similitudes et les différences sémantiques (Sh. Demiraj), *Gjuha shqipe dhe historia e saj*, Tiranë, 1988, p. 119). Une série d'emprunts slaves appartenant à la première couche a été dégagée par N. Jokl (in « Slavia » XIII (1935) : *Südslavische Wortstratographie und albanische Lehnwortkunde*, in *Sbornik L. Miletič*) : *brashnjë, sëmbër, granë, grush, shuk, shallë*. On peut observer que ces mots n'ont pas des correspondances en roumain (sauf *sëmbër* : *stمبر*, mot considéré en roumain comme d'origine hongroise ; v. la discussion ci-dessous).

⁶ Gr. Nandriş, *Rumänisch, Slavisch, Thrako-Dakisch*, in « Zeitschrift für slavische Philologie » XXX (1962) 1, p. 144 et suiv., Al. Rosetti ILR 1968, p. 615 ; I. Pătruţ, *Studii de limbă română și slavistică*, Cluj, 1974, p. 214—245.

le résultat du sl. *c. q*, est identique au résultat du traitement en roumain du groupe lat. *o + n* : *longus* > *lung*. Al. Rosetti⁷ est d'avis que ce qui confirme l'explication de deux couches successives en roumain du sl. *c. q*⁸ est l'existence de deux séries successives en grec et en albanais aussi, le résultat de l'évolution dans les plus anciens emprunts de ces deux langues étant *un*, comme en roumain. À son tour, I. Pătruț⁹ parle de la correspondance très probable entre le roumain et l'albanais, deux langues non-slaves connaissant les deux mêmes phases successives : roum. *un* : alb. *un* < sl. *c. q* ; roum. *în* : alb. *ën* < sl. *ǣ*. E. Petrovici, Al. Rosetti et I. Pătruț donnent comme exemple pour l'évolution sl. *c. q* > alb. *un* l'albanais *sundoj* < sl. c. (*o*)*sōditi*, reflété aussi par le roum. *osîndi*¹⁰. Pour la seconde phase, roum. *în* : alb. *ën*, I. Pătruț donne comme exemple la correspondance *pîndar* : *pëndar* < sl. c. *pođarǣ*.

La situation en albanais, présentée par A. M. Seliščev, M. Camaj, E. Çabej, ne correspond pas entièrement à celle prise en considération par la linguistique roumaine. L'analyse de M. Camaj¹¹ met en évidence le fait que les traitements différents en albanais n'appartiennent pas à deux phases successives, mais qu'il s'agit d'une différenciation dialectale. Cette différence dépend en outre du fait que le sl. *q* soit accentué ou non, condition qui n'existe pas en roumain.

Le traitement du sl. *q* accentué en tosqe est *ën/ëm*, tandis que dans le dialecte guègue est *ân/âm* : t. *drëng* « fuseau » ; « longue perche dont on se sert pour gauler les noix » ; g. *drang* « verrou à barre, traverse en fer ou en bois de la porte » < sl. *drōgъ* (roum. *drug* < scr. *drug*). Sl. *q* non accentué évolue dans les deux dialectes à *ën/ëm* : *pëndor* « garde forestier (champêtre) » ; *rrëmbë(n)j* « saisir, empoigner » < sl. *qōbiti*. Le traitement du sl. *c. q* en albanais coïncide, comme l'a montré M. Camaj, au traitement du *o* nasal dans les éléments indoeuropéens de la langue, tout comme en roumain le traitement du sl. c. *q* correspond à l'évolution du groupe *o + n* dans les mots latins.

Dans les plus anciens noms slaves de lieux sur le territoire albanais l'évolution est la même : sl. c. *q* : alb. *ën* : *Lëngarica* (: sl. c. *lōka*, tosqe *Lënga*, roum. *luncă*), *Dëmbra*s (comparé par I. Popović¹²) au sl. *qōbera* : roum. *dumbravă*).

L'albanais offre donc des exemples sûrs ayant le traitement sl. *c. q* : alb. *ën*. Le résultat alb. *un* du sl. *c. q*, mentionné par les histoires de la langue roumaine, n'est pas sûr et il est très peu fréquent (peut-être seulement dans deux exemples), fait remarqué aussi par E. Petrovici¹³

⁷ Al. Rosetti, *loc. cit.*

⁸ Gr. Nandriș, *op. cit.*, p. 145 est d'avis que l'évolution sl. *c. q* > *un/um* pourrait être expliquée par l'influence serbocroate, tandis que l'évolution *q* > *in/im* serait due à l'influence bulgare de l'est.

⁹ I. Pătruț, *loc. cit.*

¹⁰ E. Petrovici, *loc. cit.*. Al. Rosetti, *loc. cit.* Il est à observer que, par son traitement sl. *q* > roum. *in*, *osîndi* (< (*o*)*sōditi*) ne devrait pas être mis en rapport avec l'alb. *sundoj*, où sl. *q* aurait été rendu par la phase antérieure *un* et non par *ën*.

¹¹ M. Camaj, *Zur Entwicklung der Nasalvokale der slavischen Lehnwörter im Albanischen, in Die Kultur Südosteuropas. Ihre Geschichte und ihre Ausdrucksformen*, Wiesbaden, 1964, p. 20–21.

¹² I. Popović, *op. cit.*, p. 294.

¹³ E. Petrovici, DR X, p. 129, 141 ; v. aussi E. Petrovici, DR VII, p. 348.

qui accordait, pourtant, une très grande importance à ces mots. Les termes en question sont : *sundoj*, comparé au roum. *osîndi*, qui a, cependant, un sens différent (alb. *sundoj* « dominer » : roum. *osîndi* « condamner » et *dumbre* « forêt de chênes »).

D'après M. Camaj, la forme initiale de *sundoj*, emprunté à l'ancien slave, serait **sêndoj*, avec l'évolution habituelle en albanais sl.c. *o* > alb. *ën*. La forme *sundoj*, ultérieure, est due peut-être à la nécessité de distinguer **sêndoj* de son homophone partiel *sênd* « objet, chose ».¹⁴

Il semble que dans le terme *dumbre* et dans son correspondant roum. *dumbravă* (< sl. c. *dōbrava*)¹⁵ le sl. c. *o* évolue de la même manière à *un*, ce qui détermine E. Petrovici de considérer les deux mots empruntés à l'époque de la symbiose slavo-albano-roumaine.¹⁶ À notre avis, ce terme albanais d'origine slave n'est pas un argument sûr à l'appui de la supposée symbiose albano-roumaine, vu qu'il est le seul cas où le sl. c. *o* évolue à *un um* et qu'il existe aussi la forme contenant *-ēm-* (le nom de lieu *Dēmbras*).

Il convient d'attirer l'attention sur une autre correspondance intéressante entre l'albanais et le roumain : alb. *porosis* « recommander » : roum. *porunci* « ordonner, commander » < sl. c. *porōčiti*. L'évolution sl. c. *č* > alb. *s*, caractéristique pour les termes indo européens, indique le fait qu'il s'agit d'un des plus anciens emprunts slaves en albanais.¹⁷ À côté de l'évolution sl. c. *o* > alb. *ën/ēm* (et peut-être *un/um*), *porosit* montre qu'en albanais existe aussi le traitement sl. c. *o* > *on/om*, dont M. Camaj ne parle pas.¹⁸ D'autres exemples : sl. c. **trōtiti* > *trondis*, *trondit* « ébranler, secouer ; bouleverser » ; sl. c. **prōditi* > *prondit* « produire ».¹⁹ Dans le cas de *porosit* il s'agit aussi de la perte du timbre nasal, mais il ne faut pas oublier la forme *porēsiti*, discutée par E. Hamp, qui ne décide pas laquelle des formes est initiale : *porosit* ou *porēsiti*.²⁰

Pour conclure, nous observons qu'en albanais la situation est moins claire qu'en roumain. La chronologie des traitements du sl. c. *o*, c'est-à-

¹⁴ M. Camaj, *op. cit.*, p. 22.

¹⁵ Le mot albanais est comparé au roum. *dumbravă* par E. Çabej, *Studime etimologjike në fushë të shqipës*, III, Tiranë, 1987, p. 357.

¹⁶ E. Petrovici, DR X, p. 141.

¹⁷ W. Cimochoński, in « *Lingua Posnanniensis* », VIII (1960), p. 137, 139 ; I. Popović, *Slaven und Albanen in Albanien und Montenegro. Zum Problem der slavisch-albanische Sprachchronologie*, in « *Zeitschrift für slavische Philologie* » XXVI (1957–1958) 2, p. 322 ; E. Hamp, *Early Slavic Influence on Albanian*, in « *Linguistique balkanique* », XIV (1970) 2, p. 12 ; Gr. Brăncuş, *Vocabularul autohton al limbii române*, Bucuresţi, 1983, p. 63 ; E. Çabej, *Studime etimologjike në fushë të shqipës*, vol. II, Tiranë, 1976, p. 244 s.v. *bisk*. Il faut observer de nouveau la différence de sens entre le roum. *porunci* et l'alb. *porosit*.

¹⁸ Ce traitement est mentionné par Ivan Duridanov, *Zur Bestimmung der ältesten slavischen Entlehnungen im Albanischen, in Akten des internationalen albanologischen Kolloquiums zum Gedächtnis an N. Jokl*, Innsbruck, 1977, p. 693 ; G. Weigand considèrait qu'il s'agit du traitement en albanais du médio-bulgare *ō* et donnait l'exemple *trondis* < sl. **trōtiti*, qu'il comparait au roum. *trinti* : pour Weigand, le résultat alb. *on/om* était antérieur au résultat *ën/ēm* (« *Balkan Archiv* », II (1926) p. 271). Selon Balri Beci in « *Studime filologjike* » XXXVI (XIX) (1982) 3, p. 72 les trois traitements en albanais du sl. *ō* sont *on/om*), *un/um* ; *an/jam* et sont antérieurs au IX^e siècle. Il semble que B. Beci les considère synchroniques, mais dans ce cas il ne fait pas des précisions concernant les contextes phonétiques qui conditionnent les résultats différents.

¹⁹ A. V. Desnickaja, *Slavianskie elementi v albanskoi leksike*, in A. V. Desnickaja, *Albanskaia literatura i albanskii jazik*, Leningrad, 1987, p. 262.

²⁰ E. Hamp, *op. cit.*, p. 15.

-dire *un/um* et *ën/ëm*, mais aussi *an/am* et *on/om* n'est pas précisée. Chaque chercheur prend en considération seulement une partie de ces résultats et la tâche d'une future étude sera précisément d'en déterminer les rapports chronologiques ou la diffusion dialectale.

Les traitements du sl. c. *ę* en roumain sont *in* et *in*. Une voyelle palatale dans la syllabe suivante conditionne le résultat *in* : *rînd* < sl.c. *ređũ*,²¹ tandis qu'une voyelle de type prépalatal conditionne le résultat *in* : *pinten* < *pełino*, *sminti* < *sũmesti*²².

En albanais les traitements ne sont pas conditionnés par la qualité de la voyelle suivante. mais par l'accent. Sl.c. *ę* est rendu en tosque par *ën* et en guègue par *ên* : sl. c. *ređũ* : tosque *rënd*, guègue *rënd* : roum. *rînd*. Sl. c. *ę* non accentué a le même traitement dans les deux dialectes : *ën/ëm* : *rëndom*, *lëndinë* « terre en friche » < sl. c. *leđina*. En roumain, à l'appellatif albanais correspond le nom de lieu dans le Sud-Ouest du pays : *Lindina*.²³

Une possible parallèle, jamais discutée jusqu'à présent, mériterait peut-être un examen futur plus approfondi. Il s'agit de l'alb. *sëmbër* « associé avec une autre personne dans l'emploi de la charrue; associé à quelqu'un pour l'élevage » : roum. *sîmbră* « association, compagne (pour labourer ou pour constituer une bergerie pendant l'été) ». Le mot albanais est considéré comme emprunt fait au slave, dont l'ancienneté est indiquée par l'évolution *s* > *sh*, attestée par la forme *shëmër* « la deuxième femme qu'on épouse du vivant de la première qui habite le même foyer ». Le mot roumain est considéré d'habitude comme emprunt hongrois; une étymologie slave propose pourtant Grigore Nandriș : *sîmbră* < sl. c. **sębrũ*.²⁴

D'après M. Camaj. les éléments slaves ayant *ę*, de même que les mots slaves ayant *o* subissent le même traitement comme les éléments indoeuropéens et latins ayant les groupes *e + n* et *o + n*.²⁵ M. Camaj est même d'avis qu'il s'agit d'une évolution phonétique spécifique à l'albanais qui ne remonte pas à une période précisée.²⁶ La conclusion de M. Camaj est que les traitements différents du sl. c. *o* et du sl. c. *ę* sont dus à une différence dialectale antérieure à l'influence slave.²⁷ Donc, M. Camaj n'explique pas les traitements différents par l'action d'une influence bulgare ou d'une influence serbocroate et il ne distingue non plus deux couches successives.

Le *jer* dur intense slave (з) a comme résultat en roumain *o*, tandis qu'en albanais il a subit deux traitements, dont un coïncide avec le rou-

²¹ Florica Dimitrescu, *Introducere în fonetica istorică a limbii române*, București, 1967, p. 65.

²² Fl. Dimitrescu, *op. cit.*, p. 76.

²³ I. Popović, *op. cit.*, p. 137; E. Petrovici, *Studii de dialectologie și toponimie* (ci-dessous SDT), București, 1970, p. 146.

²⁴ V. pour l'albanais N. Jokl in *Sbornik Milčič*, p. 121—135 et E. Çabej, *Studime etimologjike në fushë të shqipës*, I, p. 100, 116, 240 et pour le roumain Gr. Nandriș, in « Zeitschrift für slavische Philologie » XXX (1962) I, p. 144—145.

²⁵ M. Camaj, *op. cit.*, p. 20.

²⁶ Idem, p. 21.

²⁷ Nous observons encore une fois que les traitements sont différents seulement pour sl. *ę* et *ę* accentués.

main : o : roum. *dobitoc* (< *dobytlākū*) « bête » ; roum. *hîrtop*, *vîrtop* : alb. *hordop* (< s. *viütüþü*) « ravin, ravine, irondière. ornière » ; alb. *boz* (: bg. *băze*).²⁸ L'autre traitement du *jer* dur intense en albanais est plus ancien : *ɔ(ũ)* > *u* : alb. *shullë* « domestique, servante » < sl. c. *sŭlŭ*, *grusht* « poing » < *grŭstŭ*. L'idée qu'il s'agit d'une évolution ancienne sl. c. *ɔ(ũ)* > alb. *u* a été soutenue pour la première fois par N. Jokl,²⁹ qui la comparait à l'évolution en néogrec. Comme exemple sûr pour cette évolution du *jer* dur intense en albanais est *grusht*, discuté comme tel, après Jokl, par E. Çabej et E. Hamp aussi.³⁰ D'autres termes, pourtant, alb. *druha* « poutre » (< sl. *drorn(a)*), *druvar* « charpentier », (< sl. *dr̥varb*), étudiés par Jokl et Cimoehowski, sont expliqués d'une manière convaincante par E. Çabej³¹ comme des dérivés en albanais du mot autochtone *dru* « bois » et non comme des exemples pour l'évolution sl. c. *ɔ* > alb. *u*. W. Cimoehowski³² ajoute aux termes *shullë* et *grusht* un autre exemple : *stulpa* « buissons, branches » (< sl. c. **stolpъ* : roum. *stîlp*).

Ce traitement du *jer* dur accentué, assez fréquent en albanais, est considéré par E. Banfi³³ comme expliquant ou confirmant la supposition qu'il s'agit du même traitement dans l'unique exemple roumain : le mot *sută* (< sl. c. *sŭto*) (un terme que, d'ailleurs, l'albanais n'a pas emprunté). À son tour, Al. Rosetti³⁴ avait remarqué que « le traitement aberrant du *jer* dur intense dans dr. *sută* (< sl. c. *sŭto*), qui n'avait pas encore trouvé son explication (car sl. c. *ũ* — *jer* intense — est rendu normalement en roumain par *é*ro, puis par *o*) s'explique par des critères chronologiques : à l'époque (VI^e—VII^e siècle) où ce mot a été emprunté, l'*u* n'avait pas encore passé à *ũ* bref (*jer*). C'est pourquoi cet *u* a été rendu normalement en roumain par *u*. »

Le *jer* mou intense (*ĩ*) est rendu en roumain par *e* : *coteŷ*, *pestriŷ*³⁵ et en albanais par *i* : *Dibra*.³⁶

²⁸ Al. Rosetti suppose que le traitement *o* du *jer* dur intense montre que le terme est entré en roumain après le X^e siècle (ILR 1968 p. 337—338); I. Popovic (*op. cit.*, p. 294) compare l'alb. *boz* au nom de lieu roum. *Bozeş*. Petrovici (SDT p. 139—140) discute un autre nom de lieu de la même famille : roum. *Bozoviş*, dont le traitement *o* du *jer* dur serait, selon lui, bulgar; la forme antérieure en pourrait être **Păzoviş*, devenue *Bozoviş*, par l'assimilation *ă* — *o* > *o* — *o* et par l'influence de l'appellatif *boz* (emprunt plus récent, DA, p. 634).

²⁹ « Slavica » XIII, p. 292—293, dans son compte rendu sur le livre de Seliščev, qui n'acceptait pas cette évolution; v. aussi N. Jokl, *Linguistisch-kulturhistorische Untersuchungen aus dem Bereiche des Albanischen*, Berlin, Leipzig, 1923, p. 249, 331 et *Sbornik Milčič*, p. 140 et suiv.

³⁰ E. Çabej, *Nga historia e gjuhës shqipe*, IV^e chapitre *Huazimet sllave*, in E. Çabej, *Studime gjuhësore*, Prishtinë, 1976, vol. III : E. Hamp, in « Linguistique balkanique » XIV (1970), 2, p. 14—15.

³¹ E., Çabej, *Studime etimologjike* III, C—D, p. 338, 339 (avec une riche bibliographie).

³² W. Cimoehowski, in « Lingua Posnaniensis », VIII (1960), p. 135—138. Il est d'avis que tous les exemples d'emprunts slaves dans l'albanais, ayant *u* à la place de sl. *ɔ*, présentent cet *u* en position accentuée; l'albanais ne fournit pas parmi ses emprunts slaves d'exemples de remplacement de sl. *ɔ* dans une syllabe précédant la syllabe accentuée.

³³ E. Banfi, *op. cit.*, p. 102.

³⁴ Al. Rosetti, ILR 1986, Annexe, p. 746 (dans un article de 1973).

³⁵ Al. Rosetti, *loc. cit.*, Il considère qu'il s'agit d'un traitement bulgare. Le traitement *e* non pas *ĩ*, dit-il, est normal en roumain et date, par conséquent, d'une époque postérieure, lorsque l'ancien sl. c. *ĩ* était devenu un *jer* mou.

³⁶ Exemple donné par Jokl, in « Slavica » XIII, p. 292—293 et par I. Popović (*op. cit.*, p. 83), qui parle d'un contact slavo-albanais de vieille date. I. Duridanov non plus (*op. cit.*, p. 691) ne donne pas d'autres exemples. Nous n'avons trouvé pas encore une discussion concernant les appellatifs ayant le *jer* mou empruntés par l'albanais au slave.

Une comparaison intéressante concerne le traitement du sl. c. *y* (*i*) en roumain et en albanais. En roumain il y a deux traitements, *î* et *i*, considérés par Al. Rosetti³⁷ comme concomitants, étant conditionnés par la consonne précédente : le résultat *î* après *r* et *s*, *i* après les autres consonnes : *ris*, *vidră*. Quant à l'albanais, les traitements sont différenciés dans le temps : *u*, le résultat ancien et *i*, le résultat plus récent : alb. *matukë* < sl. c. *motyka*, *purrë* < sl. c. *pyro*.³⁸ Sl. c. *y* est rendu non seulement dans les appellatifs albanais d'origine slave, mais aussi dans les noms de lieu *Pushterica*, *Bustrica* expliqués par Seliščev³⁹ du sl. *Bystrica* et auxquels en roumain correspondent les nombreux noms de lieu *Bistrița*, *Bistra*. En albanais, comme en grec, il y a donc d'anciens noms de lieu d'origine slave rendant *y* par *u*. Par contre, les anciens noms de lieu d'origine slave en roumain, comme l'a montré E. Petrovici,⁴⁰ ne rendent pas le sl. *y* par *u*.

Le second traitement subit par le sl. *y* en albanais est *i*, daté par Seliščev⁴¹ après le XIII^e siècle : *vidrë*, *ris*, les noms de lieu *Bistree*, *Bistrică*.⁴²

Pour ce qui est de *jat*, les résultats de l'albanais, du roumain et du néogrec montrent qu'il faut considérer comme point de départ la prononciation diphtonguée du sl. *ě*.⁴³ En roumain, le diphtongue évolue conformément aux conditions spécifiques : *ġa* > *e*, devant les voyelles prépalatales (*cliste*) et *ġa* > *a*, devant *a* (*izmană*), *ġa* mentenu devant le *jcr* dur non intense (*smead*, *lcac*).⁴⁴ En albanais, le traitement est unique : *a* : *rachdë* « trace » < sl. *čěd'a* ; *sanë* « foin » < *sěno*.⁴⁵

Sl. c. **tj*, **kt*, **dj* sont rendus de la même manière en roumain et albanais : *št*, *žd* : *grajd* : *grachd* ; *praštje* : *prashtë*. À l'avis d'E. Petrovici, I. Popović et A. V. Desnickaja il s'agit du résultat du traitement dans le groupe oriental des idiomes sud-slaves.⁴⁶

³⁷ Al. Rosetti, ILR 1968, p. 336 ; selon Fl. Dimitrescu, *op. cit.*, p. 60, les cas de sl. *y* rendu en roumain par *i* (*vidra* < *vydra*, *Bistrița* < *Bystrica*) pourraient être expliqués comme des emprunts au bulgare ; elle ne précise pas l'époque de l'emprunt.

³⁸ A. M. Seliščev, *Slavianskoe naselenie v Albanii*, Nachdruck besorgt von R. Olesch, Böhlau, 1978, p. 298 ; V. aussi Al. Rosetti, ILR, 1968, p. 336 ; I. Duridanov, *op. cit.*, p. 690 691 donne les mêmes exemples et soutient que l'albanais et le roumain auraient en commun le traitement sl. c. *y* > *u*, sans donner, pourtant, des exemples roumains.

³⁹ A. M. Seliščev, *op. cit.*, p. 298, v. aussi I. Popović, *op. cit.*, p. 188 et S. Mansaku, *Onomastique et histoire de la langue albanaise*, in « Studia Albanica » XXIV (1987) 1, p. 91 et suiv.

⁴⁰ E. Petrovici, SDT, p. 145.

⁴¹ A. M. Seliščev, *op. cit.*, p. 299.

⁴² I. Popović, *op. cit.*, p. 190.

⁴³ N. Jokl, in « Slavia » XIII, p. 639, P. Skok, in « Zeitschrift für romanische Philologie » L, p. 486, Al. Rosetti, ILR 1968, p. 333.

⁴⁴ Al. Rosetti, ILR 1968, p. 334.

⁴⁵ I. Popović, *op. cit.*, p. 294 ; la différence de traitement entre les deux langues apparaît aussi dans les anciens noms de lieu. I. Popović (*loc. cit.*) donne comme exemple : alb. *Laskovica* < sl. *Lěskovica* « forêt de noisettes » (: ser. *Leskovac*), alb. *Drjanova* < *Drěnova* (nom de lieu dérivé de l'appellatif *drěno*). En partant de ce dernier nom de lieu sur le territoire roumain, E. Petrovici (SDT, p. 78, p. 285, note 6, p. 192) est d'avis que dans les noms de lieu formés de l'appellatif *drěno* la voyelle **ě* est rendue comme *a*, *e* ou *i* : *Dranov*, *Dranováful*, *Dreanova*, *Drinovă* ; *a* à la place de **ě* serait, selon lui, une caractéristique bulgare.

⁴⁶ E. Petrovici, *Elementele sud-slave orientale ale istoricului și problema teritoriului de formare a limbii române*, in « Cercetări de lingvistică » XII (1967) 2, p. 16 et la note 23, où il discute le terme albanais aussi ; v. A. V. Desnickaja, *op. cit.*, p. 258 ; I. Popović, *op. cit.*, p. 291-295.

Les diphtongues à liquides sl. c. *or*, *ol* ont subi d'habitude en roumain et en albanais la métathèse⁴⁷ : *grajd* : *grazhd* : *ogradă* : *ugrajë* : *rag* : *prag*. Les emprunts slaves anciens en roumain et en albanais ayant le groupe *ri*, *li*, *ri*, *li* ont développé d'une manière semblable une voyelle devant *r* et *l* : roum. *bîrlog* : alb. *bërllok* ; roum. *stîrc* : alb. *shtërck* (l'indice d'ancienneté en est l'évolution *s* > *sh*).⁴⁸

Pour conclure, les parallélismes et les différences dans l'évolution phonétique que nous avons mentionnés démontrent l'importance d'une étude approfondie, détaillée et systématique sur les éléments slaves en roumain et en albanais. Une recherche comparative doit embrasser tout le matériel lexical slave ancien emprunté par les deux langues, tenant compte de l'évolution phonétique et de celle sémantique, de même que de la diffusion dialectale. Un tel examen mettra en lumière toutes les coïncidences et toutes les différences, afin d'établir plus exactement le processus de pénétration des éléments slaves dans le roumain et l'albanais et de préciser dans quelle mesure l'influence slave aurait pu avoir lieu d'une manière indépendante dans les deux langues.

⁴⁷ Al. Rosetti, ILR 1968, p. 343, 593.

⁴⁸ Al. Rosetti, ILR 1968, p. 344 ; E. Çabej, *Studime Etimologjike*, II A—B, p. 211, E. Çabej, *Studime gjuhësore*, Prishtinë, Vol. I, p. 115 ; dans le cas de *bîrlog* : *bërllok* il faut observer la différence de sens, le sens en albanais étant : « menue paille qui reste après le battage des grains ; limon, boue, fange, dépôt, résidu, lie » (DA I, p. 501 où est proposé l'étymon sl. c. *brŕlogŭ* « latibulum ». On compare le mot roumain et le mot albanais au scr. *brlog*, ayant les sens du mot roumain aussi bien que les sens du mot albanais : « étable à porcs, porcherie ; tanière ; ordure, bourbier » (D. Gămulescu, M. Jivković, *Dicţionar sirbo-croat-român*, Panţevo—Bucureşti, 1970, p. 21) ; en albanais il y a aussi la forme *bllok* « nid ».

QUELQUES ASPECTS DE LA FORMATION DU ROUMAIN ET DU GREC LITTÉRAIRE

LIA BRAD-CHISACOF

L'article ci-dessous se croit justifié par l'intérêt déduit des remarques * faites par quelques historiens et hommes de lettres roumains¹ et grecs.²

C'est sans aucune doute la fin du 18^e s. qui marque le début des préoccupations pour les langues littéraires roumaine et néo-grecque. À la différence du roumain, le phénomène de consolidation et imposition d'une langue littéraire a été pour le grec terriblement lent et douloureux. Le fait était dû selon quelques opinions³ au fardeau qu'était l'héritage linguistique byzantin tandis que d'autres opinions, plus récentes et reposant sur des analyses très poussées de certaines questions (comme des courants de pensée, langue et style des écrivains grecs entre 1880 et 1930) les attribuaient à l'influence de certaines tendances antagonistes de pensée. L'un était érudit et conservateur, plutôt résultat des études classiques pratiquées à l'Ouest, l'autre scientifique et progressiste, d'essence purement linguistique. Le conflit entre ces deux courants s'est prolongé à défaut de l'imposition d'une langue littéraire proprement dite c'est à dire jusqu'en 1976, un moment analogue à la réforme de l'orthographe dont le roumain a bénéficié en 1904.

* Mentionnons que les traductions du roumain et du grec nous appartiennent.

¹ Il s'agit de l'historien contemporain Al. Zub (qui remarquait dans son livre « Istorio-grafia românească interbelică » (L'historiographie roumaine de l'entre deux guerres) paru en 1988 que chaque peuple insiste sur son spécifique et se considère un *unicum* tout en cherchant en même temps des traits communs avec les voisins. « Les grands projets livresques conçus par Adamantios Korais supportent des analogies avec ceux initiés par Héliade Rădulescu comme d'ailleurs le phénomène puriste du domaine des deux langues. La lutte pour le rétablissement de l'ancien grec (Katharevousa) d'un côté, le latinisme de l'autre, tiennent de la nécessité d'une identité inconfondable, devenant des ancrés de fixation de l'esprit national pendant une période de grandes fluctuations, menacé par le péril de déracinement ») et de Stefan Bezdechi, auteur d'une anthologie de poésie néo-grecque de 1939 où il écrivait « ... Les poètes puristes grecs, qui imitaient le grec ancien et dont l'idéal était de faire revivre Homère, Pindare, Sophocles, ont retardé avec plusieurs décennies le développement naturel de la langue grecque en général et de la poésie en particulier. Un phénomène analogue jusqu'à un certain degré, avec celui de chez nous ... Ici quant même la maladie a été plus facile et on lui a vite porté remède ... » (p. 162).

² Nous pensons surtout à V. Kouzopoulos, le traducteur de l'écrivain roumain Ion Slavici en grec (Ιόν Σλάβιτις Ο Παπα—Πολυλογάχι άλλα διηγήματα μετάφραση από τὰ ρουμανικά με εισαγωγική μελέτη Β. Κουζοποζου Αθήνες, 1930.) qui y écrivait « A l'époque il y avait en Roumanie une lutte pour la langue semblante à la nôtre quant à ses absurdités. La différence réside en ce que là la lutte soit née et morte à l'intérieur d'un siècle et un quart, tandis que chez nous elle continue encore. » et à M. Triandaphyllides et à son étude Αί Ξέ-ναι λέξεις εις τήν ρουμανικήν, 1907.

³ *Ibidem*.

Notre article consigne d'un côté les épreuves de l'intérêt que montraient les intellectuels roumains du dernier siècle pour ce qui se passait dans le néogrec. De l'autre côté la situation du roumain à son tour a réveillé un intérêt pour ceux qui étaient impliqués dans le processus destiné à consolider et à imposer le néo-grec littéraire au début de notre siècle.

La plus ancienne mention du cas de la langue grecque se trouve dans *l'Histoire de l'église des Roumains* de Petru Maior de 1813⁴ où on peut lire «... Là où les hautes sciences ne trouvent pas suffisamment de mots, ils peuvent se faire aider, comme les Grecs par le grec ancien, les Serbes et les Russes par l'ancien slavon des livres; et nous avons tout droit de nous faire aider par le latin correcte ou bien par les sons de notre langue l'italien, le français, l'espagnol.»

En 1831 nous en trouvons une nouvelle référence⁵. Maintenant on propose comme langue source pour l'enrichissement du lexique la langue des chroniques roumaines. Il n'y a aucune référence explicite à la source employée par le grec dans le même but. L'exemple du grec fonctionne sans doute comme un exemple idéal. Dans le grec le processus de l'enrichissement lexicale et de la purification paraît conclu avec succès et les effets bienfaisants obtenus... «La rédaction a encore suivi un exemple, celui montré au monde par la langue grecque laquelle ayant agi selon des esquisses similaires a acquis aujourd'hui une position importante dans l'ordre des langues cultivées, se rendant vertueuse au profit de l'être politique de sa nation.»

C'est une image que la culture roumaine conservera encore une décennie si l'on juge d'après une lettre⁶ dont on citera un grand passage, qui impose un point de vue égalisant comme perspective sur les deux langues, tout en finissant quant même avec la conviction que le problème eut été résolu en grec tandis qu'il restait ouvert encore pour le roumain : «Si quelqu'un examine la langue du peuple grec d'il y a trente ou vingt ans il en voit plus que la moitié et même davantage étant remplie de mots italiens, turcs et roumains (quand on entendait parler un Grec du Phanare ou bien du Pays Roumain de *zapteiou, clacashi, scoutelnitci, posloush-nitchi, arenda, vinaritchi, oierite*, etc.) où aurait-elle abouti marchant en arrière et se bigarrant si à sa formation et régénération avaient droit de voter tous les marchands comme chez nous se mêlent sans être invités tous les logothètes ou vieux diacres, tous les possesseurs de *kaphtane* et tous ceux qui n'ont pas encore lu les quelques livres que nous possédons. De maigres progrès auraient fait les Grecs ayant des péchés pareils. Mais ils ont été plus sages... puisqu'ils ont su voir ce que leur appartient à eux ou à leurs aïeux et ce qui ne leur appartient point, et tout le temps les gens éduqués ont eu comme norme le grec antique et c'est ainsi qu'ils ont rendu aujourd'hui leur langue parlée à s'apprendre avec la même grammaire. Pour qu'ils fassent leur langue telle qu'elle est aujourd'hui ils ont dû incessamment apprendre la langue ancienne, une variété d'idées ont dû apparaître, une polémique de plus d'un siècle a dû avoir lieu, un état a dû être formé, comme d'ailleurs une université, des lycées, etc.

⁴ Petru Maior, *Istoria bisericeii românilor*, 1813, p. 183.

⁵ Dans le périodique «*Albina Românească*» paru à Jassy.

⁶ Ion Heliade Rădulescu, *Scripte lingvistice*, 1972, p. 222.

Mais si lamentables que fussent les Grecs qui ne vivent pas dans la Grèce libérée, d'un part un moment où ils fermeraient les yeux et se boucheraient les oreilles vis-à-vis de ce que firent et font encore les nouveaux Grecs pour le progrès de leur langue, et d'autre part s'ils tâcheraient de cultiver leur propre dialecte (il s'agit des Grecs vivant au-delà des frontières de la Grèce) s'ils embrasseraient la langue française ou bien se pencheraient sur le grec ancien, ils retourneraient à l'état général d'il y a deux cents ans. Ne serait-il pas un effort vain que d'abandonner une chose déjà faite, que d'abandonner la langue qui s'écrit aujourd'hui dans la Grèce libérée et recourir aux moyens d'il y a deux cents ans ? » Bref, Heliade considérait que le néogrec avait abouti à un équilibre et pourrait être appelé langue littéraire un fait que d'une perspective ultérieure pourrait être considéré comme valable pour un intervalle limité à six décennies ⁷ en partant de 1830, l'an de la constitution de l'Etat national grec et qui est parfaitement analogue avec l'aspect du roumain de la grammaire de 1828 ⁸. On doit remarquer aussi les allusions à ses contemporains grecs savants vivant dans les Principautés qui, à juger selon les poètes Sontzou et le philologue G. G. Papadopoulos avaient un fort penchant archaïsant. (G. G. Papadopoulos était professeur de grec ancien au collège Saint Sabbas et comme on peut conclure, d'une de ses conférences ⁹ il considérait le néogrec partie intégrante du grec ancien « ainsi la langue grecque, après une vie vagabonde de plusieurs siècles vient de rentrer dans son antique foyer . . . » il favorisait le purisme et pensait que le processus avait cessé avec succès pour sa langue maternelle. Il nous semble intéressant de remarquer que G. G. Papadopoulos, un familier de la philologie roumaine des premières décennies du 19^e s. ¹⁰ de retour en Grèce écrivait en 1858 sur Heliade en l'appelant « maintes fois bienfaiteur pour sa patrie et principal philologue de la Valachie » lui louant « le patriotisme, le génie et la capacité » de réformateur. Papadopoulos apprécie que le roumain « a à juste titre recours aux sources latines et surtout à l'italien, mais ce qui est inévitable pour n'importe quelle réaction, le système de purification, j'ose dire, quoiqu'étranger, aboutit souvent à des exagérations » ¹¹. Par conséquent l'esprit critique de Papadopoulos fonctionne parfaitement pour le roumain mais s'immobilise pour sa propre langue qui est à son tour, même dans la variante employée par l'auteur, victime d'un procédé analogue qui trouverait probablement excuse, à son avis, par ce qu'autorisée de retrouver sa forme initiale, à la différence du roumain ! L'explication de cette attitude réside dans les convictions exclusivistes des Grecs selon lesquelles leur langue n'admettait aucune comparaison ¹².

⁷ Peter Maekridge, *Katharevousa' (c. 1800—1974) An Obituary for an Official Language*, in M. Sarafis et M. Eve (Editeurs) « Background to Contemporary Greece », Londres, 1990.

⁸ Ion Heliade Rădulescu, *Gramatica românească*, Sibiu, 1828. Cette grammaire a été fortement appréciée aussi bien par les contemporains de Heliade que par les chercheurs ultérieurs. La réforme de l'orthographe y proposée a été la norme pour les publications ultérieures du pays Roumain et a influé sur les autres provinces roumaines. La grammaire en soit a été prise comme modèle de contenu et terminologie par bien des grammairres ultérieures.

⁹ G. G. Papadopoulos, *Discours d'ouverture du cours de langue grec . . .* Bucarest, 1841.

¹⁰ Idem, "Εκθεσις περί τοῦ ἑλληνικοῦ ἐκπαιδευτηρίου κατὰ τό. σχολικόν ἔτος 1858 — 1859, Athènes, 1858.

¹¹ Idem

¹² David Landsman, *National Languages and Diglossia*, in *Mandatoforo*, vol. 28, December 1988, pp. 29—33.

Le cas du Grec n'a point échappé à l'intérêt de Timotei Cipariu, un des plus importants linguistes roumains, contemporain de Heliade Rădulescu, partisan du courant latiniste (sa vie et son activité se sont déroulées à Blaj, un important centre culturel roumain de la Transylvanie auquel se lie d'une manière indissoluble l'histoire du gréco-catholicisme roumain). Celui-là contrairement à Heliade était plutôt réservé quant à l'éternité de l'effet du purisme grec et le citait comme un exemple possible et non point idéal : « Justifier le nettoyage de la lange, me paraît vain en soi. Les exemples d'autres langues des plus récentes pourraient nous excuser suffisamment. Mentionnons le nettoyage et la réforme de l'hongrois, qui se sont déroulés en si peu de temps devant nos yeux qu'on les croyait dues à une magie, mentionnons également la réforme et le nettoyage de la langue grecque moderne dont nous ne sommes point capables de juger le degré de mise en pratique . . . »¹³. Cipariu fait une nette distinction entre l'ancien grec et le néo-grec et rejette sa compétence quant à juger un phénomène dont il est contemporain.

Le roumain a évolué vers une langue littéraire unie avec un moment essentiel en 1866, date de l'apparition d'un important article de Titu Maiorescu qui s'appelait « Sur l'écriture de la langue roumaine »¹⁴. Maiorescu se déclarait contre le principe étymologique dans l'orthographe ainsi qu'il était contre un principe phonétique soutenu par Aron Pumnul et ses adeptes¹⁵ en proposant en échange ce qu'il appelait « le principe intellectuel » et qui du moins de point de vue théorique représentait un principe phonématique ou bien phonologique. Les normes de l'orthographe devaient se soumettre au principe de reproduction du prototype dérivatif d'un son non pas par rapport au latin, mais à l'intérieur du roumain. Le système établi par Maiorescu a été employé dans la revue littéraire qu'il conduisait (les fameuses « Conversations littéraires ») et s'est imposé en lignes générales à tous les écrivains de la deuxième moitié du 19^es.¹⁶

Le grec est resté à se confronter avec une diglossie disproportionnée entre la langue écrite et la langue parlée, les deux aspects de la langue aboutissant à de partager les styles fonctionnels comme il suit : le langage artistique était presque en totalité tributaire à la langue populaire, les langages non-artistiques appartenaient à la langue cultivée. Chacune d'entre elles enrichissait son lexique avec prépondérance par des moyens internes. Cela correspondait pour la langue cultivée avec sa dénomination officielle *katharevousa* « la langue qui se purifie » c'est-à-dire avec un permanent effort de purification. Pour la langue parlée cette tendance mena à une certaine surenchère des mots.

Au commencement du 20^e s. deux paraissaient être les tendances qui proposaient une solution à ce problème de la langue en Grèce. La première était celle illustrée par le mensuel « O Noumas » paru en 1903 à Athènes qui souhaitait cultiver et imposer comme langue littéraire une langue se fiant au langage populaire. La deuxième appartenait au linguiste Manolis Triandaphyllidis, qui avait une éducation allemande et qui promou-

¹³ T. Cipariu, *Curăfirea limbii necesară*, in *Opere*, vol. I, Bucarest 1987, p. 6.

¹⁴ T. Maiorescu, *Despre scrierea limbii române*, Jassy, 1866.

¹⁵ A. Pumnul a été un linguiste roumain (1818–1866) adepte de l'étymologisme.

¹⁶ Apud *Istoria lingvisticii românești*, Bucarest, 1978, p. 47.

vait un courant scientifique d'influence mutuelle entre le langage cultivé et le langage populaire.

Dans son numéro de juillet 1905, « O Noumas » publiait une traduction de la version allemande (appartenant au linguiste autrichien spécialiste en questions grecques et en général est-européennes, Karl Dieterich) de l'article de Titu Maiorescu « Sur le progrès de la vérité dans le jugement des œuvres littéraires »¹⁷ qui avait été publié à Vienne en 1883. On ne saurait pas dire si la rédaction de « O Noumas » était au courant avec l'implication de Titu Maiorescu dans l'évolution du roumain littéraire.

Selon l'opinion de l'auteur d'une monographie sur « O Noumas »¹⁸ parmi les textes traduits à l'époque, l'article de Maiorescu paraît le plus important, ne tenant à vrai dire ni de la linguistique, ni de la littérature mais de la philosophie dans une large acception. L'article apparaissait en grec avec le titre « Le progrès de la vérité » et examinait de manière dialectique l'évolution des nouvelles idées scientifiques et des opinions artistiques dès le moment de leur apparition et jusqu'à leur imposition. Les nouvelles valeurs, disait Maiorescu, sont combattues au commencement ; elles sont adoptées par les esprits exceptionnels qui luttent à les imposer en général, opération à laquelle aident les souteneurs de l'ancienne erreur qui comprennent quant même et acceptent peu à peu la justesse de la nouvelle vérité. Suit la troisième étape de la reconnaissance général qui se rattache à l'action des esprits forts et au support des gens impartiaux qui agissent pour la compréhension de la nouvelle vérité. Dans le combat entre l'élément impersonnel et l'égoïsme personnel, le premier triomphe. Dans la génération suivante l'ancienne idée contestée est acceptée par tous et de cette manière la vérité avance vers un avenir illimité. Ce serait inutile de souligner ce que la rédaction de « O Noumas » entendait sur la situation de la langue grecque et de leurs propres solutions pour résoudre le problème de la langue.

En février 1906 le même mensuel traduisait un essai de K. Dieterich intitulé « Observations sur les littératures de l'est de l'Europe ». Dieterich pensait qu'entre l'Europe de l'Ouest et celle de l'est il y a des différences culturelles et historiques dont les gens de l'Ouest ne sont pas conscients. À l'Europe de l'Est il y a eu une tendance de réactiver certains éléments du passé et surtout ceux de la culture populaire qui ont été effacés pour qu'une culture et une littérature indigènes soient créées. Le romantisme européen, selon Dieterich, a favorisé d'une manière considérable l'orientation vers des éléments culturels locaux et surtout vers la poésie populaire. Une combinaison entre le romantisme et la poésie populaire a mis au monde des poètes comme Pouchkine en Russie, Alecsandri en Roumanie et Solomos et Valaoritis en Grèce. Il remarquait également en Europe de l'est un conflit entre « une culture orientale byzantine » et une nouvelle culture d'orientation européenne : « Par ce qu'il n'y a rien d'autre qu'une lutte entre le byzantinisme exclusiviste et le renouvellement européen, une lutte qui a surgi en Russie en 1830 entre les dits slavophiles et

¹⁷ T. Maiorescu, *Despre progresul adevărului în judecata lucrărilor literare*, in « Almanahul societății academice România jună », Vienne, 1883.

¹⁸ I. Kaloyiannis, *O Nouμάς κι η εποχή του*, Athènes, 1984.

les occidentaux, en 1860 en Roumanie entre la partie nationale « romane » et « Junimea », en 1880 et 1890 en Grèce entre les « hellénistes » et la faction linguistique et littéraire des démotocistes. On retrouve chez Dieterich la tendance comparatiste qui sort de son isolement le cas grec qu'il place correctement de point de vue chronologique. Ce qui ne nous paraît pas tellement correct c'est la manière dont ont été distribués les rôles dans le cas du néo-grec où, à notre avis, la tendance conservatrice « hellénisante » était tout aussi européenne comme inspiration que la tendance démotociste.

Manolis Triandaphyllidis correspond pleinement à la définition d'un réformateur de la langue donnée par D. Haugen¹⁹. Le néo-grec lui doit une grammaire comparable en importance à celle de Heliade Rădulescu pour le roumain. Cette grammaire a été publiée en 1938 et a été précédée par des nombreuses études faites par le linguiste grec sur l'histoire de la langue grecque sur ses dialectes, sur les possibilités d'enrichissement du lexique par des sources internes etc. Parmi ces études il y a « Les mots étrangers en roumain »²⁰ paru en 1907. Il part d'un groupage sur la question de la langue allemande et du roumain et contient une traduction d'une étude de Ioan Stoian sur Timotei Cipariu, suivie de commentaires dont nous citons : « Celui qui s'est familiarisé avec la conjoncture de notre langue, lisant cette ébauche du purisme roumain serait justifié à se demander pourquoi ai-je copié cette histoire. Et pour cause, l'expulsion des mots étrangers que demandaient les puristes roumains et qu'ils ont élargi à l'épuration générale de leur langue. Le problème de la langue des Roumains, présente à une échelle d'une certaine manière plus petite dans une sorte de miniature, nos combats et répète dans ses étapes les phases du mouvement qui, avec une plus grande intensité, correspond à l'histoire de la formation du néo-grec. Grâce à ces similitudes réelles, sans doute que la connaissance du purisme roumain et de ce qu'il est devenu, contient des leçons précieuses pour nous également. Et, quoique d'un côté je me demande comment personne ne s'est trouvée jusqu'à présent pour exposer ces ressemblances, de l'autre je me considère heureux d'avoir réussi à lire et à faire publiques des fragments de l'étude sus-mentionnée ... Directement impliqué dans les efforts pour résoudre la question de la langue grecque, Triandaphyllides ne peut s'objectiver jusqu'à déceler combien la question de la langue grecque est d'une nature objective et combien elle représente le résultat d'un prolongement anormal qui dans le cas du roumain a été évité. Nous continuons à citer : « je me contente de revoir certains points : chez nous comme chez les Roumains on tente un mouvement d'acculturation aussi par l'intermédiaire de la langue, par son annoblissement ; la conscience nationale tente de se renforcer également par l'ennoblissement artificiel de la langue ; on cherche une langue par dessus des dialectes, une langue unitaire, une langue littéraire, une langue nationale, chose désirée par le retour à la langue parlée ... ». A la fin de son étude Triandaphyllidis souligne la différence essentielle entre le purisme roumain et celui grec notamment des héritages culturels différents, un argument valable dans notre opinion seulement d'une très large

¹⁹ E. Haugen, *Linguistics and Language Planning*, in W. Bright (éditeur) « Sociolinguistics », The Hague, 1966, pp. 50-71.

²⁰ Voir note n° 2.

perspective culturelle, par ce que c'est consciemment que les liaisons entre le néo-grec et le grec byzantin culte se sont reprises. Écoutons de nouveau Triandaphyllides : « Il y a biens sûre des différences quant à la nature de la lutte, à sa fin et à ses résultats. Chez nous la liaison avec le passé, et à l'égard de la langue nationale a été plus étroite ; le purisme des derniers cent ans n'est point artificiel pour les héritiers des Byzantins ; il se déroule, de ce qu'on peut juger, d'une manière plus radicale et plus soutenue ; la voix de la langue écrite longtemps ne peut pas se faire entendre par ceux situés à l'aube du passé éloigné ; d'où le précipice destructif qui menaçait la Roumanie, n'a pas pû être évité chez nous, tandis que là les droits de la langue naturelle ont été plus vite compris . . . On a vu enfin, que le purisme grec est un phénomène unique dans toute l'Europe et aucun autre peuple conduit vers la civilisation ou sur la voie du progrès n'a pas été et ne se trouve plus dans un pareil état de sous-développement. . . »

Voilà nos conclusions à la fin de cette démarche comparative. La première c'est que le cas du roumain relève indubitablement la connotation négative de l'unicité du cas de la langue néo-grecque. Une autre conclusion très importante est l'existence d'une offre mutuelle d'exemples dans la formation de la langue littéraire entre le roumain et le grec. C'est d'autant plus important à le relever que les études comparatives sur ces deux langues ont plutôt accentué jusqu'à présent une unique direction, celle des influences de toutes sortes du grec sur le roumain.

L'ETHNOLINGUISTIQUE DANS LA RECHERCHE DES TRADITIONS SPIRITUELLES SUD-EST EUROPÉENNES

ZAMFIRA MIHAIL

De par leur nature polyglotte, les us et coutumes représentent l'un des langages les plus complexes du système informationnel de la culture populaire. Comme ils opèrent dans ce cadre en exerçant une fonction de communication, ils tiennent le rôle d'un « texte » transcodé (suivant l'acception sémiotique). Ce qui les distingue du texte linguistique c'est le matériel concret de l'expression, leur permettant d'y englober des énoncés impossible à reproduire par les seules forces de l'expression linguistique, l'emmagasinage des informations culturelles se faisant aussi grâce à d'autres éléments composants, non-linguistiques. Aussi, en raison d'une capacité d'expression supplémentaire, les us et coutumes font-ils partie de la catégorie des « textes culturels ».

Les us et coutumes représentent donc, ainsi que Mihai Pop l'affirmait : « une mécanique active de la vie sociale, une mécanique créative et gardienne de l'ordre, une mécanique créatrice de culture » ; ce sont « des actes de communication avec un langage qui leur est propre, un langage actif, dont, outre la densité des informations communiquées, la quantité de l'action est de beaucoup plus grande que dans n'importe quel langage oral »¹. A ceci s'ajoute encore le fait que dans leur cas, la communication se place au-delà du quotidien sans qu'elle en soit, pour autant, entièrement coupée, puisque « l'actualisation » comporte justement ce contexte comme élément de référence, quel qu'en soit le sens qu'il puisse recevoir au sein de la relation de signification. Les messages dans un tel contexte se transmettent aussi par le truchement de l'expression super-orale à l'intérieur de laquelle les formes artistiques — des domaines de la littérature, la kinesthésie, le geste, le comportement, la musique — rallient les formes spécifiques du rituel ou le langage des objets dotés d'une valeur magique. Suivant les spécialistes, les formes orales du langage des us et coutumes se rangent dans un système sémantique, secondaire, étant utilisées au-delà de la communication courante par la langue et intégrées dans les codes de la tradition, dans la stratégie du « texte culturel ». C'est ce qu'imprime au texte linguistique un caractère syncrétique. Mais, à la différence des autres œuvres du génie populaire les ballades ou les plaintes de la « doina », dont le syncrétisme se manifeste sur la plan artistique, grâce à la combinaison des codes du verbe et de la musique, les us et coutumes offrent un haut degré d'expression polyglotte du fait qu'ils englobent dans la simultanéité des langages les codes artistiques revêtus des formes propres aux rites et cérémonial.

¹ Mihai Pop, *Obiecturi tradiționale românești*, București, 1976, p. 13.

Donc, la complexité des us et coutumes dans le plan de l'expression réside dans ce mode typique de réalisation, dans cette particularité de leur texte qui lui permet se constituer simultanément en fait artistique et en cérémonial ou en rite, avec d'évidentes implications fonctionnelles. C'est pourquoi la recherche approfondie des us et coutumes, à la lumière de ses multiples côtés distincts, ne saurait éluder les aspects situés sur des plans différents et correspondant à des catégories de réalités qui se prêtent en égale mesure à diverses méthodologies d'investigation.

La plupart des ethnologues roumains ont partagé la théorie du rituel suivant laquelle les us et coutumes seraient la source de tous les mythes. De fait, la relation rite (coutume) — mythe s'avère éloquente à maints points de vue. Nous nous bornons ici à l'étude de ces deux domaines de la spiritualité.

De la mythologie roumaine est née une littérature dépassant de loin tout ce qui porte sur d'autres chapitres de la culture populaire et de la civilisation traditionnelle. Par exemple, dans la *Bibliografia generală a etnologiei și folclorului românesc* (Bibliographie générale de l'ethnologie et du folklore roumain, I, 1880—1891) sur un total de 8330 contributions (études, articles, recueils, etc.), 30% se rapportent aux mythes (inclus aussi dans les légendes, les contes et les représentations) ou aux croyances subjacentes, ainsi qu'aux rites et aux superstitions. Et on retrouve à peu près le même quantum dans les bibliographies générales de l'ethnologie et du folklore roumain établies pour des périodes plus récentes. Cet état de choses devait permettre l'étude des sources relevées au siècle dernier, en donnant aussi la possibilité d'une comparaison avec la situation plus proche de l'heure actuelle, ainsi que l'investigation exhaustive de ce qu'on peut appeler « le dot spirituel » du peuple roumain. Maintenant, les progrès dans ce domaine sont redevables tant à l'étude des nouveaux matériaux mis au jour par une recherche plus judicieuse et systématique, que, et surtout, au perfectionnement des méthodes d'investigation grâce auxquelles les faits mis à la portée des chercheurs se prêtent à une suite de correlations variées, éclairant d'un jour nouveau leur interprétation. Il y a deux aspects dans la méthodologie actuelle à ce sujet : 1) l'un présenté par l'activité ayant pour but de réunir les matériaux ; 2) l'autre reflétant leur interprétation.

La règle d'objectivité impose à cet égard un examen chronologique de l'approche roumaine pour la valorisation concomitante des données ethnologiques et linguistiques. Une optique novatrice, au cours du dernier quart du XIX^e siècle, allait manifester dès la période qui a précisé les prémisses scientifiques de ces deux disciplines Bogdan Petriceicu Hasdeu. Pionnier dans ce domaine de la recherche comme dans quelques autres, le savant a démarré avec l'hypothèse de la naissance des œuvres folkloriques à un moment donné du développement historique et d'une certaine mentalité, dont elles gardent l'empreinte. Avec toute la réserve requise en l'occurrence, il affirmait que « les coutumes ancestrales ne sont pas conservées, en général, par les peuples plusieurs siècles durant avec la même tenacité que les éléments linguistiques, plusieurs centaines suffisant à métamorphoser à peu près entièrement une société »². En ce

² B. P. Hasdeu, « Columna lui Traian », 1877, p. 8—11 ; cf. I. Mișlea, Ovidiu Eirlea, *Tipologia folclorului în răspunsurile la chestionarele lui B. P. Hasdeu*, București, 1970, p. 31.

qui concerne la tradition roumaine, le savant pensait y déceler au moins deux strates distinctes. Une démonstration éloquentة en ce sens lui fournissait la coutume appelée en roumain « frăție de cruce », ce qui littéralement veut dire « fraternité de par la croix », qui crée un lien d'amitié à la vie et à la mort entre deux personnes. La première strate, dans le cas de cette coutume, est représentée par l'héritage thraco-illyrien (balkanique) suivant un rituel qui mêlait le sang des « frères » respectifs en les faisant boire chacun quelques gouttes du sang de l'autre ; la véritable « fraternité de par la croix », constituant la deuxième strate, est éminemment chrétienne. Par ailleurs, Hasdeu devait apporter un correctif au comparatisme de son époque, qui ne prenait en considération que les similitudes. Il écrivait à ce sujet : « l'on groupe toujours tout ce qui se ressemble, sans distinguer scrupuleusement les degrés de similitude. De cette manière, d'une part, on saute presque toujours les points intermédiaires et d'autre part, on confond souvent des choses d'une parenté problématique ou seulement apparente »³.

Parmi les documents de valeur authentique avec lesquels le chercheur est à même d'opérer, B. P. Hasdeu comptait aussi les résultats obtenus à l'aide des questionnaires par correspondance. Cette forme d'investigation a été inaugurée presque simultanément dans plusieurs pays européens, aussi peut-on citer à titre d'exemple le questionnaire folklorique de V. Bogišić (Raguse), ceux d'Efimenko et Matveeff (Russie) ou ceux de W. Mannhardt ou G. Wenker (Allemagne). Quant au premier Roumain à pratiquer la recherche en terrain, tant par des investigations personnelles que par le fait d'avoir entraîné toute une équipe de collaborateurs à la poursuivre, c'est toujours à B. P. Hasdeu que revient ce mérite. En effet, il dressait en 1877—1878 un questionnaire sur les « Coutumes juridiques du peuple roumain. Programme, Bucarest, 1878 », englobant 400 questions groupées dans trois chapitres.

L'enquête par correspondance repose, de même que celle dite « directe », c'est-à-dire réalisée sur place par l'enquêteur qui enregistre personnellement les données, sur la réunion des informations prises dans le parler courant des campagnes. Et, dans les deux cas mentionnés, le travail est fondé sur un questionnaire. Quant à la réussite d'une enquête par correspondance (qui de nos jours garde encore intacte sa valeur scientifique informationnelle) dépend de la formation intellectuelle de celui appelé à compléter le questionnaire (généralement, la responsabilité incombait aux maîtres d'écoles), ainsi que de l'exactitude des réponses. Une telle méthode ne saurait tomber en désuétude, ni se retrouver discréditée, car elle repose sur les mêmes principes que l'enquête directe. Les seules réserves des linguistes et des ethnologues à cet égard visent l'enquêteur : si celui-ci ne dispose pas d'une formation spécialisée, il y a le risque de le voir enregistrer à son insu des formes linguistiques ou des phénomènes ethnologiques connus par lui, mais n'appartenant guère à l'endroit pris en considération.

Pour la documentation de son *Magnum Etymologicum Romaniae*, Hasdeu devait appeler une fois de plus à cette méthode, en publiant

³ B. P. Hasdeu, *Cuvințe den bătrini*, București, 1984, II, p. 357.

son questionnaire intitulé « Programme pour la réunion des données concernant la langue roumaine » (1884), avec 206 questions précédées d'une préface explicative. Les réponses reçues sont réunies dans 19 tomes *in folio* totalisant plus de 20 000 pages et conservés de nos jours à la Bibliothèque de l'Académie Roumaine.

Un autre savant, historien, allait suivre son exemple. Il s'agit de Nicolas Densusianu qui, d'abord en 1893, puis en 1895, dressa et diffusa à travers la terre roumaine un « Questionnaire sur les traditions historiques et les antiquités des pays habités par les Roumains ». Ses réponses viennent de 1156 localités totalisant 17 tomes de plus de 15 000 pages et appartenant eux aussi à la Bibliothèque de l'Académie Roumaine⁴.

Les résultats de ces deux séries d'enquêtes offrent des renseignements susceptibles de mieux éclairer les processus ayant conduit à la réorganisation du système de la vie traditionnelle chez les Roumains, précisant aussi par la même occasion les agents de cette vie traditionnelle (les femmes en général, les vieilles femmes tout particulièrement). A partir de là, il devenait possible d'estimer le rayonnement territorial des phénomènes ethnologiques ou folkloriques; cartographiées, les réponses respectives ébauchent un véritable atlas ethno-folklorique reflétant la culture populaire à la fin du XIX^e siècle.⁵

Cette méthodologie marquait un pas en avant pour la consolidation scientifique de la discipline concernée. Pour ce qui est du deuxième aspect dont nous avons parlé ci-dessus, relatif à l'interprétation du matériel réuni, le degré de développement général des sciences de l'homme à l'époque conduisait de préférence à des conclusions sur l'origine ethnique ou l'explication de la genèse des manifestations spirituelles.

Par une juste intuition des scientifiques l'exacritude de la connaissance dans ce domaine exigeait un grand nombre d'informations recueillies du peuple, elles seules permettant après une étude approfondie de dégager les lignes directrices de sa spiritualité. Dès ses débuts, l'Académie Roumaine s'est proposée de stimuler par la création d'un certain nombre de prix les monographies dédiées aux manifestations de la spiritualité populaire de toute première importance. Tous ces ouvrages ont une indéniable valeur et leur nombre couvre toutes les zones ethnologiques importantes du pays.⁶ Toute comme dans le cas des

⁴ Cf. A. Fochi, *Datini și eresuri populare de la sfârșitul sec. al XIX-lea. Răspunsurile la chestionarele lui Nicolae Densusianu*, București, 1976.

⁵ Zamfira Mihail, *Terminologia portului popular românesc în perspectivă etnolingvistică comparată sud-est europeană*, București, 1978. Nous avons fondamenté théoriquement la méthodologie ethno-linguistique comparée. Nous avons dressé pour la première fois des cartes linguistiques sur ces données recueillies au XIX^e siècle.

⁶ Cf. quelques monographies importantes : C. F. Ciușanu, *Superstițiile poporului român în asemănare cu ale altor popoare vechi și nouă*, București, 1914; A. Gorovei, *Credințe și superstiții ale poporului român*, Buc., 1915; Idem, *Descintele românilor. Studiu de folclor*, Buc., 1931; Idem, *Nașterea la români*, Buc., 1892; Idem, *Nunta la români*, Buc., 1890; Idem, *Înmormântarea la români*, Buc., 1892; Idem, *Sărbătorile la români*, I—II, Buc., 1898—1901; Idem, *Tradiții populare din Bucovina*, Suceava, 1898; E. Niculiță-Voronca, *Datinile și credințele poporului român*, I—III, Cernăuți, 1903; T. Pamfile, *Culegere de colinde, cîntece de stea, vicleime, sorcova și plugușoare*, București, f.a.; Idem, *Sărbătorile la români. Crăciunul*, Buc., 1914; Idem, *Mitologie românească, I. Dușmani și prieteni ai omului*, Buc., 1916; Idem, *Mitologie românească, II. Comorile*, Buc., 1916; Idem, *Văzduhul*, Buc., 1916; Idem, *Mitologie românească III. Pămîntul*, Buc., 1924; C. Rădulescu-Codin, *Legende, tradiții și amintiri*, Buc., 1910; L. Șăineanu, *Ielele. Studiu de mitologie comparată*, Buc., 1887; Idem, *Basmele române*

enquêtes, leurs auteurs connaissaient parfaitement les zones concernées ; ils avaient eu la possibilité, grâce à leur habitation prolongée des lieux, de recueillir le matériel nécessaire directement, le plus souvent sans l'appoint d'un questionnaire, étant à même de saisir les manifestations populaires au rythme de leur dynamique normale. Un séjour prolongé à un endroit donné permet de surprendre les détails susceptibles d'échapper au questionnaire du chercheur. D'autre part, il y a certes aussi le risque d'immixtion spontanée du chercheur respectif : parfois, les réponses des informateurs ne sont pas reproduites textuellement, ce qui permettrait de les distinguer des remarques appartenant au chercheur. La qualité essentielle des monographies ethno-linguistiques rédigées à l'aube du XX^e siècle réside dans le manque de préjugés chez leurs auteurs, qui manifestent une parfaite fidélité face aux réalités de leur champ d'investigation. Ces ouvrages englobent aussi du matériel linguistique (faits de langue). De ce fait, tous les travaux cités par nous et bien d'autres encore font partie intégrante de la bibliographie fondamentale du Dictionnaire du trésor de la langue roumaine en train d'être dressé par les divers instituts de linguistiques rattachés à l'Académie Roumaine (de Bucarest, Cluj-Napoca et Iași), ce qui indique que les informations qu'ils fournissent sont considérées par les spécialistes comme authentiques pour le parler populaire des Roumains.

De nos jours encore la méthode des monographies ethnologiques est très cultivée par la pratique de cette discipline. D'un profil beaucoup plus précis, les monographies actuelles font montre d'un souci tout particulier concernant l'enregistrement authentique du fait ou du phénomène ethnologique, s'accompagnant de l'expression linguistique le traduisant sur place.⁷ En revanche, le développement des arguments fondés sur les faits de langue est bien trop rare. Une explication de cette lacune serait peut-être à trouver dans la formation des ethnologues roumains dont la plupart sont d'orientation sociologique ou historico-géographique. Quand les linguistes ont abordé la recherche d'ethnologie et de folklore, une méthodologie de beaucoup plus rigoureuse s'est imposée aussi bien pour ce qui était de la réunion du matériel, qu'en ce qui concernait son interprétation, et cela devait payer comme en témoignent les bons résultats obtenus par B. P. Hasdeu.

Lorsque Tache Papahagi inaugurait, en 1926, son cours universitaire d'éthnologie linguistique, il précisait de façon délibérée les coordonnées d'une discipline distincte.⁸ Son point de départ a été que trois disciplines — la linguistique, l'ethnologie et le folklore — sont indissolublement liées quand il s'agit d'aboutir à l'image complexe de la vie du

fn comparație cu legendele antice clasice și cu basmele popoarelor învecinate și ale tuturor popoarelor romanice, Buc., 1895 ; G. Dem. Teodorescu, *Încercări critice asupra unor credințe, datini și morăvuri ale poporului român*, Buc., 1874.

⁷ Gh. Tohăneanu, *Dincolo de cuvânt*, București, 1976 ; I. I. Russu, *Etnogeneza românilor*, București, 1981 ; Gh. Mușu, *Zei, eroi, personaje*, București, 1970 ; Idem, *Din istoria formelor de cultură arhaică*, București, 1974.

⁸ T. Papahagi, *Etnografie lingvistică românească*, reimprimé dans le livre *Grai, folclor, etnografie*, București, 1981, p. 3—34 ; Idem, *Dispariții și suprapuneri lexicale*, București, 1927, p. 35—73 ; Cf. Zamfira Mihail, *La contribution de T. Papahagi à l'étude du sud-est européen*, RESEE, XI, 1973, n^o 1, p. 129—137.

peuple. « Il est difficile, affirmait-il, de faire une enquête dialectale sans connaître la réalité locale et sans recueillir aussi les termes linguistiques » (appropriés)⁹. A la différence d'autres spécialistes, Tache Papahagi estimait que les éléments ethnologiques en tant que traits typiques de l'âme du peuple ont bien plus de stabilité que la langue parce que, entre autres, même si un peuple perd sa langue à un moment donné, il ne trahit pas complètement les caractéristiques de son « âme ».¹⁰ La restitution de ces traits caractéristiques peut s'effectuer « sur la base de l'établissement des strates successives, jusqu'à l'aboutissement au substratum, qui seul peut caractériser la structure spirituelle originarie latino-autochtone du peuple roumain et ensuite l'évolution ethno-sociale développé le long des siècles ».¹¹ De cette façon, l'ethnologie en tant que science nationale et historique bénéficie d'une place centrale dans le cadre des recherches interdisciplinaires.

D'emblée, le savant ne perd pas de vue que les œuvres spirituelles d'un peuple sont de différents âges et d'origines diverses (autochtones, emprunts ou créations indépendantes, que leur évolution se doit d'être suivie soigneusement par recouplements successifs avec les sources historiques¹², ainsi que par la délimitation des strates qui s'y sont succédées. Enfin, Tache Papahagi préconisait une recherche tout à la fois synchronique et historique, sans négliger son côté comparatif. La stratigraphie linguistique se transformait de la sorte en instrument efficace pour la vérification de « la chronologie relative » dans le domaine ethnologique, avec pour témoins de contrôle également les représentations iconographiques et les données archéologiques (obtenues par le moyen des objets de destination magique : fétiches, amulettes, etc.), évoquées à tour de rôle sur le parcours de la démarche de corrélation entre un terme et son objet ou la manifestation spirituelle populaire.

Par exemple, l'une de ses recherches dédiées à la coutume traditionnelle pour la fête de la Nouvelle Année, tradition que le roumain appelle « Pluguşorul » (c'est-à-dire « la petite charrue »), s'avère une éloquente illustration de la complexité des méthodes qu'il utilisait. Le savant commence par donner la description minutieuse de cette coutume ; il donne aussi la description de tous les objets rituels dont le groupe qui s'en va de maison en maison pour annoncer l'arrivée du nouvel an et présenter les souhaits de prospérité à chaque maisonnée doit se servir à cette fin (dans la plupart des cas, une charrue authentique tient le principal rôle, d'où aussi le nom de cette coutume). Ensuite, Papahagi prend note de tous les aspects folkloriques du rituel, de tous les termes d'usage local pour chacune de ses phases.¹³ Il relève les corrélations de cette coutume avec la pratique en usage chez d'autres peuples. Pour finir, il étudie sa genèse et sa diffusion, tout en soumettant à un examen étymologique sa terminologie. Quelques-unes de ses conclusions sont reconnues d'actualité

⁹ T. Papahagi, *Din mic dicţionar folcloric. Spicuri folclorice şi etnografice comparate*, Bucureşti, 1927, p. 2.

¹⁰ Idem, *Pirulele folclorice*, Bucureşti, 1944, p. 11.

¹¹ Idem, *Dispiraţii şi suprapuneri lexicale*, Bucureşti, 1927, p. 1.

¹² Idem, *Etnografie lingvistică românească*, Bucureşti, 1926, p. 61. Cf. I. A. Candrea, *Privire generală asupra folclorului român în legătură cu a altor popoare*, Bucureşti, 1935.

¹³ T. Папахаги, *Сборникъ фолклорическихъ и этнографическихъ данныхъ*, II, Bucureşti, 1928, p. 27.

par la recherche contemporaine. Par exemple, le fait que la principale activité du peuple roumain au fil des âges est attestée par des coutumes liées tout particulièrement aux travaux agricoles ; il constate aussi entre les rituels latin des *sementivae feriae* et la tradition roumaine dite « Plugușor » une parfaite analogie, incontestable sous le double aspect de leur fonds et de leur forme. « Cette manifestation ethnographique et folklorique daco-romaine met en lumière avec force la continuité latine dans la Dacie de Décébale ». ¹⁴ L'étude exhaustive du matériel linguistique dialectal (zonal) et la relève de toutes les variantes d'une manifestation populaire se doivent d'être la principale visée du chercheur.

En la généralisant, « Linguistique et mythologie. Contributions à la terminologie des croyances populaires des Slaves » (Bucarest, 1978, par Anca Irina Ionescu, traite des croyances populaires slaves considérée selon leur réflexion dans les langues sud-est européennes.

Mal défini et trop peu exploré par la linguistique, ce domaine a exercé pourtant une grande attirance pour les spécialistes des autres disciplines — histoire des religions, sociologie, ethnologie, etc. Aussi, les concepts avec lesquels on opère dans ce domaine tiennent eux aussi des critères ethnologiques, mythologiques et ainsi de suite. Dans cet ordre d'idées, un Al. Bruckner (*Mitologia Slavă*) pensait à une classification des concepts en « divinités supérieures et inférieures » ; un K. Moszynski (*Kultura Ludowa Słowian*), de même que plus près de nous Evel Gasparini (*Il Matriarcato Slavo*) groupait les diverses divinités, « supérieures » et « inférieures », en fonction des croyances (démons de la maison, de la forêt, des eaux, de la prédestination, du culte du soleil et du feu, etc.). Mais si l'étude mythologique au point de vue de la genèse des représentations religieuses signifie l'histoire de ce domaine, seule une recherche interdisciplinaire et comparée peut contribuer à délimiter ce qui est spécifique d'un ou de plusieurs peuples, la couche primitive de ce qui fut ultérieurement ajouté, ce qui a de l'importance de ce qui est de moindre intérêt.

Les croyances populaires, la mythologie sont le produit social d'une période historique donnée. Ainsi que l'auteur de la contribution susmentionnée l'affirme (p. 6), on constate dans le domaine des croyances populaires une stratification qui leur est propre : de nouvelles croyances superposent les anciennes, sans les remplacer, mais en coexistant les unes avec les autres. De cette manière se sont tellement diversifiées les superstitions, les croyances populaires et les pratiques magiques et leur nombre a augmenté.

Bien qu'il s'agisse d'un domaine que j'estime « clos », « limité », car il est à présumer que notre époque ne donne plus naissance à des croyances populaires, la terminologie respective est encore loin d'avoir été recueillie, donc connue en entier, et son étude ne fait que débiter. On n'a pas abordé l'étude des langues sud-est européennes dans le domaine des croyances populaires à la lumière ethno-linguistique de leur étymologie. Il y a, certes, des travaux onomasiologiques d'envergure, tels ceux de N. I. Tolstoi ou O. N. Trubatchov, modèles prestigieux pour le domaine de la culture spirituelle aussi cf. *Atlas ethnolinguistique de la Pologne*

¹⁴ Idem, *Din epoca de formațiune a limbii române. Probleme etnolinguistice*, București, 1924, p. 10.

Les spécialistes n'ont pas mentionné jusqu'à présent le fait que dans le noyau des termes hérités de l'indo-européen par le slave commun il y a, parmi les sphères conceptuelles fondamentales un groupe à part, nombreux, formé par les termes concernant les croyances populaires des Slaves. Parfois, ces termes ont été inclus dans la sphère plus vaste des termes abstraits ou dans celle de « la vie spirituelle », mais qui ne faisaient jamais l'objet d'une étude particulière, « pour eux-mêmes ». L'argument se développe en faveur de la réalité d'une sphère sémantique et lexicale propre à ce domaine, répondant à des faits réels extralinguistiques, ainsi qu'en faveur de la délimitation qui s'impose à cet égard. Compte tenu de ce que les langues slaves actuelles disposent d'un groupe relativement important de termes se rapportant aux croyances populaires ; compte tenu aussi qu'il s'agit là de termes en étroite connexion avec la vie spirituelle des Slaves, il résulte que leur étude pourrait fournir des renseignements intéressants pour l'histoire culturelle des peuples slaves.

On constate, sous le rapport linguistique, dans ce domaine la force agissante de la loi des *tabous* : cette loi interdit l'utilisation du véritable nom d'une divinité, d'un esprit (bienveillant ou mauvais), etc., nom qu'il convient de remplacer par quelque euphémisme. Cette interdiction de vocabulaire (*tabou*) agit dans d'autres domaines également, pour désigner de notions que l'on estime incongrues, malséantes ou peu recommandables, en raison de leur contenu que le locuteur ne désire pas évoquer directement (cela tient à ce que les hommes primitifs attribuaient une force magique à la parole : « quand on parle du loup, on lui voit la queue »). L'exemple classique à ce sujet est celui des Juifs de l'Ancien Testament pour lesquels le véritable nom de « Dieu » restait un secret, car « Jéhovah » n'était qu'un pseudonyme, si l'on peut dire. C'est de la sorte que sont nés les euphémismes adoucissants pour désigner les fées malfaisantes, les modifications phonétiques pour estomper la véritable identité du mot (par exemple : le russe *busedko* au lieu de *susedko*), les transformations sémantiques (le Malin remplaçant le Diable), etc. L'un des grands spécialistes de cette question, W. Havers, a dédié une vaste étude aux diverses implications de cette attitude du locuteur vis-à-vis de l'ensemble sonore. En ce qui la concerne, Anca Ionescu étudie l'évolution sémantique marquée par la modification des sens, l'éclosion de quelques sens « bizarres », la ramification des sens dans le cas de certains mots dérivés d'une même racine, etc.

La principale méthode de cette étude a été la méthode onomasiologique. Toutefois, comme de juste, les composants d'un champ onomasiologique ont été examinés aussi à la lumière de leur agencement ou stratification étymologique (processus suivi selon le point de vue dit de la « géologie linguistique »). Du reste, la recherche concernant une catégorie donnée de termes en fonction de leur origine s'avère le meilleur moyen d'aboutir à des résultats sûrs, bien que — il nous faut le constater — elle ne fournisse pas de preuves quant aux causes des changements du vocabulaire (comme réflexion de la réalité), se bornant seulement à organiser les résultats du processus. Or, une fois la linguistique associée à la recherche ethnologique, l'application simultanée de la méthode jette un jour tout à fait nouveau sur le système des croyances et la façon dont il se reflète dans le système du vocabulaire. Là encore l'utilisation des

principes de l'ethnolinguistique suppose la prise en considération de la totalité du champ des noms appliqués aux notions étudiées, en les rapportant minutieusement à la façon dont fonctionne (ou se manifeste) la coutume respective. Dans le cas des croyances populaires, de même, d'ailleurs, qu'en général dans les domaines où le noyau lexical se compose des termes autochtones des langues respectives, seule la chronologie relative des phénomènes s'avère opérationnelle.

Plusieurs termes roumains empruntés par les diverses langues slaves sont examinés dans ce contexte. Mais les travaux déjà parus et portant sur l'étude des éléments roumains dans les langues voisines sont incomplets et ils n'ont fait que toucher en passant au domaine qui nous importe. En revanche, l'étude terminologique d'Anca Irina Ionescu relève une suite de mots roumains, tels *călușar*, *vătaf*, *floricica* liés à une danse traditionnelle, à l'origine danse rituelle exécutée durant la semaine de la Pentecôte (à laquelle on attribuait des pouvoirs guérisseurs), ou encore les mots *uncheși*, *brezaie* désignant le personnage masqué qui s'en va danser dans chaque maison pendant les fêtes de Noël et quelque fois aussi dans l'intervalle séparant Noël de l'Épiphanie. Quantité d'arguments sont mis en avant pour prouver l'origine roumaine de ces mots adoptés par le bulgare. Toujours le roumain est à l'origine de *striga* en polonais et en slovaque, qui désigne « un être imaginaire représenté sous une forme féminine qui torture de nuit les petits enfants, vole le lait des vaches ou le fait tarir, etc. », appelé aussi en roumain *vărăjitoare* (magicienne mal-faisante) et dont le masculin roumain est « strigoi », (revenant, vampire, loup-garou); cependant que dans les langues ukrainienne et serbocroate sont entrés les termes « drac » (diable) et « balaur » (dragon). Les termes roumains de ce domaine qui sont entrés dans certaines langues slaves s'appliquaient à un rituel (coutume) typiquement roumain ou à des êtres surnaturels de la mythologie roumaine qui dans les diverses croyances populaires sont représentés sous des traits spécifiques. Toute une littérature fantastique des contes imaginé sous la forme d'un serpent géant avec une ou plusieurs têtes, souvent ailé, que I. I. Russu estime à juste titre d'origine autochtone en roumain (avec un pendant en albanais) emprunté du roumain en bulgare aussi¹⁵. La contribution de Anca Irina Ionescu à la précision de la stratification terminologique de ce champ de l'onomasologie est essentielle. Ses conclusions ont été formulées avec toute la prudence requise par les vastes dimensions du domaine, ce qui ne les empêche pas de témoigner d'une grande audace créative, aussi je pense que les hypothèses qu'elles suggèrent finiront par être homologuées par les slavissants.

Les recherches qui se servent de la méthodologie ethnolinguistique représentent, par ailleurs, une vérification dans la pratique des principes théoriques avancés par Roman Jakobson au VII^e Congrès des sciences anthropologiques¹⁶ Rappelons que ces principes ont ébauché le cadre d'une nouvelle direction dans le domaine des études slaves, ayant mis

¹⁵ I. I. Russu, *Elemente autohtone în limba română*, București, 1970.

¹⁶ R. Jakobson, *Roli lingvističeskich pokazanii v sravnitelnoi mifologii*, Moscou, VII^e Congr. International d'anthropologie, t. 5, p. 618.

en lumière l'importance du facteur linguistique pour la restitution de l'histoire de la vie spirituelle des Slaves.

Mircea Eliade, historien des croyances et des idées religieuses dont l'œuvre prend la valeur d'une pierre angulaire pour le domaine respectif ne saurait être jamais assez consulté par les ethno-linguistes investigateurs de la culture spirituelle même si dans un contexte ethnologique il ne s'est pas fondé sur l'argument linguistique.

Un autre nom qu'il faut citer même au prix de la mentionner rapidement, comme une simple digression pour l'économie du présent exposé, est celui de Constantin Noica, en raison de ses démonstrations philosophiques portant sur « la parole » avec toutes ses valences, parce qu'elles tentent à montrer combien nombreuses peuvent être les implications de l'élément linguistique dans l'anthropologie culturelle, dans la science de la culture selon son acception la plus large.¹⁷

Bien que les ethnologues usent de plus en plus souvent pour leurs démonstrations des renseignements fournis par la terminologie des manifestations spirituelles, ils tiennent rarement à saisir les différentes couches d'ancienneté de la tradition (de la foi, des croyances, etc.) et leurs noms respectifs. Malgré un nombre de textes étudiés vraiment impressionnant, Octavian Buhociu, dans l'une des monographies les plus complexes dédiées au folklore hivernal et à la poésie pastorale (*Folclorul de iarnă, Ziorile și poezia păstorească*) (Buc., 1979) ne fonde ses arguments que dans une moindre mesure sur la terminologie. Il pense, en effet, que « le facteur linguistique ne décide pas encore plus que les autres facteurs ethno-folkloriques ; des mots dans le genre de *colinda*, *ceata*, *vătaf* n'expliquent par leur origine ni le rituel et les vœux, ni la confrérie des jeunes hommes (pendant les fêtes de l'hiver), qui leur sont antérieures et ethniques. Il s'en suit que, la première conclusion de la présente étude est que nous avons à faire avec un héritage daco-gétique direct transmis par voie ethnique, mais que nous exprimons en langue roumaine ». Mais quand il provient du substratum, l'élément linguistique peut contribuer à éclairer la question : « Pourquoi néanmoins les Roumains ont-ils gardé plus complètement et ont-ils développé les antiques formes magiques-religieuses ? On peut y répondre par le fait fondamental de la tradition : la pérennité du peuple dans une même aire géographique et les incessantes relations entretenues avec la nature et ses cycles, grâce à l'absence d'une haute culture citadine »¹⁸. Les circonstances de la genèse des cultures populaires et leur développement se refusent à une explication unique ; c'est pourquoi leur étude doit se faire chaque fois d'une façon différenciée.

Cependant, la spécificité n'exclut pas les possibilités de comparaison, car les éléments respectifs appartiennent aux mêmes catégories et qu'il y a, aussi, des termes communs à plusieurs ethnies. Par exemple, dans une autre monographie massive, récemment parue en version roumaine sous le titre *Colindatul la români, slavi și la alte popoare* de Pierre Caraman¹⁹ et traitant de la coutume courante chez les jeunes gens des campagnes

¹⁷ Cf. aussi C. Noica, *Rostirea filosofică românească*, București, 1969 ; Idem, *Sentimentul românesc al ființei*, București, 1978.

¹⁸ *Op. cit.*, p. 10, 16.

¹⁹ București, 1983. Version polonaise, Varsovie, 1929.

de s'en aller par groupes chanter des cantiques de Noël de maison en maison, l'auteur réalise une étude magistrale de l'origine de cette tradition, en se fondant sur des arguments linguistiques, historiques, folkloriques, ethnologiques. L'information d'une richesse toute particulière, ainsi que le vaste espace étudié au point de vue de cette tradition ont conduit l'auteur à une conclusion de grande importance pour l'intelligence de l'essence même de celle-ci, à savoir : l'origine latine qui est la sienne, son caractère initial de célébration du printemps, de la fertilité, la place centrale du fonds roumain des « colinde » dans l'aire sud-est et est-européenne. Partant des variantes linguistiques : *corindă* (*cărintă*) se dégage une forme qui explique l'évolution normale du mot à partir du latin *calendae* (le systagme *calendae janunarii*), par conséquent, le nom donné à cette tradition est lui aussi un héritage de la langue latine. Par suite de cette étude sur multiples points, la coutume roumaine en question s'avère un modèle pour les peuples voisins. Les fonds des cantiques de Noël (*colinde*) roumaines et slaves offrent de grandes analogies, mais aussi des différences également grandes, dues aux modalités de l'implication de la coutume dans les systèmes respectifs. On a constaté que les créations roumaines tiennent le rôle d'un noyau autour duquel s'est organisé le type bulgare-roumano-ukrainien, le plus important de la totalité de l'espace où cette coutume est pratiquée, le plus réalisé aussi au point de vue artistique.²⁰ Ce type couvre le territoire de l'ancienne Romanie orientale, c'est-à-dire l'aire où l'influence culturelle a pu s'exercer directement. Au fur et à mesure qu'on s'éloigne de ce noyau, l'envergure de la dite coutume diminue, de même que son répertoire. On y voit s'accuser les négligences stylistiques, disparaître la fonctionnalité et le prestige social de la tradition dont nous parlons. Naturellement, l'absence d'une typologie complexe rend impossible pour le moment la précision des sens de migration des biens folkloriques. Mais des éléments d'ordre historique viennent consolider la présomption concernant la précellence roumaine. L'ouvrage du professeur Pierre Caraman demeure une œuvre de pointe de la recherche moderne par l'envergure de son investigation qui augmente son intérêt au point de lui faire dépasser les frontières d'un seul domaine.

Bien que rédigées par des linguistes de formation, les études dont nous venons de parler suivent, comme nous l'avons vu, des typologies traitées en monographies ethnologiques, qui seulement de façon incidente mettent en parallèle une réalité avec le terme qui lui correspond. Il n'en reste pas moins que ces études sont fondées sur un nombre élevé de textes représentant un véritable dépôt linguistique à la disposition des recherches futures. Les travaux examinés ci-dessus peuvent se ranger en deux catégories, partant du genre (de la catégorie) de l'information linguistique respective : 1) travaux fondés sur des faits de la langue parlée (a. matériel réuni par l'auteur directement ; b. matériel puisé par l'auteur dans différents recueils antérieurs) et 2) travaux fondés sur des informations livresques. Plus nombreux, les travaux de la première catégorie sont dus à la jeune génération de chercheurs. Par exemple, Vasile Tudor Crețu traite dans une étude érudite de l'ethos folklorique en tant que système

²⁰ Cf. aussi Al. Rosetti, *Colindele religioase ale românilor*, București, 1920 ; M. Brătulescu *Colinda românească*, București, 1981

ouvert (titre roumain : *Ethosul folcloric — sistem deschis*) (Timișoara, 1981). Avec des arguments éloquentes, l'auteur montre que le phénomène populaire est vivant de par son essence, apte à se perpétuer même dans la conjoncture de l'urbanisation.

Les études comparées de linguistique historique se sont penchées, soit partant d'un point de vue linguistique, soit traitant des langues d'une zone (aire) données ou des langues d'une même famille sur les étymologies des termes relatifs à la culture populaire spirituelle. Mais comme cette sorte d'études demeurent strictement dans le domaine linguistique, nous devons renoncer à les examiner maintenant.

La variété des modalités d'argumentation scientifique qui distingue l'ethnolinguistique est un témoignage de la valabilité de cette méthodologie interdisciplinaire. Une étude interdisciplinaire suppose en plus de la multiplicité des techniques d'investigation, leur application dans un nombre croissant des disciplines. Nous pensons l'analyse linguistique corroborée à celle ethnologique développant une étude plus rigoureuse de l'ancienneté et de la stratification des traditions spirituelles.

A HOMILY FOR THE MONASTIC TONSURE
BY ST. PAISY (VELICHKOVSKY)

MONK IOANNIKIOS
(Mount Athos)

The great monastic elder Paisy (Velichkovsky) stands at the center of a revival of traditional monastic life that spread from Romania throughout the Balkans to Mount Athos and across the width and breadth of Russia. As a literary figure, Elder Paisy is best known as a translator, but he also wrote several significant works of his own and a number of letters.¹

The text published here is an instructive homily (*poučenie*) written by Elder Paisy for the monastic tonsure. It contains Elder Paisy's own exposition of the monastic life, samples of his interpretation of the Scriptures and an apologetic section offering a Biblical defence of monasticism.

This work is preserved in three manuscripts known to me: Academia Romana Slav 485,² St. Petersburg Theological Academy N° 279,³ and Prophet Elias Skete (Mount Athos) N° 234.⁴ An abridged paraphrase of this work in modern Russian was published by Fr. S. Chetverikov on the basis of the text in the first two manuscripts.⁵

Unfortunately I do not have access to the text of the Theological Academy's manuscript. The text of the Romanian Academy's manuscript was graciously copied and sent to me by M. J. Featherstone, to whom I owe a great debt of thanks. The text in the Athonite manuscript is not complete. Five folios (NN 29–33) have been removed; they contained "Part One" of the text that follows.

I submit here the text on the Romanian Academy's manuscript and note separately (by letters of the Cyrillic alphabet) significant differences in the Athonite one. In "Part One" I offer the text in the orthography of the Romanian Academy manuscript, but the rest is in that of the Athonite one which is more representative of the Paissian school's proper orthography. This provides the reader with a sample of both

¹ Florovsky, G. *Puli Russkago Bogoslovija*, (YMCA Press, Paris, 1983²), 125–6.

² I do not know of a published description of this manuscript.

³ I do not know where this manuscript is located at present or of a published description of it.

⁴ Described in: Tachiaos, A–E. N, *The Revival of Byzantine Mysticism among Slavs and Romanians in the XVIIIth Century*, (Thessalonike, 1986), XXVII–XXIX.

⁵ Chetverikov, S. *Starets Paisij Velichkovskij*, (YMCA Press, Paris, 1976²), 297–300; English translation: *Starets Paisij Velichkovskii*, tr V Lickwar and A J Lisenko, (Nordland, Belmont MA, 1980), 333–6.

scribes' orthography. I have also added (noted by Arabic numbers) scriptural references. The titles of the various sections in the text here are marginal notes in the manuscripts.

I am also adding a fragment which is found in the Athonite manuscript. This appears to be a portion of a letter or separate work written in reply to an inquiry from a monk on Mount Athos. The style and language of the text as well as its being placed among other known works of Elder Paisy in the manuscript suggest it is the product of his own pen. Further research may reveal more concerning this matter; I am eager to learn of any such findings.

Only a portion of the works and letters of Elder Paisy have been published to date. The existing manuscript collections have not been fully studied or described. This makes even the compilation of a list of his known works and letters quite tentative. In making this text available in print, I must confess that I am motivated also by the desire to make contact with persons studying Elder Paisy and his school. Being a monk living in a skete founded by him, I trust I do not need to explain why.

№485 46a Поученіе, на постриженіе монашескаго чина.

№234 23a Какъ должны суть воевати всегда противу Тріехъ врагъ ѡвъ.

Икоже воини міра сего сходящи ко брани ѡблагаются всякимъ оружіемъ, да страшни будутъ врагомъ своимъ, и мужественно ѡполчаются противу тѣхъ: Такъ и Хр/іс/товы воини должны суть себе ѡблагати, всяки/м/ оружіемъ д/у ховнымъ, хотящи изыти^a на брань противу невидимы/х/ враговъ.

Икоже сеть писано: нѣсть наша брань к' плоти и крови, но къ началомъ и власти/м/ и міродержителемъ темнымъ:¹
286 // къ тріемъ силны/м/ врагомъ. Противу Тѣла, Міра, и Діавола. іакъ іаснѣе оуслышимъ въ еу/агге/ліи ѡ/т/ Матфеа главы,

і й сі. Рече Г/оспо/дь своимъ оуч/е/никъ мъ: иже любить о/т/ца или матеръ паче мене нѣсть // мене достоинъ, иже любить сына или дщерь паче мене нѣсть мене достоинъ, Иже непріиметь Кр/ес/та своего, и въ слѣдъ мене негрядеть, нѣсть мене достоинъ. Иже бо аще хоцетъ душу свою спасти, погубитъ ю. А иже погубитъ душу свою мене ради и сү/агге/ліа, той спасетъ ю. Кая бо польза челоуѣку, аще приобряцетъ міръ весь, душу же свою ѡ/т/щетитъ, или что дастъ измѣну на^b душу свою.²
466 Часть первая ѡ ежедневной брани, іакъ иноцы должны суть, противу сихъ тріехъ враговъ ѡполчатися и побѣждати^г.

Во святѣмъ евангеліи іавѣ оуказа г/оспо/ди тріехъ враговъ воюющихъ на душу нашу. Первый // на й лютѣйшій врагъ діаволь: на котораго повелѣваетъ взяти кр/ес/тъ. Второй врагъ тѣло наше по части: сему противитися повелѣ, отца, матери, сына, и дщери ѡ/т/верженіемъ. Третій врагъ міръ: ѡ семь рече аще приобряцетъ міръ весь, кая польза ему. Противу сихъ тріехъ враговъ должны суть иноцы воевати, и ѡполчатися всегда текущи на позорищи міра сего³. Назиратели же бывають брани тоя, Б/о/гъ, и ангелы сего: такожде

47a

дiаволь п агг/е/лы егѡ. Становище, мѣсто есть брани раз-
стояніе между приподобными и грѣшными. конь есть тѣло.
всадникъ и ездець душа, начальникъ воинству умъ. Оружіе
воиновъ Христовыхъ вѣра, іакѡ щитъ непрехоборимый. Тер-
пеніе іакѡ щлемъ крепкій. Молитва прилѣжная іакѡ мечъ.
Смиреніе нелицемѣрное іакѡ лукъ и стрѣлы.⁴ Сицевагѡ ору-
475 жія вѣло // тренещеть дiаволь. Полки же сатанины и воинства
егѡ начальны: Во первыхъ Гордыня. лакомство, нечистота,
оубійство, тщеславіе, іарость, гнѣвъ. Сми дiаволь началству:
и грехомъ іакѡ стрѣлою поражаетъ душу. Второй полкъ
Сатанины крѣпости, злость міра сего: ибо той воуетъ спрелес-
тію и сладостію временными, и пестротами красныхъ. Но сихъ
же и самое тѣло наше, подвизаетъ брань свою на душу: ѡбяде-
ніемъ, пiанствомъ, и вожделѣшиемъ блуда, лѣнностію, и прочіи-
ми страстми грѣховными. Во правду убо вѣло трудная брань
48a противу перваго врага, видимому естеству съ невидимымъ.
На такового врага, аще не г/оспо/дь помощникъ намъ будетъ,
невозможемъ его побѣдити: но и прочіихъ безъ помощи Божіей
не преодолѣемъ. Первый степенъ ко брани и ѡполченію про-
тиву міра // сего, егда ѡтлучаемся ѡтъ негѡ, и оставляемъ сла-
доустрастіе егѡ, и прелестное мечтаніе красѡтъ егѡ, тлѣннагѡ
богатства, временнаго веселія, и взимаемъ образъ христовъ
добровольной нищети: да ницетою нашего прославимъ егѡ
богатство, иже сый богатъ, и насъ ради ѡбнища, даже мы ни-
цетою егѡ ѡбогатимся и прилѣжнимъ къ Богу,⁵ весь бо міръ
въ злѣ лежитъ:⁶ и вся іа ке въ мірѣ, похоть плотская Лстящая
очи наши, и гордость живота.⁷ Сего ради апостоль рекъ: не
любите міра сего, ни іа ке въ мірѣ, аще бо кто хочеть другъ
быти міру, врагъ болкій бываетъ.⁸ Гѣмже ѡтъ міра сего ѡлките,
іакѡ лотъ ѡтъ запаленія содома въ гору сигоръ безмолвнагѡ
житія:⁹ іакѡ ізра/иль изъ египта. Спѣшитесь изъ грѣха тмы
48b въ землю ѡбѣтованну, до богоугоднагѡ житія чистагѡ // и
безгрѣшнагѡ: ѡтъ вавилонской работы ѡлките и синайской
свободѣ: ѡтвержитесь міра и сущей прелести въ немъ: оус-
транитесь ѡтъ негѡ странствіемъ невозвратнымъ. И такѡ
побѣдиши полки перваго врага, и побѣдою твоею оувеселиши
небо, и печаль сотвориши демонѡмъ. аще же онъ преодолѣеть
вѣмъ, и возметъ въ плѣненіе души ваша, тогда аще и всего
міра богатство и красоту приобрищете: ѡтъ сего не единой
пользы, ни едиными бо всщми изгубиши ѡтъ плѣненія души
вашей, или что даен измѣну за ню.

̄ в врагъ тѣло.

Гѣлу же преодолѣешь первой его крѣпости, аще разлучиши
сродства своего, ѡтъ отца и матери, и жены и чадъ, и брата, и
сестры: они бо въ мирской работѣ земной ѡстають іакѡ мерт-
вца.¹⁰ Ты же къ работѣ Божіей сиѣшисши, и ѡтходиши
49a ѡтъ земнаго мудрованія къ небесному, идѣже // Христосъ
царствуетъ во вѣки. Разлучатися же сродниковъ подобаетъ
непросто всѣхъ, но токѡ тѣхъ, иже возбрацяють твоему

спасенію, и земная мудрствуютъ, глаголющи: посягай сыне, и собирай богатство въ миръ, работай имѣнію, притяжи села, насади винограды, собери множество рабовъ, и веселися въ нихъ вся дни живота твоего, ты бо еси наслѣдникъ дому напего. Таковыхъ родителей подобаетъ отбѣгати и разлучатися, которіи вмѣсто свѣта тму показываютъ, и вмѣсто живота смерть. аще же родители наши намъ совѣтуютъ благая, и приводятъ насъ къ Богу и службѣ его: таковыхъ родителей сѣлѡ любити, и за святыхъ вмѣнати, воли и совѣту ихъ оусердно покаратися. Паки преодолѣешь тѣлу и второй его крѣпности силу разоринишь, аще оудержишися отъ многоя- // денія сладкаго, и шитія безмѣрнаго: тогда постомъ оубиешь вождедѣніе грѣха, и похоть плотскую блудную оуморишь. Такожде и иные страсти. или налоги грѣховныя: лѣность бодростію разрушишь, желаніе блуда цѣломудріемъ чистоты: ибо сими стрѣлами тѣло на душу нашу воюетъ. Плоть бо похоствуетъ на д/у/хъ, д/у/хъ же на плоть, и такѡ другъ друга противятся.¹¹ Ибо и самое тѣло наше почасті своей врагъ намъ есть, понеже съ похотыми грѣха своего воюетъ на душу: Паки же другъ есть іакѡ пособствуетъ души къ доброму: Тѣломъ могу поститися Божіей помощію, слезы изливати, колѣна прекланяти, милостыню творити, сего кромѣ тѣла нагою душею не можемъ сотворити. И паки, тѣло хранить душу отъ гордости: ибо душа сице высокоаго роду, іакѡ божій есть образъ, // и сего ради високоуміемъ подносится: аще же позреть къ тѣлу, тогда смириетъ свое високоуміе, и разумѣется быти ото кала, и прахъ человекъ. Сего ради Григорій святой рекъ, ѡ сопряженіи и отчужденіи: врагъ милостивъ, и другъ навѣтникъ. аще бо воззреть къ долнему міру тѣлу, тогда бываетъ человекъ времененъ, смертенъ, огневи. и тмѣ наслѣдникъ. Паки же, аще воззреть разумнымъ окомъ къ горному міру, тогда будетъ великъ вѣченъ безсмертенъ, и свѣту небесному наслѣдникъ. Тѣмже и Васъ молю іакѡ рабовъ христовыхъ, да не плѣнницы будете дольнаго міра тѣла и смерти: но къ горному міру и безсмертному предѣлу пребывайте, да и наслѣдницы его свѣта іавитесь.

г̄ врагъ діаволь

506 И аще побѣдите первыя полки врагъ // вашихъ, тогда можете оудобъ ополчитися и къ самому діаволу, къ міродержителю князю тмы, ко властемъ его темнымъ, и силамъ противнымъ, и воинство тѣхъ поразити. Точію воспримите вся оружія Божія: да тѣмъ можете вся отразити и погасити стрѣлы лукаваго разждеженныя.¹² троякимъ бо оружіемъ, вѣрою, терпеніемъ и молитвою разрушается оудобъ вся брань діаволя, и силы его противныя, гордыня смиреніемъ, тщеславіе отреченіемъ самаго себе, блудодѣянне чистотою. Наипаче же крестъ твоего терпенія, и твое на тому оумертвишь тѣло, распявшись міру и грѣховному житію оумрещи.¹³ и іакѡ мертвый трупъ не будешь на грѣхъ зрѣти, и прикасатися его: тогда // г / оспо / деви живъ будещи. Тогда твоя побѣда

51a

іавится іакѡ луна въ день полности сіяющая вѣчною славою: и агг/е/ли Божіи ивыдутъ въ срѣтеніе твое радующееся, и ца/рѣ вѣчный славы христосъ восприметь побѣдоносца своего, и прославить его предъ поворомъ пресѣтлыхъ аггеловъ своихъ, предъ патріархи и пророки, и апостолы, и къ тѣхъ лику преподобныхъ причтетъ, и въ царствіи своемъ небесномъ мѣсто даруетъ.

34а Часть Вторая. ѡ началѣ иноческаго и Что знаменуетъ инокъ.

Инокъ есть исполнитель всѣхъ заповѣдей Хр/іс/товыхъ,^д бездна смиренія, столпъ терпѣнія, память незабвенная смерти, источникъ неоскудный слезнаго теченія, сокровище чистоты, ругатель тлѣннымъ, попиратель всѣхъ красныхъ^е міра сего, самовольное оумеривленіе. Повседневный^ж мученикъ и нуждникъ,¹⁴ Б/о/гопріятная // жертва,¹⁵ присногорящій свѣтилникъ прсмудрости Д/у/ховной. оумъ просвѣщенный соглядатель всѣхъ видимыхъ и невидимых/, скорощественная моленія, Б/о/гомышленія, сердце чисто,^к немолчная оуста хвалы Б/о/жіей, жилище С/вя/тыя Тр/ой/цы, поворъ Агг/е/ломъ и челоуѣкомъ,¹⁶ // страшно бѣсомъ. Инокъ, есть нареченъ, понеже имать иное житіе, не тѣлесное но ду/ховное, ино дѣяніе, инъ вѣкъ ему, иная пища, иное одѣяніе и работа. нарицается же и черноризецъ, ѡ/т/ черной и плачевной одежды: нарицается и монахъ, или оуединенный, безпечальный. Единъ со едины'м/ Б/о/гомъ причастіе долженъ имѣти.

ѡ началѣ иночества.

Сихъ законоположницы и оучители суть, первый Мелхиседекъ декъ с/вя/щенникъ Б/о/га выпняго, живущи без'' жены, и без'' причта рода в''пустынь.¹⁷ Второй иліа чудный, живой без'' жены в''пустынь хоривстѣй.¹⁸ Третій Іоаннь Кр/ес/титель // живный в''пустынь Іорданстѣй без'' жены, кромъ всякаго стяжанія не іады мяса, и вина непіяй, одежду плачевную носяй власяищу.¹⁹ Ѡ законѣ и древности чина иноческаго // іасно покажемъ. Іакѡ самы'м/ Г/осподемъ нацимъ Ии/су/съ Хр/іс/томъ оузаконенъ есть и оутве/р/жденъ. Самъ оубѡ Г/осподь жилъ чистымъ и без'' женнымъ житіемъ в'' дѣвствѣ, оубогимъ, нестяжательнымъ. Такожде и Ап/ос/тѡли его вся ѡстави'в/ши, о/т/ца и мать, жену и чада, и вслѣ/д/ Хр/іс/та сами ишли, ѡставиши вся іаже въ мірѣ.²⁰ Сего ради иноцы послѣдуютъ Хр/іс/тову оученію и совѣту, и житію Ап/ос/тѡл/скому ревнуютъ. Вся бо іаже суть красная и прелестная ѡставляю'т/ въ мірѣ, гордость житейскую, и похоть всѣхъ красныхъ. ѡставляютъ женитву, веселіе и покой тѣлесный, и богатство временное, самы же идутъ во слѣдъ Хр/іс/та, вземши Кр/ес/тъ свой: // Доровольное терпѣніе и оубожество, // и дѣвство, сами скитающа в'' пустыняхъ и горахъ.²¹ И вмѣсто свѣтлыхъ домовъ живутъ въ темныхъ пещерахъ, въ вертепа'х/, и въ пропасте'х/ земныхъ. Вмѣсто жены и дѣтей, живутъ^а со свѣр''ми земными, и птицами н/е/б/ес/ными. Вмѣсто свѣтлыхъ ризъ, и сладки'х/ брашенъ и

526
356

питія. волосяница худая риза, алканіе, и в''жаждѣ воды мало. Вмѣсто хмелю и веселія: плачь и воздыханіе, и слезамъ пролитіе. Ложе ихъ земля и покровъ н/е/бо: то ихъ власный кр/ес/тъ те/р/пѣнія повседневногѡ. Тогѡ ради иноцы возненавидѣли житейскимъ суетіемъ, и несобовязуются житейскою куплею, женою, дѣт''ми и домами, богатствомъ нестягощаются, даже оудобнѣше возмогутъ послужити // Г/оспо/деви, и оугодити Б/о/гу:²² тѣмже // лучше себѣ избирають бл'а/женство. Всякъ бо ѡженившійся печется какѡ оугодити женѣ, такожде и жена мужевн: А не ѡженившійся печется какѡ оугодити Б/о/говн своему, и тому вѣрно послужити.²³ К'' тому же и сіе^М да познають, іакѡ еже жити со женою, по естеству сіе есть: такѡ живутъ свѣріе и погане. А еже жити без'' жены в'' дѣвствѣ и чистотѣ, се выше естества: Агг/е/лское оубѡ дѣло сіе, и житіе с/вя/тыхъ оугодникѡв/ Б/о/жінхъ, иже всегда работаютъ Г/оспо/деви. ІАкоже и Ап/осто/л'ть гл'агол'еть: Аще кто посетитъ м/о/л/итву дѣеть, таковыи да ѡтлучитъ жены на время.²⁴ Но иноцы всегда пребываютъ въ постѣ и м/о/литвѣ даже до смерти: А Сегѡ ради женѣ не имѣють. Но и въ законѣ ветхомѣ повелѣно: // Да приступающіи ко Г/оспо/ду женѣ ѡт/лучаются.²⁵ Иноцы всегда работаютъ, всегда предстоятъ въ службѣ егѡ: Сегѡ ради женѣ ѡт/лучишася даже до смерти, и такѡ въ чистотѣ работаютъ ему,^Н іакѡ приеиши рабы егѡ. Аще же еретики и оуничжаютъ иноковѣ, іакѡ бы они имѣти гнушати браку и брашна, приводячи слово на нихъ [ап/осто/лское.] іавѣ Д/у/хъ гл'агол'а: іакѡ въ послѣдняя времена ѡт/ступятъ нѣщии ѡт/вѣры, внемлюще оученія мѣшавскимъ, возбраняющіи женитися, и оудалитися ѡт/брашенъ, іакѡ Б/о/гъ сотвори.²⁶ Сеже пр/орочества Ап/осто/л'ть, ѡ разныхъ/х/ еретицехъ, хотящи/х/ по насѣ быти: іакѡ ѡ манихеехъ, ѡ марціана/х/, и евентехъ. и свіатіане/х/ Б/о/гомеркнхъ: 37а Которіи то манихее разумѣли // двоихъ Богѡвъ разныхъ/х/, сдинагѡ Б/о/га в'' н/е/бѣ добрагѡ, а другагѡ на земли слагѡ міродержителя: слѣ разумѣвши Ап/осто/лское слово, и такѡ 51б свою проклятую вресъ разсѣяли, // гнушались брашнами сотворенными на земли. А еже не іасти мяса, и не пити вина, се не бракованіе, но воздержанія видѣ. И еще съ начала ѡт/созданія міра до потопа мяса неѣдено, и вина не пиго, И в''законѣ моисеевомѣ пазорен вина непили, и всякагѡ овоція и мяса, такожде и мяса свинагѡ неѣли.²⁷ Такожь и Даніиль и тріе Отроцы гнушались мясомъ брашна навуходоносора Царя.²⁸ Моусей и иліа, и самъ постился Г/оспо/дѣ мяса неяде, и вина // 38а не питъ чергыредесять дни и ноцій²⁹ Іоаннъ же^О кр/ес/титель вся дни живота своего мяса^Н не іаде и вина не пи.³⁰ И еда ли той бѣшавское оученіе держа. Рцы ми ѡ сретиче. Иже нынѣ постникѡвъ оукоряешъ. Р По гѣсть вся вселенная, іакѡ они Д/у/ха с/вя/тагѡ полни быти, іакѡ воздержались ѡт/добрагѡ мяса и вина и ѡт'жены. Тожъ и ѡ матфеи еу/аггел'истѣ, и ѡ Іакѡвѣ // Алфеовѣ гл'агол'ю/т/ древніи Б/о/гословцы; іакѡ мяса не іадоша, и вина не пиша во вся дни живота своего. Втомъ не гнушались созданиемъ Б/о/жнимъ, но воздержались

и постомъ грѣхъовныя страсти оубивали въ тѣлѣ своемъ. Ибо постъ есть страшное дѣло дѣмонѡм/, а Б/о/гу илюбимое, и даръ ч/ес/тнѣйшій, // іакѡ канѡнъ пятый собора никейскаго свидѣлствуетъ. Истинныхъ же поклонникѡвъ божіихъ и постникѡвъ¹ чинъ и зако/н/иноческій, оузаконили Ап/осто/ли по вознесеніи Г/оспод/немъ, іакѡ Лука е/в/аггелістъ пишетъ въ дѣяніихъ: ч иже во множествѣ вѣровавшихъ, бысть сердце и душа едина въ Іерусалимѣ. Ибо продающе имѣнія своя, вся имѣяху обще, кромѣ женъ.³¹ Се же и анаіа с'' женою Сапфірою солгаша рѣ цѣнѣ и померли, іакѡ не были общими оутаньше ѡ/т/ цѣны.³² Сего ради нѣкихъ вѣрныхъ ѡ т/ народа юношъ, клятвою заклявши, и ѡбѣщаніемъ // ѡбвѣзующи, оумолиша : и научиша: Да такѡ живутъ без'' женъ, въ чистотѣ и добровольной нищетѣ, и послушаніи, ставши даже до смерти. Тогда мнози со изволиша совѣту ихъ, // и любезно пріяша дѣло сіе ч/ес/тное. И такѡ Ап/осто/ли оузаконили чинъ иноческій, постригающіи главы оныхъ въ кедреехъ,³³ сиречь во старческое без'' женное житіе и ч/ес/тное. Что и Павелъ с/в/я/тый сотвори, четырехъ мужей постригъ,³⁴ и/ екилу и прискилу.³⁵ А постригшіися не парцахуся шюцы по раби Б/о/жии, іакѡ свидѣлствуетъ Діонисій Арсепаги/т/ осмій оуч/е/никъ с/в/я/таго Ап/осто/ла Павла, пишущи къ единому^ϕ монаху Димифилу: нарицаюши егѡ рабомъ Б/о/жиимъ, и невольником/. Который ѡ/т/нюдь и свою волю всю^х ѡ/т/сѣкъ, Апредалъ себе все ѡ воли Б/о/жіей. И іакѡ рабъ несвободенъ оу Г/оспод/и/на своего, Такѡ и шюкъ никогда же оупраздняется ѡ/т/ работы Б/о/жіей, но безпрестанно работаетъ ему день // и ночь. Хваленіемъ, бл/а/годареніем/, мо- // лепіемъ, бдѣніемъ пѣніемъ, пощеніем/, и Б/о/гомышленіемъ. Се бо воисти/н/ну дѣла раба Г/оспод/ня. Всякая добродѣтели Хр/іс/тіанскаго совершенства, и всѣхъ заповѣдей, и исполненій Б/о/жиихъ, во шюческомъ житіи: іакѡ добровольное оубожество, чистота, послушаніе. Г/осподъ же/нашъ Ии'су/съ Хр/іс/тосъ. | іакѡ зеркала всякой добродѣтели и оучитель, Свѣтъ совершенства, источникъ чистоты. Самъ бо родися ѡ т/ Пр/е/ч/истой дѣ/вы, ч и самъ въ дѣствѣ и ч/ис/тотѣ поживе даже до смерти волной: и на кр/ес/тѣ висящи поручилъ пр/е/ч/истую Дѣ/ву М/а/теръ свою, оуч/е/нику и дѣственнику.³⁶ Самъ добровольное оубожество возлюбилъ: Б/о/гъ богатый, въ оубогихъ іаслехъ народился, ѡ/т/ оувогой Дѣ/вы: оубого поживе въ мрѣ, и не имъ гдѣ главы подклонити,³⁷ // оубогъ на кр/ес/тѣ, нагъ оумре сей иже ѡдѣвайся // свѣто/м/ іакѡ ризою. въ послушаніи же поживе ѡ/т/ рожденія своего,³⁸ послушливъ бывъ даже до смерти, смерти же кр/ес/тныя.³⁹ И ѡ/т/ селѣ послушаніе въ ц/еркви хр/іс/товой славной в zakonено самимъ Б/о/гомъ: и на сіи три добродѣтели Хр/іс/тіанскаго совершенства, иноцы ѡбѣщаваются пред'' Б/о/гомъ, и клятвою ѡбвѣзуются: На ч/ис/тоту и дѣство истинное, на оубожество добровольное, и на послушаніе нелицемѣрное: и на прочія добродѣтели іаже ѡ/т/ сихъ іакѡ ѡ/т/главнѣйшихъ раждаются.

Раздѣляется же иноческое житіе на три части, или три чины.
 а. на общежителный. в. на скитнищы. и г. на оудиневніи пустынно-
 40а житители. обрѣтается же и четвертый меж- // ду ними речен-
 ный оупадлый: самовластнищы, разбойнически живущіи, каждо
 свое стяжаніе имѣя, и въ начинаніи своєю воли ходятъ: Сія
 без^н всякаго чина и закона живутъ, лицемѣрствуютъ а=пе
 иночествуютъ // яко Касіанъ рече. И чинни иноцы должны
 суть оукрашати себе всякою добродѣтелию: Смирениємъ, цѣло-
 мудриємъ, терпѣніємъ, | любовію, | постомъ и м/о/литвою.
 Тѣмже молю иночествующихъ, не лѣности и гнусности рабы
 бывайте, но Г/оспо/деви работайте в^н страсть и трепетъ содѣло-
 вающе сп/а/сеніе свое: Оумъ оукращайте Б/о/гомыслиємъ, себо
 дѣло иноческое ч/ес/тное, и истинно иночествующихъ. Не
 дреманіе и сны любите, но м/о/литву прилѣжную во оустахъ
 40б вашихъ /творите./ Не // временнаго вѣка тлѣнныхъ ищите, но
 будущаго вѣчны/х/. Аще сія сотвориши. тогда рабъ исти/н/ный
 Б/о/жій будещи. А Г/осподь твой гл/агол/еть: идѣже Азъ буду,
 тамъ и слуга мой со мною во ц/а/рится, во славу Ц/а/р/с/твія
 моего. ⁴⁰ Сгвоже всѣхъ насъ сподоби Хр/іс/те Б/о/же нашъ,
 тамъ ты хвалити купно со О/т/цемъ и сыномъ ^ш и Д/у/хомъ
 с/вя/тымъ нынѣ и присно и во вѣки вѣкѡвъ. Аминь.

Differences noted in Prophet Elias Skete ms. № 234 :

- а взыти
- в измѣна corrected in pencil: измѣну за
- г This entire section is missing from the manuscript.
- д Add: ове/р/шеніе Хр/іс/тіанства
- е Add: и прелестныхъ
- ж повсегдашний
- и сердца чиста
- л Add: въ пустыняхъ
- м се
- н Add: и
- о Add: с/вя/тый
- п От: мяса
- р укоряетъ
- с От: отъ
- т От: божіихъ и постникѡвъ
- у Note in margin: глава: А.
- ф От.: къ единому
- х От: всю
- ц д/к/вѣ
- ц истинное
- ш От.: и сыномъ

Scriptural references :

- | | |
|---|--|
| ¹ Eph 6 : 12 | ¹⁰ Lk 9 : 60 |
| ² Mt 10 : 37—38 ; 16 : 24—26 | ¹¹ Gal 5 : 17 |
| ³ 1 Cor 4 : 9 | ¹² Eph 6 : 13, 16 |
| ⁴ Eph 6 : 13—17 | ¹³ Gal 6 : 14 |
| ⁵ 2 Cor 8 : 9 | ¹⁴ Mt 11 : 12 |
| ⁶ 1 Jn 5 : 19 | ¹⁵ Rom 12 : 1 |
| ⁷ 1 Jn 2 : 16 | ¹⁶ 1 Cor 4 : 9 |
| ⁸ 1 Jn 2 : 15 | ¹⁷ Gen 14 : 18—20 ; Heb 7 : 1—3 |
| ⁹ Gen 19 : 17 | ¹⁸ 3 Kgs 17—4 Kgs 19 |

- | | |
|------------------------|-------------------------|
| 19 Mk : 1 : 6 | 30 Mt 3 : 4 ; Lk 1 : 15 |
| 20 Mt 19 : 27 | 31 Ac 4 : 32, 34—35 |
| 21 Heb 11 : 38 | 32 Ac 5 : 1—11 |
| 22 2 Tim 2 : 4 | 33 Ac 18 : 18 |
| 23 1 Cor 7 : 32—33 | 34 Ac 21 : 23—24 |
| 24 1 Cor 7 : 5 | 35 Ac 18 : 18 |
| 25 Ex 19 : 14—15, 22 | 36 Jn 19 : 26—27 |
| 26 1 Tim 4 : 1—5 | 37 Mt 8 : 20 |
| 27 Num 6 : 2—3 | 38 Lk 2 : 51 |
| 28 Dan 1 : 5—15 | 39 Phil 2 : 8 |
| 29 Mt 4 : 2 ; Lk 4 : 2 | 40 Jn 14 : 3 |

25a Глава д̄. ѿс/вя/томмъ Григоріи сѣнаитѣ.

ѿс/вя/томъ же Григоріи сѣнаитѣ, еже пишеши ко мнѣ гл/агол/я: іакѡ совокупихся со о/т/цы иже читають С/вя/таго Григоріа сѣнаита, но и они по обычаю С/вя/тыя горы послѣдуютъ, іакѡ с/вя/тый Григорій оучить, пути сп/а/сенію іакѡже егѡ просвити Б/о/гъ, но не поучаетъ да нечитаютъ правила ц/е/рковнаго, и прочая.

ѡ/т/вѣзъ:

- ѡ/т/вѣщаю к' тебѣ такѡ, слѣпецъ никогда же невидѣвый с/о/лица, аще и ѡ/т/всѣхъ слышитъ ѡ славѣ и іасности с/о/лица, но не такѡ наслаждается іакѡже той иже видить своимъ очима, сіяніе с/о/лица свѣта. Такожде и иже пи-// когдаже не вкусивый меда аще и многожды ѡ сладости егѡ слыши/т/ но не такѡ разумѣетъ сладость егѡ іакѡже той иже и самою вещью многожды вкусивъ насладися. Такѡ и с/вя/тыня твоя не точию нечитаеши по никогдаже и невидѣвши, точию оуслышавши да кто рѣдцѣ книгу с/вя таго Григоріа Сѣнаита, и хоцещи гл/агол/ати ѡ с/вя/томъ Григоріи какѡ поучаетъ. Слыши оубѡ и внимай да возможеши разумѣти разумъ книги с/вя/таго Григоріа. Сей Д/у/хоносный о/т/ецъ все с/вя/тое писаніе ветхаго и новаго завѣта, оучителей же ц/е/ркв вни/х/ и с/вя/ты/х/ отецъ с' велич/м/ вниманіемъ болѣзненнѣ испытавши, Д/у/хомъ С/вя/ты/м/ сложи свою книгу за оустроеніе и за чинъ пустыннаго житія, а не // монастырскаго, и ничтоже самъ ѡ/т/ себе не писа но вся ѡ/т/ с/вя/тыхъ писаній и ѡ/т/ оученія всѣхъ с/вя/тыхъ отецъ древни/х/ собравъ, и іакѡже они научиша такѡ и сей с/вя/тый научаетъ и гл/агол/еть: іакѡ ино есть дѣланіе безмолвія, и ино общаго житія, кождоже внеже прѣзв/н/ бысть пребывая сп/а/сется. И іакѡже азъ тебѣ писахъ іакѡ ино есть правило соборныя Ц/е/ркве а ино пустынноическое. Такѡ и сей с/вя/тый поучаетъ и приводитъ во свидѣтельство с/вя/таго варсоуфіа великаго Древняго с/вя/таго, іакѡже азъ тебѣ малѡ выше написа/х/ в' словъ ѡ [правилахъ ц/е/рковно /м/. И сегѡ ради аще хоцещи сове/р/шеннѣ познати оучніе с/вя/таго, іакѡже онъ Д/у/хо/м/ с/вя/тымъ ѡ/т/древнихъ с/вя/тыхъ отецъ // вземши поучаетъ, то Читай прелѣпно и внимай оусердно, какѡ с/гя/тый поучаетъ много/г/ пустынь/х/ и какѡ имъ чгѣвъ полагаетъ и правило. И прочая іакѡже
- 25b
- 26a
- 26b

в'' Б/о/годухновенной егѡ пишется книзѣ: и такѡ возможеши разумѣти поученіе с/вя/тагѡ. И пишетъ с/вя/тый Григорій сѡнаитъ, которіи книги подобаетъ читати иноку да научится какѡ подобаетъ ему сидѣти въ келліи, и гл/агол/еть: прочитай же пр/ис'но. іаже ѡ безмолвіи и м/о/л/и/твѣ, сирѣчь, въ Лѣст-вицѣ, въ с/вя/томъ Ісаацѣ, с/вя/тагѡ Маѣіма, с/вя/тагѡ сумешна новагѡ б/о/гослова, и оученика егѡ Пикита Стыфата, С/вя/тагѡ Ісіхія, с/вя/тагѡ Филобеа сѡнаита, и прочая. А еже м/агол/ еши іакѡ с/вя/тый Григорій сѡнаитъ не поучаетъ да не читають правила // ц/е/рковная. во истинну такѡ есть, 27а
 ибо іакоже с/вя/тїи о/т/цы на с/вя/тыхъ вселенски/х/ соборахъ д/у/хомъ с/вя/тымъ предаша с/вя/тѣй Ц/е/ркви Б/о/жіей, едино соборное правило да читается, во общихъ житїяхъ и въ мїрски/х/ ц/е/рква х/ по всей вселеннѣй ради едипомыслїя всѣхъ православныхъ Хр/ис'тіанъ. Такожде и сей с/вя/тїи послѣдую с/вя/тымъ о/т/цемъ многая д/у/хомъ с/вя/тымъ сложїи, Б/о/гоугодная пѣнія іаже и прїемши с/вя/тая Б/о/жія Ц/е/р-коль и до н/ы/нѣ содержащи воспѣваетъ, и во вѣки будетъ содержати. Сложи с/вя/тый сей Григорій Сѡнаитъ Д/у/хомъ С/вя/ты/м , Тройчна іаже во всякую недѣлю по тройчно/м/, канѡнѣ поются: еже есть, достойно есть іакѡ вопетинну сла-276
 вити тя Б о/га слова. //и канѡнъ Ч естному кр/ес/ту и прочая. А понеже с/вя/тый о/т/цы пустиннїи не едино, но много-различная имѣяху правила. такожде и сей с/вя/тый оученїя вземши Д у/хомъ С/вя/тымъ сложи свою книгу, и положи внеї пустинны/м/ инокѡ/м/, иное правило а не ц/е/рковное. и аще хочещи познати, читай книгу с/вя/тагѡ, и познаешн сове/р/шенно. И се непротивно С/вя/тѣй Ц/е/ркви сотвори, но іакоже древнїи о/т/цы с/вя/тїи научають. Іно бо есть правило соборное, иноже есть пребывающн/х/, на пустыни монахѡвъ, іакоже азъ, в'' словѣ ѡ правилѣ ц/е/рковномъ кратчайши/м/ монѣ слово/м/. еликѡ возможно тебѣ ѡбъявихъ.

POUR UNE HISTOIRE DE LA DÉVOTION SUD-EST EUROPÉENNE. CONTRIBUTIONS RÉCENTES*

ALEXANDRU DUȚU

Si l'histoire de l'Eglise chrétienne et de ses relations avec le pouvoir politique a été reconstituée d'une manière assez éclairante, en échange le comportement et la sensibilité des fidèles ont reçu une attention très réduite de la part des historiens de la culture sud-est européenne. Il est évident qu'un tel sujet est délicat et difficile : d'abord parce que les paroles et les gestes ne restituent pas l'intimité des hommes d'antan que d'une manière assez relative et ensuite parce que les documents essentiels — les confessions, les lettres privées, les biographies — font, en général, défaut. Mais rien n'empêche l'historien de lire 'autrement' les textes qui se trouvent à sa disposition : il suffit de déplacer le point capital d'une enquête du cercle du pouvoir vers la vie quotidienne pour remarquer tout de suite que les hommes de jadis n'ont pas lutté tout le temps pour conquérir un trône ou, au moins, une chaise plus haute (il s'agit plutôt d'une préoccupation contemporaine !) Dès que les aspects sociaux viennent en priorité, les questions alimentaires, les formes de la vie courtoise, urbaine et rurale dévoilent leur importance pour la reconstitution du passé¹. Mais, il s'avère nécessaire de faire un pas de plus et de pénétrer dans l'intérieur, dans le vaste monde des pensées et de la sensibilité qui forme le substrat de l'activité humaine. Comment autrement saisir les causes profondes des actions politiques sans une reconstitution des mentalités ? Il suffit de regarder du côté des grandes synthèses consacrées à l'Est et au Sud-Est européen par des historiens occidentaux pour remarquer l'absence des références faites aux idées et aux sentiments des hommes qui ont l'air d'avoir tout le temps subi les violences d'une histoire imposée par des forces externes. Or, le problème est de refaire la vie du passé sans privilégier l'extérieur ou l'intérieur, mais en regardant ensemble les deux côtés de la vie sociale et politique.

Refaire les images mentales, identifier les concepts dominants, reconstruire les visions du monde s'avère être une démarche aride, mais enrichissante, d'où le nombre de plus en plus grand d'études consacrées à ces problèmes. Les attitudes fondamentales expliquent non seulement

* *The Life of Paisij Velyčkovs'kyj*. Translated by J. M. E. Featherstone with an Introduction by Anthony-Emil N. Tachiaos. Harvard University Press, Ukrainian Research Institute of Harvard University, 1989, XXXV + 172 p. ; *Roumanie, terre de foi*, « Connaissance des Religions », Paris, 1990, Avril, 187 p. ; Pr. Dr. Paul Mihail, *Jurnalul călătoriei de studii în Sud-Estul Europei, 1931*, București, 1991, 128 p.

¹ Voir, par exemple, Harald Heppner, *Alltag am Balkan, 14. bis 16. Jahrhundert*. Ein bibliographischer Versuch, Krems, 1989, p 40.

les choix et les certitudes des hommes d'antan, mais aussi les attitudes dérivées — sociales et politiques. C'est le cas de l'attitude face à la mort qui éclaire l'idée que les hommes se faisaient de la vie ² ou bien de l'attitude face à l'amour qui soutient l'effort humain vers les grandes vérités, tout comme elle balance tantôt vers Eros, tantôt vers Agape, en essayant de rendre éternel le plaisir ou de refaire l'unité primordiale de la nature humaine ³. C'est aussi le cas des attitudes qui dévoilent les progrès de l'esprit laïque et les orientations politiques des gens ⁴; l'époque de profondes transformations mentales de la fin du 18^e siècle et du début du siècle suivant offre un champ de recherches de première importance. Roxane Argyropoulos nous a proposé de discerner dans le climat mental de cette période « une mentalité religieuse, une mentalité phanariote, une mentalité bourgeoise et une mentalité révolutionnaire qui s'entrecroisent pour la plupart des cas en s'influençant réciproquement » ⁵. Nous serions enclins d'accorder une superficie plus vaste à la mentalité religieuse et de ne pas la réduire au milieu du Patriarcat de Constantinople, conservateur et même rigide face à l'Occident : la résistance face à la Révolution Française, qui est caractéristique à ce milieu, constate l'auteur, « se manifesta également dans les couches populaires, urbaines et agricoles » qui ont été « influencées par les prédicateurs qui alimentaient l'idéologie populaire avec des textes révélateurs comme l'*Agathangélos* et des croyances millénaristes ». L'évolution des « livres populaires » nous restitue cette recherche dramatique d'un passé mythique et, en même temps, d'un monde qui promet la liberté et le bonheur. Le témoignage des romans populaires ou, pour employer un terme plus précis, des romans de large circulation est important aussi bien pour l'intelligence des transformations intervenues dans les mentalités que pour le destin de la « culture commune » qui, pendant des siècles, a su satisfaire tous les goûts, sans séparer les lettrés des habitants des villages. Mais « cette culture commune nourrie par les images et concepts élaborés par les lettrés et acceptés par la collectivité n'a pas été reconstituée dans son ensemble, jusqu'à présent » ⁶.

Pour mieux saisir les rapports entre culture et croyance en Dieu ⁷, il faudra autrement lire les textes religieux, découvrir d'autres sources et refaire ce que Roger Chartier nomme « les usages de l'imprimé » ⁸. Plusieurs volumes de notes marginales sur les feuilles des livres roumains ont été publiés ces dernières années : parmi ces notes, il y a des relations qui dévoilent la vie intime des hommes. On pourra essayer de reconstituer

² Voir le livre de Stefan Lemny, *Sensibilitate și istoric în secolul XVIII românesc*, Editura Meridiane, 1990, 239 p.

³ Plus amplement dans notre étude *L'amour unificateur*, « Cahiers roumains d'études littéraires », 1988, 3, p. 94—101. Voir aussi P. Dinzelbacher, *Pour une histoire de l'amour au Moyen Âge*, « Le Moyen Âge », 1987, p. 223—240.

⁴ Socrate C. Zervos, *Scènes de vie quotidienne et exemples de mentalité phanariotes pendant le XVIII^e siècle*, « Deltio Kentrou Mikrasiatikon Spouden », Athènes, 1988—1989, p. 17—27.

⁵ Roxane D. Argyropoulos, *Modifications du mode de vie et rôle des mentalités dans les Balkans (XVIII^e — XIX^e siècles)*, « Etudes balkaniques », 1991, 1, p. 52—60.

⁶ Notre article *La vision du monde dans le roman populaire du Sud-Est de l'Europe à l'aube du Romantisme*, « Synthesis », 16, 1989, p. 43—50.

⁷ Voir, par exemple, *Culture and Belief in Europe, 1450—1600*. An Anthology of Sources edited by David Englander. Oxford, Basil Blackwell, 1990.

⁸ Voir l'ouvrage *Les usages de l'imprimé* sous la direction de Roger Chartier, Paris, Fayard, 1987.

comment la prière était dite, vécue et pensée⁹ et quelle relation a été établie entre les certitudes profondes et les actions sociales surtout au 19^e siècle, lorsque l'esprit laïque a fait partout des progrès évidents¹⁰ et a bousculé les vieilles croyances. Parfois, des documents modestes, comme les registres des visiteurs des monastères, nous restituent des réactions éclairantes : les visiteurs du monastère de Mamu, fondation de Constantin Brancoveanu, nous disent que selon eux, au milieu du siècle passé, le monastère devait se consacrer plutôt aux actions sociales qu'à la prière, l'action sociale gagnant une priorité qui nous dit beaucoup sur les influences étrangères et le déclin des formes de dévotion traditionnelles¹¹. L'enquête peut aller plus loin et aborder les rapports entre sacré et profane, un rapport qui a conservé des traits spécifiques dans le Sud-Est de l'Europe jusqu'aujourd'hui.¹² Dans ce sens, une attention accrue sera accordée aux influences protestantes : d'un côté, les relations entre protestants et orthodoxes jouissent d'une longue tradition¹³, de l'autre côté, la modernisation des sociétés sud-est européennes a provoqué une assimilation massive d'idées et de formes protestantes. En général, l'éthique du travail protestante a exercé un certain attrait même sur les sociétés catholiques¹⁴; mais dans le Sud-Est européen, les idées protestantes se sont frayées une large voie au moment où l'Etat national est entré en conflit avec l'Eglise qui avait consolidé la « conscience orthodoxe » et au moment où les intellectuels se sont tournés vers le modèle occidental¹⁵, pendant que des évangélistes arrivés même de l'Amérique désiraient convertir 'les gens noyés dans la superstition' à un christianisme 'éclairé'.¹⁶ On a remarqué récemment que « l'intérêt porté par les missionnaires à la situation culturelle de la Grèce, bien que sous leurs intentions bénévoles existât une propagande protestante sous-jacente, trouva une attitude réciproque de la part des érudits grecs de l'époque des Lumières, parce qu'ils voyaient en eux les représentants de la culture européenne »¹⁷.

⁹ Voir *Prier au Moyen Age. Pratiques et Expériences* (V^e – XV^e siècles). Editions Brepols, 1991.

¹⁰ Voir Hugh McLeod, *Religion and the People of Western Europe, 1789–1970*, Oxford University Press, 1981.

¹¹ Voir notre article (signé D. Alexandru), *Completări la istoricul mănăstirii Mamu, « Mitropolia Olteniei », 1957, 11–12, p. 816–825.*

¹² Voir notre contribution *Sacré et profane dans le Sud-Est européen. Reflexions préliminaires*, in : *Etudes roumaines et aroumaines* éditées par Paul H. Stahl, Paris, 1990, p. 51–53; amplifiée dans *Sacru și profan în Sud-Estul european — secolele 17–19* à paraître dans « Anuarul Institutului de Istorie » de Cluj.

¹³ Voir Gunnar Hering, *Ökumenisches Patriarchat und europäische Politik (1620–1638)*, Wiesbaden, 1968; Gerhard Podskalsky, *Griechische Theologie in der Zeit der Türkenherrschaft, 1453–1821*, München, C. H. Beck, 1988.

¹⁴ Peter Lewisch, *Die Einflüsse des Protestantismus auf das österreichische Arbeitsethos in der zweiten Hälfte des 18. Jahrhunderts*, « Das achtzehnte Jahrhundert und Österreich », 5, 1988/1989, p. 7–24.

¹⁵ Paschalis M. Kitromilides, *'Imagined Communities' and the Origins of the National Question in the Balkans*, « European History Quarterly », 19/2, 1989, p. 149–192.

¹⁶ Gerasimos Augustinos, *'Enlightened' Christians and the 'Oriental' Churches: Protestant Missions to the Greeks in Asia Minor, 1820–1860*, « Journal of Modern Greek Studies », 4, 1986, 2, p. 129–142.

¹⁷ Roxane D. Argyropoulos, *La diaspora protestante et les Lumières en Grèce au début du 19^e siècle*, « Folia neohellenica », 8, 1987–1989, p. 7–18.

Mais nous ne sommes pas privés de documents pour refaire la piété et la religion vécue des siècles passés. C'est ce que nous rappelle la belle traduction en anglais de la Vie du Grand Starets Païsyé Velyčkovsky qui n'est pas unique dans les littératures de cette partie du monde : à la même époque, vers la fin du 18^e siècle, Sofronj de Vratsa et Dositej Obradović écrivaient leurs biographies, ainsi que Partenij Pavlović. On peut ajouter que ce genre littéraire connaîtra une véritable éclosion dans la première moitié du 19^e siècle, lorsque les intellectuels continuaient de fréquenter les églises, ce qui nous permet d'observer les formes de dévotion en cours de transformation.

L'autobiographie de Païsyé et la biographie écrite par le moine Mytrophane offrent des détails essentiels sur le comportement des moines, qui 'fuyaient' le monde pour se consacrer entièrement à la prière et qui devenaient des modèles pour les croyants. Les racines de la vocation monastique apparaissent en relief dans ces textes, tout comme la pression de l'extérieur est permanente : le prince Mourouzi offre au starets, après le rapt de la Bukovine, un monastère qu'il ne pourra refuser, pendant que d'autres événements plus durs, comme la guerre, mettent leur empreinte sur la vie des hommes. A Dragomirna, monastère fortifié aux alentours de Suceava, les hommes se réfugient en masse au moment où ils apprennent que la guerre russo-ottomane a commencé et les boyars resteront là plus longtemps que les autres. Le starets organise un hôpital à Neamț, mais la prière se trouve au centre de la vie des moines. La vie n'est pas monotone : tout au contraire, le lecteur d'aujourd'hui sera frappé par la mobilité des moines qui traversent les frontières et parcourent de longues distances, entre Kiev et le Mont Athos, comme Païsyé lui-même. Les persecutions infligées par les Uniates en Ukraine détermine le starets de s'établir en Moldavie, pendant que les monastères de la Valachie sont recherchés par les moines qui fuyaient les conditions dures imposées dans l'Empire ottoman. A la fin du 18^e siècle, les principautés roumaines continuent d'offrir un refuge aux hommes qui ont dédié leur vie à la prière et à la lecture. Un monde 'cosmopolite' s'est rassemblé auprès du starets et les offices et les lectures à haute voix se déroulaient en plusieurs langues : roumain, grec et slavon. Les moines produisent des objets qu'ils vendent pour se procurer avec l'argent obtenu les choses qui leur sont nécessaires ; les détails concernant la copie des manuscrits à la lumière des cierges jusqu'au moment où la fumée descendait jusqu'au niveau des yeux du copiste nous donnent une certaine idée de ce type de travail.

Les textes publiés en roumain au siècle passé et maintenant en anglais rendent compréhensible le phénomène du pèlerin russe qui a retenu l'attention des milieux français après 1930 : la prière du cœur et le hēsychasme se sont perpétués en Roumanie et en Russie. Du côté roumain, « après la mort du Père, les fils (à Neamț et dans les cénobies affiliées) continuent sa vie, sans négliger le travail essentiel de publication du trésor patristique. L'Abbé Païsyé avait inculqué à ses disciples roumains un goût exact pour les écrits spirituels des pères et l'ardent désir de les restituer à leur temps », écrit l'Archimandrite André Scrima dans le fascicule qui récapitule des étapes essentielles du Christianisme roumain et le drame récent provoqué par le déferlement communiste. Si plusieurs études prennent en charge des aspects historiques ou théo-

logiques, la majorité des articles est consacrée à la survivance du hésychasme dans une société dominée par un pouvoir qui désirait détruire toute forme de vie religieuse. La vitalité de l'Orthodoxie au siècle passé et le travail d'une importance énorme de la traduction en roumain de la *Philocalie* par le père Dumitru Stăniloae sont évoqués à côté de la résistance opposée au régime communiste par les intellectuels groupés dans le monastère Antim de Bucarest, tous arrêtés et jetés en prison où plusieurs sont morts au temps de la dictature communiste. L'attaque contre l'Eglise a culminé avec les destructions systématiques faites dans les années '80.

Il s'agit surtout de témoignages, puisque la majorité des auteurs ont connu directement les réalités qu'ils discutent. Dans le même sens se dirige la nouvelle revue parue en Juillet 1991 et, fait significatif, éditée par des jeunes : *Filocalia*, revue de foi et de culture.

Ajoutons, enfin, une autre source récente : le journal du voyage fait en 1931 par le père Paul Mihail en Bulgarie, Grèce et Turquie ; parti en quête des documents concernant l'histoire religieuse roumaine l'auteur a surpris le comportement des hommes, leurs habitudes et surtout leurs manifestations religieuses. Il s'agit d'une relation exacte des rencontres, des lectures et des offices auxquels l'auteur a pris part, un auteur qui, en même temps, s'interroge sur le destin de l'homme et la présence du sacré dans l'existence des hommes du 20^e siècle. Les pages consacrées au Mont Athos sont extrêmement riches en observations et réflexions.

Nous ne sommes pas dépourvus d'instruments pour faire une étude qui nous permettrait de « comprendre, et de comprendre du dedans »¹⁸ les sociétés sud-est européennes.¹⁹

¹⁸ Lucien Febvre, *La dévotion en France au XVII^e siècle*, Biblio, 1983, p. 445.

¹⁹ Nous avons plaidé en faveur des recherches penchées sur le rapport entre événement et mouvements profonds au Congrès de Sofia de septembre 1989 (voir « Etudes balkaniques », 26, 1990, 2, p. 139-140).

LA XVIII^e CONFÉRENCE DU CERCLE D'ÉTUDES SUR LES RELATIONS CULTURELLES EN EUROPE CENTRALE ET ORIENTALE

Accueillis par la Fondation Werner Reimer de Bad Homburg dans ses locaux hospitaliers, et fonctionnels, les participants à la XVIII^e Conférence du 'Studienkreis für Kulturbeziehungen in Mittel- und Osteuropa' ont discuté pendant quatre jours (les 25–28 Février 1991) les divers aspects de l'affirmation des langues nationales et des relations culturelles dans la zone centrale et orientale de notre continent. L'organisateur de colloque, le pr Gert Høbel, nous avait envoyé un riche questionnaire qui précisait le cadre du débat : si les conférences précédentes avaient pris en charge les instruments de la communication au temps de l'Aufklärung, lorsqu'une 'mentalité européenne' commençait à se dessiner, maintenant il fallait analyser le rôle des mouvements nationaux dans la restructuration et la nouvelle orientation des relations culturelles. L'intervalle démarqué par le Studienkreis, entre 1750 et 1850, a été, en fait, traversé par plusieurs mouvements intellectuels, parmi lesquels le nationalisme a exercé une influence évidente sur la communication culturelle (même de nos jours, l'esprit national est plutôt enclin à bloquer la communication qu'à la favoriser). L'introduction du pr Gert Høbel nous avertissait que le problème de la communication s'averait être plus complexe dans cette partie de l'Europe à cause des structures étatiques et socio-démographiques qui soutenaient surtout l'impulsion 'desintégrative' dans des Etats multinationaux : « Das mit der Herausbildung (und Bewusstmachung) der Sprache als konstitutives Kriterium nationaler Zugehörigkeit sich bildende neue Gruppenverständnis, das der Sprache ihren spezifischen nationalen Wert zumisst, führt zu einer Umorientierung der Abgrenzungen gegenüber anderen nationalen Gruppen und zur Bildung eines nationalen Kommunikationssystems. Es ist insbesondere zu fragen, in wie weit die in der Aufklärung praktizierte gesamteuropäische Kommunikation dadurch beeinträchtigt, eventuell gestört, unterbrochen oder aufgehoben wurde ».

L'introduction du Dr Heinz Isehreyt a été suivie par les considérations générales du Dr Wolfgang Kessler et par des analyses plus ponctuelles : Vladko Murdarov a présenté l'évolution de la langue bulgare, en insistant, de justesse, sur ses relations avec le néogrec, pendant qu'Istvan Fried a mis en lumière le problème important du bilinguisme et de l'affirmation de la langue nationale en Hongrie. Le rapport entre langue nationale et conscience nationale en Bohême (Aleksandr S. Mylnikov), entre l'affirmation de la langue nationale slovaque et le mouvement national hongrois (Milan Krajević), ainsi que les orientations de la littérature russe dans la première moitié du 19^e siècle (Gerhard Ziegengest), l'œuvre de Šerbatov (Erich Donnert), la création de la langue nationale albanaise (Armin Hetzer) et les questions très complexes posées aux promoteurs de la langue des Juifs de l'Europe Orientale (Rex Rexheuser) ont formé ensemble une riche moisson de données et idées stimulantes. Quant à nous, nous avons essayé, en partant du cas roumain, d'établir une relation entre l'outillage mental et les images qui ont bloqué ou favorisé la communication. De longues et fructueuses discussions, auxquelles ont pris part le pr Edgar Höseh, Hans Lemberg, Harald Witthöft, Hainer S. Elkar et les autres spécialistes ont pénétré non seulement sur le territoire de la conscience nationale dans ses rapports avec la conscience européenne, mais aussi sur celui du sacré et du profane.

Reste le problème difficile de la publication des actes : le dernier volume paru — *Brief und Briefwechsel in Mittel- und Osteuropa im 18. und 19. Jahrhundert*. Herausgegeben von Alexandru Dușu, Edgar Höseh und Norbert Oellers, Reimar Hobbing, 1989, 385 p. — contient les contributions données à la 11^e Conférence du Cercle*. Des textes discutés depuis 1979 attendent le moment d'entrer dans un circuit plus large.

Alexandru Dușu

* Ce volume qui aborde, pour la première fois, le problème de la correspondance, en tant qu'instrument de la communication intellectuelle en Europe Centrale et Orientale, a fait l'objet d'un compte rendu déloyal et vindicatif signé par le pr. E. M. Turezyski dans le IL Vo-

lume, 1990, p. 391—392 de la revue « Südost-Forschungen ». L'auteur cherche partout des détails obscurs et des maladresses qui justifierait son humeur rancunière : en arrivant à ma contribution, il affirme que nous ne donnons pas de détails sur les références de Kogălniceanu à la vie prospère de la Boukovina et de Cernăuți, fait qui, selon lui, est une concession faite aux tendances chauvines de l'époque Ceaușescu ! (« eine Konzession an die damaligen chauvinistischen Tendenzen der Ära Ceaușescu »). Tout lecteur de la page indiquée par le recenseur (page 183) observera que je parle là des études faites par Kogălniceanu à Berlin et non pas de ses considérations sur l'empire des Habsbourg : dans le cadre des relations de la culture roumaine avec la culture allemande, les études de Kogălniceanu à Berlin ont eu un rôle très important. C'est tout ! Il faut aussi se demander comment peut être 'chauvin' un Roumain qui ne parle pas d'une province roumaine — Boukovina ? L'auteur du compte rendu veut plutôt suggérer que les historiens roumains sont tous des chauvins. Une preuve de plus que le pr Turczynski n'a pas lu mes livres. Or, il est très triste de voir les professeurs répéter des stéréotypes à la mode et de confondre l'esprit scientifique avec les idéologies passagères.

COLLOQUE « L'ANNÉE 40 EN EUROPE », CAEN (FRANCE), 1^{er} — 2 DÉCEMBRE 1990

En Juin 1944, Caen s'est trouvée au centre de l'une des plus grandes batailles de tous les temps, la bataille de Normandie : ce n'est pas un combat des frontières ou de peuples, mais un combat pour la liberté, celui qui mène à la Paix.

En juin 1988, le Mémorial, un Musée pour la paix a ouvert ses portes à Caen, pour rappeler le sens et les enjeux de cet événement décisif.

Lieu de recherche et de dialogue, le Mémorial offre au public un voyage dans notre mémoire collective, avec la caution des meilleurs spécialistes en histoire contemporaine.

Avec « L'Année 40 en Europe », le Mémorial vient de vivre un véritable colloque international. La majorité des vingt-huit communications ont été l'œuvre des historiens français et étrangers de 16 pays qui se sont rencontrés dans une confrontation d'idées et d'informations sur la Seconde Guerre mondiale.

Indépendamment de l'intérêt de chaque intervention, le colloque sur « l'année 40 », a mis en évidence comment chaque pays a son éclairage sur le déclenchement de la guerre, selon que l'on était dans un camp ou dans l'autre, ou bien dans un pays neutre, soulignait l'historien caennais Claude Quétel. Aussi, le colloque caennais aura eu le mérite d'aborder des thèmes spécifiques : l'Etat religieux, les Juifs ou les intellectuels à la veille de l'invasion.

Vladislav Smirnov, professeur à l'Université de Moscou, a ainsi montré comment les Soviétiques voyaient sans état d'âme une France défaite, tout en reconnaissant les effets catastrophiques du pacte « Ribbentrop-Molotov » (pacte condamné moralement). Les communications des historiens de la Pologne, de la Roumanie, de la Hollande etc ont souligné comment leurs pays et leurs peuples étaient complètement traumatisés par l'effondrement de la France dont ils attendaient tout de la puissance militaire.

J'ajoute qu'il y en aura au moins cinq autres colloques, puisque les années de guerre seront déclinées jusqu'en 1945. Et ce dès l'an prochain, avec « L'Année 1941 » : Pearl Harbour, l'invasion de l'U.R.S.S., la vie quotidienne sous l'occupation.

Viorica Moisuc

COMMISSION ROUMAINE D'HISTOIRE DE LA DEUXIÈME GUERRE MONDIALE

Réorganisée en septembre 1990, la COMMISSION ROUMAINE D'HISTOIRE DE LA DEUXIÈME GUERRE MONDIALE (C.R.I.R.M.), a obtenu personnalité juridique par la sentence civile n° 2186/30 Oct. 1990 du Tribunal Sect. I de Bucarest, cf. Décr. n° 8/31 Déc. 1989 du C.F.S.N. ; Décr. n° 31/1954 et la loi n° 21/1924.

STATUT

1. LA COMMISSION ROUMAINE D'HISTOIRE DE LA DEUXIÈME GUERRE MONDIALE (C.R.I.R.M.-en roumain), affiliée au COMITÉ INTERNATIONAL DE LA DEUXIÈME GUERRE MONDIALE, a pour objet le développement de la recherche historique concernant la deuxième guerre mondiale : origines, causes implications, conséquences d'ordre politique, militaire, économique, diplomatique etc, et la participation à cette guerre de la Roumanie. Dans le but de la mise en œuvre de son programme, la Commission se propose de collaborer avec d'autres organismes scientifiques nationaux et étrangers, d'activité et de thématique apparentées.
2. La Commission se compose de chercheurs, spécialistes du domaine, travaillant soit en Roumanie, soit à l'étranger (dans divers instituts de recherches et d'enseignement ou différentes associations etc), ainsi que de personnes qui, d'une façon ou d'une autre, s'intéressent à cette sorte de recherches et désirent les soutenir. Peuvent également devenir membres de C.R.I.R.M. des citoyens étrangers (d'origine roumaine ou non), souhaitant de contribuer à la mise en œuvre du programme de la Commission.
3. L'organe directeur de la Commission est son Assemblée Générale, réunie annuellement, d'habitude en novembre, à une date appropriée en temps utile. C'est à l'Assemblée générale de décider du programme de C.R.I.R.M. et de son budget ; elle procède aussi à l'élection, par vote ouvert, du Bureau, l'organe exécutif de la Commission, qui assume sa direction et la mise en œuvre de ses activités entre deux réunions de l'Assemblée générale.
4. Le Bureau C.R.I.R.M., élu pour une période de cinq ans, se compose d'un président, deux vice-présidents, un secrétaire général, un trésorier et deux membres. Les membres du Bureau ne peuvent rester en fonction que pendant l'exercice de deux mandats, mais, pour assurer la continuité du travail, un tiers de l'ancienne équipe sera maintenu en fonction lors de chaque élection. Si le président se trouve empêché d'exercer sa mission, l'un des vice-présidents le remplacera jusqu'aux futures élections.
5. Le Bureau présentera à l'Assemblée Générale annuelle le compte rendu des activités développées dans l'intervalle ; il proposera à son approbation le projet d'activité de l'année à venir. C'est également au Bureau qu'incombera la tâche de maintenir la liaison avec le Bureau du COMITÉ INTERNATIONAL D'HISTOIRE DE LA DEUXIÈME GUERRE MONDIALE et les organisations analogues des autres pays. Il aura aussi à charge de fournir des informations périodiques sur ses propres activités, qui seront publiées dans le Bulletin du Comité international.
6. La Commission (C.R.I.R.M.) se propose de faire paraître deux fois l'an une Revue d'études spécialisées, qui sera distribuée sur abonnement en Roumanie et à l'étranger.
7. Les dépenses nécessaires au fonctionnement de la Commission roumaine de la deuxième guerre mondiale seront couvertes par le fonds réalisé grâce à la cotation de ses membres (suivant le montant fixé par l'Assemblée Générale), ainsi que grâce à des subsides fournis par certains organes gouvernementaux, auxquels s'ajouteraient les donations à titre officiel ou privé et les sommes rentrées après la diffusion de la revue susmentionnée, etc. Le trésorier tiendra l'évidence à jour des rentrées et dépenses, conformément aux normes comptables en vigueur. Deux censeurs désignés par l'Assemblée Générale seront appelés à vérifier la gestion de la Commission chaque année.
8. Le siège provisoire de la Commission roumaine d'histoire de la deuxième guerre mondiale est :
34, rue Aurel Vlaicu, 70259, Bucarest II, tel. 11 36 82 ou 14 49 96.

L'EXPLOITATION LITTÉRAIRE DES CHRONIQUES MOLDAVES DES XVII^e ET XVIII^e SIÈCLES PAR LA GÉNÉRATION ROUMAINE DE 1848 (LITTÉRATURE ET NATIONALISME)

Thèse de Doctorat nouveau régime, soutenue à l'Université de Lyon III, le 5 mai 1990.

Composition du jury : Président : M. Claude FOUcart (Lyon III)
Rapporteur : M. Jacques GOUDET (Lyon III)
Assesseurs : M. Alain GUILLERMOU (Paris IV)
M. Jean IACROIX (Montpellier III)

Les études que suscite l'actuelle évolution des Pays de l'Est portent souvent sur la « résurgence » du nationalisme dans ces Etats, mais proposent plus rarement une réflexion critique sur les notions contradictoires que recouvre le mot « nationalisme » dans des sociétés pluri-culturelles profondément transformées au XIX^e siècle par un certain mirage jacobin.

La formation de la littérature roumaine moderne est un des effets de ces bouleversements, car elle s'inscrit dans le vaste processus culturel et linguistique d'intégration des Moldo-valaques dans la romanité au XIX^e siècle. Or, la romanisation de ce peuple, qui reconnut la suzeraineté ottomane jusqu'en 1877, est l'une des clefs de la Question d'Orient. Les Russes avaient compris qu'il suffisait de spéculer sur la ressemblance entre le français et le roumain pour créer une confusion entre origine linguistique et origine culturelle et faire ainsi oublier aux Moldaves et aux Valaques tout ce qui les séparait profondément des Français et du monde occidental. Cette manipulation culturelle avait pour but de provoquer chez ces vassaux de la Turquie le désir d'imiter les mœurs politiques européennes et de les inciter par conséquent à réclamer un système constitutionnel que l'antiparlementaire, mais « généreux » protectorat russe devait s'empressement leur octroyer ! Avec des Roumains galvanisés par une idéologie de type occidental, Constantinople ne pouvait guère remettre en cause les acquis tsaristes du traité russo-turc d'Andrinople sans dresser contre elle le mouvement nationaliste moldo-valaque né de cet acte diplomatique.

L'intellectuel roumain de la première moitié du XIX^e siècle devait servir plus ou moins consciemment cette politique qui allait profiter directement à la France après la guerre de Crimée (1855).

En éditant les vieilles Chroniques de Moldavie, en 1852, l'historien et écrivain roumain, Mihail Kogălniceanu, ne sut pas voir que l'écriture ancienne ne produisait pas de variantes, mais qu'elle était « variance », comme l'écriture médiévale de l'Occident. Cette cécité était en réalité motivée par des visées politiques précises, mais comportait des limites pour la réalisation même de ces objectifs.

Pour rendre compte de tels problèmes, il convenait de faire émerger les intentions involontées de l'éditeur militant et de montrer que la littérature servit d'abord à pallier les insuffisances de la philologie.

Pour les Chroniqueurs des XVII^e et XVIII^e siècles, faire œuvre d'historien ne consistait pas à transcrire l'événement historique, mais à écrire avec ce que cela implique de parti pris esthétique et idéologique. Or, l'esthétique de la « variance » affectait, entre autres, la question des origines des Roumains sur laquelle les textes semblaient se contredire et l'idéologie des Chroniqueurs véhiculait les préjugés de l'aristocratie à travers laquelle ces auteurs hautement titrés considéraient l'Histoire. 7

Devant ce fait, l'intellectuel militant de la génération de 1848, qui avait découvert la philosophie politique issue de 1789 avant de s'intéresser à l'ancienne historiographie nationale, ne pouvait que se trouver partagé entre le désir de diffuser des textes authentiquement roumains par la langue et la crainte de répandre par eux une idéologie peu conforme à l'idéal jacobin.

La Littérature s'avéra la solution idéale pour sortir de l'impasse. Mise à l'école de l'Histoire, mais n'étant pas comme celle-ci soumise à des impératifs d'objectivité, elle pouvait transformer ce qui dans l'historiographie ancienne heurtait les convictions des intellectuels en reformulant le passé des annales dans une perspective jacobine où les vœux devaient parler comme des Robespierre, ou des Saint-Just roumains. Les Romantiques moldaves et valaques inventèrent de la sorte un autre passé qui doit beaucoup plus à Montesquieu ou à Rousseau qu'aux mémorialistes nationaux des XVII^e et XVIII^e siècles. Dès lors, l'exploiti-

tation littéraire des vieilles annales n'apparaît pas comme un acte de réécriture à l'intérieur du fait littéraire roumain déjà existant, mais paradoxalement comme un acte de rupture avec celui-ci et comme une forme d'allégeance à un imaginaire étranger.

L'influence française ne combla donc pas un vide — ce qui était la thèse de P. Eliade¹ et de N. I. Apostolescu²; elle ne fut pas non plus une rencontre — comme l'aproposé P. Cornea³. Elle transforma une tradition riche et originale qui perdit sa créativité au contact du jacobinisme. L'obsédant mythe roman mis en place en Roumanie par la génération de 1848 ne fut qu'une variante du mirage révolutionnaire qui fascina l'Europe des nationalités au XIX^e siècle. Sa fonction rappelle par bien des points les manipulations culturelles dont parle Serge Gruzinski dans son livre intitulé *La colonisation de l'imaginaire*⁴ à propos des Indiens du Mexique espagnol. En modifiant la mémoire collective des Roumains, la littérature « nationale » qui s'élabore entre 1829 et 1856 détourna ce peuple de ses racines spirituelles et religieuses.

L'étude de cette révolution culturelle se décompose en trois livres :

Le Livre I, « La Chronique moldave », est une description des vieilles annales moldaves avant que Mihail Kogălniceanu ne les édite en 1852 et qu'elles ne se métamorphosent en nouvelles historiques.

— Le livre II, « Les facteurs de transformation », étudie la manière dont la génération de 1848 a modifié la textualité de l'historiographie ancienne.

— Le Livre III, « La Chronique transformée », est une étude de la nouvelle historique comme genre littéraire de la génération de 1848.

Gilbert Fabre
(Université de Paris IV)

¹ Cf. Pompiliu Eliade : *De l'influence française sur l'esprit public en Roumanie*. Ernest Leroux, Paris, 1898. Cet ouvrage a fait l'objet d'une traduction roumaine due à Aurelia Creția et parue sous le titre *Influența franceza asupra spiritului public în România* en 1982 aux éditions Univers à Bucarest.

² Cf. N. I. Apostolescu : *L'influence des Romantiques français sur la poésie roumaine*. Honoré Champion, Paris, 1909.

³ Cf. Paul Cornea ; *Originile romantismului românesc. Spiritul public, mișcarea ideilor și literatura între 1780—1840*, Buc., Ed. Minerva, 1972.

⁴ Cf. Serge Gruzinski, *La colonisation de l'imaginaire. Sociétés indigènes et occidentalisation dans le Mexique espagnol (XVI^e—XVII^e siècle)*. Gallimard, Paris, 1988.

Centre d'études des civilisations de l'Europe centrale et du sud-est. Cahiers. N° 8. *Les Aroumains*. INALCO, 1989, 186 p.

Le huitième volume des Cahiers édités par le Centre susmentionné, avec une préface signée par le Pr Georges Castellan, directeur du Centre, réunit une série de contributions appartenant à des prestigieux chercheurs de plusieurs centres culturels de l'Europe. Conçues dans une conception manographique et une approche pluridisciplinaire, les études publiées réalisent une image cohérente de la place et du rôle des Aroumains dans l'histoire et la civilisation balkaniques, dès le moment de leur première attestation documentaire jusqu'à nos jours.

L'ouverture vers le monde auquel ils ont appartenu et appartiennent encore, même s'il n'est plus question de la leur totalité, est faite par le Pr Cicerone Poghir, indoeuropéaniste et balkanologue de prestige, par son ample étude « Romanisation linguistique et culturelle dans les Balkans. Survivances et évolution », consacré à la mise en lumière de l'identité de cette population, partie inséparable du mosaïque ethnique des Balkans. Qui sont et d'où sont-ils venus, les Aroumains — s'ils sont vraiment venus — pour s'installer dans les régions que beaucoup d'entre eux habitent encore ?

En discutant le nom ethnique de *vlah* (*valaque*), C. P., avance une hypothèse très intéressante concernant sa réception par les population non slaves des Balkans. Selon cette hypothèse le terme en question n'a pas été introduit dans le grec par l'intermédiaire slave, comme il a été soutenu, mais « par une filière germanique directe et parallèle » (p. 10), constituée par des Varègues scandinaves de la garde personnelle des empereurs constantinopolitains. De ce nom de *vlah*, significatif « Roumain du sud », on est arrivé, avec le temps, au sens dérivé, celui de « berger nomade » (l'occupation principale des Aroumains étant le métier de pâtre), synonyme avec alb. *çoban* (<tc) « păstor » (berger). En ce qui concerne le nom par lequel les Grecs désignaient les Roumains de la Dalmatie, l'auteur fait la précision importante que le terme *maurovlaches* ne signifie pas « nigri latini », comment il est traduit mécaniquement dans les textes latins médiévaux, mais « latins du nord », ainsi qu'il ressort de l'ancienne symbolique indoeuropéenne des nom des couleurs présente dans les mythes, les récits populaires et la héraldique. Ainsi, le *noir* signifie le nord, *blanc* — le sud, *rouge* — l'est et *vert* ou *bleu* — l'ouest.

Le fait que les Aroumains sont d'une autre souche que les Slaves, les Grecs ou les Albains de la Péninsule Balkanique est confirmé par le nom même de *Vlaque* attribué par ces derniers justement pour les distinguer des autres ethnies et pour mettre en évidence leur origine roumaine. Comment ces *Vlaques* sont-ils « arrivés », dans la Péninsule c'est une question sur laquelle insiste l'auteur de l'étude.

Après un examen minutieux et une interprétation des matériaux mis à sa disposition par les mentions historiographiques de toponymie et de linguistique C. Poghir conclut qu'il ne se pose pas la question d'une « grande immigration » des *Vlaques* du nord vers le sud mais d'une présence ancienne et ininterrompue de la population romanophone dans les régions où celle-ci est présente depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. Sans se situer sur des positions exclusivistes dans la question autochtone-immigration l'auteur admet aussi la possibilité qu'une vague romane ait pu se détacher du nord, sous la pression des invasions migratrices pour s'installer en Grèce septentrionale, un témoignage en ce sens, étant les « différences linguistiques existantes entre le dialecte du sud et celui du nord de l'aroumain qui, autrefois séparés, se sont mélangés au cours des derniers siècles ». Le parler de cette population romanophone n'est autre que celui provenant du latin balkanique, langue de laquelle s'est développée aussi la langue des Roumains de l'ancienne Dacie — des Daco-Roumains — ce qui explique, selon l'avis de l'auteur, les concordances structurales et lexicales qui existent au niveau des deux idiomes qui ont évolués « en parallèle mais indépendamment ». L'influence du grec sur l'aroumain s'explique par le bilinguisme greco-latin installé très tôt dans la zone et pas dans une moindre mesure par cette synthèse de civilisation greco-romane qui fut l'Empire byzantin. C'est dans le même sens qu'avait agi — jusqu'à une certaine époque — l'Église orthodoxe elle-même (p. 43).

En continuant la discussion autour du problème controversé de l'habitat originaire du « peuple aroumain », le byzantinologue Pctre Ş. Năsturel cherche dans l'étude « Les Valaques de l'espace byzantin et bulgare jusqu'à la conquête ottomane », la clef d'une solution de la ques-

tion aussi proche que possible de celle qui puisse satisfaire les exigences d'une démarche scientifique objective en ajoutant aux arguments de C. Poghire — auxquels il se rallie — encore d'autres devant marquer avec un plus de clarté la chronologie de la présence des « Valaques » dans l'ensemble de l'espace (c'est n. qui soulignons) compris entre le « l'anube, la Mer Egée, l'Adriatique et la Méditerranée », ainsi que le rôle joué par ceux-ci dans la vie économique, sociale et politique de la zone, depuis le Moyen Âge jusqu'à la conquête ottomane.

La vaste base documentaire utilisée par l'auteur, ses recherches très poussées qui l'ont conduit à une interprétation, ou à une réinterprétation importante des données parmi lesquelles rappelons celles offertes par la toponymie, sont d'une portée particulière revêtant pour l'auteur les caractères d'une véritable archive historique, ajoutent de nouvelles pages au dossier du thème en question et aboutissent à l'esquisse d'une impressionnante carte de la diffusion de « l'élément vlaque » — au Moyen Âge, en Thrace, Macédoine, Thessalie, Épire, jusqu'au Péloponnèse, des Îles égéennes jusqu'à celles de la Mer Adriatique. C'est une carte beaucoup plus vaste que celle que l'on aurait pu s'imaginer, par exemple, pour le XI^e s., à partir des relations de Kekaumenos, qui limitaient la présence « valaque » dans un espace réduit aux « zones d'établissement » des « noyaux primitifs » des Aroumains. Quelle pourrait être la signification d'une pareille extension, sinon une extraordinaire force de propagation réalisée par les successifs « essaimage » de loin en loin d'une population nombreuse et disposant d'une capacité économique remarquable ? D'ailleurs, les témoignages qu'apporte P. Ş. Năsturel concernant l'organisation du statut social des Aroumains dans l'Empire byzantin, de leur culture spirituelle reflétée dans la religion à laquelle ils appartenaient, ainsi que les informations concernant leur culture matérielle ne font justement que attester cette capacité qui finalement explique le fait que « les conflits qui opposèrent les Aroumains aux Byzantins sont principalement d'essence économique ». Mais le rôle des Aroumains dans les Balkans n'a pas été uniquement d'ordre économique.

La révolution des Aroumains thessaliens de 1066 contre l'autorité byzantine témoigne aussi de leur capacité militaire, de même que leur participation à la création, vers la fin du XII^e s. aux côtés (c'est n. qui soulignons) des « Valaques » de Moesie (Mysiens) du deuxième Empire bulgare témoigne, en égale mesure, de leur aptitudes politiques. Mais, selon notre avis, reste ouvert encore le débat sur le thème de la participation à cet événement majeur de l'histoire des Balkans, tant des Daco-Roumains que des Aroumains, ainsi que l'auteur est enclin de supposer en s'étayant sur le fait que « les sources [...] attribuent cet événement capital de l'histoire du Sud-Est européen à deux frères, Pierre et Assan [...]. Or, elles (les sources — n.n.) les déclarent Valaques (ou Mysiens) et leur associent étroitement les Bulgares : l'emploi conjointement des deux noms ethniques semble bien témoigner en faveur de la participation de deux peuples distincts vivant côte à côte et partageant un sort commun »¹.

En revenant à la question : qui sont les Aroumains, il convient de montrer que P.Ş.N. a formulé une nouvelle théorie qui présume l'existence d'un élément de continuité dans les Balkans, sous la forme des îles latinophones non grécisées, restées comme telles jusqu'au VI^e s., quand la « première romanité balkanique » ou « primitive » (placée temporairement — selon l'auteur — dans l'intervalle de temps compris entre la conquête romane et l'instauration de sa domination politique, réalisées au II^e s. av. J.Ch., jusqu'au VI^e s.) commença être graduellement « remplacée »² par « l'élément carpatodanubien » qui se trouvait à l'état de « proto-Roumains » (c'est n. qui soulignons) ; ceux-ci se sont déplacés, en « vagues successives », soit « pacifiquement » soit en même temps que les invadateurs de différentes ethnies attirés par les richesses de l'empire. Ces nouveaux venus — « les proto-Roumains » (« valaques ») — ont établi des contacts linguistiques directes avec la population latinophone autochtone, dont le résultat est l'idiome des Aroumains et le groupe ethnique de ses locuteurs. Leur passé, écrit P.Ş.N. « appartient à l'histoire de Byzance, puis de l'Empire ottoman, à celle enfin de chacun des États balkaniques successeurs, sans exclure pour autant les conflits naturels qui, de tout temps, ont opposé les minorités nationales à la population majoritaire du pays où, néanmoins, elle vivent conjointement, tandis que, progressivement, l'acculturation rabout et aplanit les différences qui finiront par se fondre dans l'intérêt général » (p. 47).

Cette théorie est aussi une réponse possible à l'étonnement du lecteur vis-à-vis de la présence dans le titre de la contribution de P.Ş.N. du terme *valaque* et non pas *vlaque*, ce dernier constamment évité par l'auteur.

L'étude de Matei Cazacu « Les Valaques dans les Balkans occidentaux (Serbie, Croatie, Albanie etc.). La *Pax Ottomanica* (XV^e—XVII^e siècles) », est consacrée à l'examen de la situation des différents groupes « valaques » des Balkans vivant dans les limites des jeunes États médiévaux slaves Serbie et Croatie, et plus tard, avec l'expansion de l'hégémonie ottomane de la deuxième moitié du XIV^e s., sous l'autorité politique, administrative, judiciaire de celle-ci, avant que certains membres des groupes appartenant à la population « valaque » du nord de la

Péninsule Balkanique³ apportent, au début du XVI^es. leur contribution à la formation de ces contingents de « Grenzer », de l'armée de l'Autriche-Hongrie, qui montaient la garde de la frontière orientale de l'Empire des Habsbourgs : *La Militärgrenze*.

Parmi ces groupes se distingue aussi le groupe du sud formé par des Aroumains ou « țintari » nom que l'auteur met en relation avec une formation onomatopéique qui lui a été suggérée par l'analogie avec *tzintzarrada*, dénomination enregistrée chez les bergers transhumants des Pyrénées et qui a la signification du bruit produit par la cloche accrochée au cou des bœufs et par le mouvement des batons des bergers quand ils mènent les troupeaux.

Reconnus par le pouvoir suzerain, les Aroumains ont bénéficié dans le cadre de l'Empire ottoman de nombreux privilèges. Parmi ceux-ci rappelons le statut de *voynuk* qui, selon les informations de M.C., a été perdu, par nombreux de ses bénéficiaires, au début du XVII^es., dans des circonstances pas encore élucidées. C'est le moment où se produit un « bouleversement total des valeurs » quand les « *voynuk* », privilégiés déchoient, la première place dans la hiérarchie sociale et économique revenant graduellement à la catégorie des *kielatori* formée par des charbonniers et des marchands. C'est le début d'une époque de grand essor du commerce aroumain, pratiqué par voie maritime et terrestre. Au demeurant, au XVII^es. et pendant les premières décennies du siècle suivant le commerce aroumain s'est dirigé vers l'Italie, surtout vers Venise, sur un trajet qui suivait la côte orientale de l'Adriatique. En commençant par le milieu du XV^e s. nous assistons à une modification des lignes commerciales pratiquées par les Aroumains, de même que de celles que préféraient tous les Levantins, en général, comme une conséquence de la croissance spectaculaire des taxes établies par Venise pour les produits importés de l'Empire ottoman, action qui conduisit au faliment des nombreux marchands de Moscopole, Oehride, Moulouiste et d'autres centres balkaniques. Dans ces conditions, le commerce maritime par Durazzo fut abandonné tandis qu'une nouvelle ligne commerciale fut ouverte sur la route Belgrade, Hongrie, Autriche, Allemagne. Les années 1750-1760 marquent aussi les débuts de l'émigration des Aroumains dans l'Autriche-Hongrie, qui s'explique non seulement par la destruction de Moscopole, mais se fonde aussi sur des raisons économiques beaucoup plus importantes, avec des profondes implications dans la vie et dans l'activité de nombreuses catégories de Balkaniques. De cette manière M. C. nous a déjà introduit dans la diaspora aroumaine traitée en détail par Neagu Djuvara dans l'étude « La diaspora aroumaine aux XV^e et XIX^e siècles ».

Présentant l'ensemble des phénomènes économiques, sociaux et politiques qui ont gouvernés les Balkans aux XVI^e-XVIII^e siècles, l'auteur dévoile les prémisses de l'émigration moderne des Aroumains, processus déroulé sur une longue durée et qui se présente à nos yeux, grâce à la contribution de l'auteur, dans toute son ampleur et complexité.

Une « Pax Ottomanica », — « œuvre de pacification », entreprise par les Ottomans après la dissolution de tous des Etats chrétiens de la Péninsule Balkanique, processus qui commence dans les premières décennies du XVI^es. et s'étend jusqu'à la deuxième moitié du siècle suivant — a eu la signification d'un délai aux effets bénéfiques sur le développement d'un commerce régional puissant et d'une industrie pleine de promesses dans les Balkans, activités dans lesquelles se sont impliqués, naturellement, aussi de nombreux Aroumains. Les immunités, le statut de *muaf* « exempt d'impôts », l'indépendance administrative dont jouissaient les armatoles aroumains, albanais, grecs et slaves habitant les 15 (plus tard 17) armatolates organisés par Soliman I^{er} en 1537 sur l'entier territoire de la Macédoine, de la Thessalie et de l'Epire (y compris l'Étolie et l'Arcadie)⁴ ont créé les conditions nécessaires à un tel progrès.

Mais, les circonstances internes et externes défavorables ont conduit ultérieurement à une rupture de l'équilibre social — fragile dès le début — réalisé par la « Pax Ottomanica ». Parmi les principales causes, on peut distinguer, en premier lieu la diminution du pouvoir de Constantinople, suivie de l'apparition sur le plan local, de ces « potentats redoutables » et, par conséquent, indésirables pour une population dont les droits étaient confrontés avec le danger d'une inévitable limitation. A son tour, Venise se voit assigner un rôle toujours croissant dans la zone, pas du tout à l'écart des immixtions et des intrigues qui conduiront bientôt aux discordes entre les chrétiens et les musulmans des Balkans, les premiers visés étant les musulmans albanais. Sur cette arrière toile prennent naissance ces actions — d'une plus grande ou moindre portée — qui tourneront en de vraies émeutes, considérées par l'autorité ottomane comme une trahison de tout ce que la Pax Ottomanica avait créé pour l'ensemble ethnique des Balkans. Les Aroumains y seront impliqués. Au début furent attirés certains dirigeants de l'administration, les « capitaines » des armatoles ; ultérieurement, les rangs des mécontents et des révoltés augmentèrent considérablement, pour que le contenu même du terme *armatole* tombe en désuétude à la fin du XVII^es. pour devenir synonyme des termes comme : *hauiduc*, *banait*, *cleft*. Neagu Djuvara voit comme de juste les germes de la future insurrection de 1821 et de la guerre d'indépendance des Grecs dans ces mouvements au substrat religieux (c'est n. c. i. s. u. i. c. i. n. o. r. s.) du XVIII^es. des armatolates parmi lesquels se trouvaient de nombreux Aroumains. Leur partici-

pation à la révolution « hellénique », ne doit pas être ni exagérée mais ni ignorée non plus, souligne N. D. Les Aroumains — figures de marque de cette révolution — se reconnaissent en la personne du général Coletti ou du poète Constantin Fereos (connu sous le nom de Veletinlis, d'après le nom de la localité Veletin) qui sous l'influence des idées de la Révolution française faisait imprimer à Vicnne, en 1797 la fameuse « Proclamation révolutionnaire ».

L'indépendance de la Grèce marque une nouvelle étape dans la vie de la communauté, aroumaine des Balkans : l'idéal au service duquel ils s'étaient ralliés à la coalition antiottomane en payant leur tribut de sang était anéanti, ils éprouvent de plus en plus un sentiment de frustration engendré par les signes évidents d'assimilation manifestés par le gouvernement d'Athènes. De cette manière cette politique « conduira, dans les régions à populations mixtes à des antagonismes qui n'existaient pas auparavant ».

Selon les conclusions de l'auteur, les causes qui ont engendré la diaspora aroumaine du XVIII^{es}. sont multiples et leur racines se retrouvent dans l'histoire économique, sociale et politique des Balkans. La destruction de Moscovie ne représente qu'un anneau dans une longue chaîne d'épisodes dramatiques qui ont contribué aux émigrations successives d'une partie importante de la population aroumaine de la Péninsule Balkanique, qui ont eu finalement comme résultat l'établissement de celle-ci dans d'autres pays. N. D. ne clôt pas son étude avant d'évoquer avec une véridicité et affection naturelle et non dissimulée des nous de résonance issus des familles d'émigrants.

L'apparition et l'évolution du concept de conscience nationale chez les Aroumains sont examinées dans une large perspective — balkanique et centre — européenne — par Max Demeter Pcyfuss dans son étude intitulée « Les Aroumains à l'ère des nationalismes balkaniques » qui constitue, ainsi que le déclare l'auteur lui-même, un résumé plus détaillé de son ouvrage publié en 1974 (*Die aromunische Frage*) connu, d'ailleurs, par les spécialistes.

Si l'appartenance à un groupe ethnique est dictée par un critère unique — celui de la langue maternelle — et par conséquent, elle ne peut pas changer, « la conscience nationale peut changer telle la couleur des cheveux », écrit Max Demeter Pcyfuss. Dans l'Europe centrale et orientale, « où domine le concept de nation défini par la langue et la civilisation (Kulturnation) on a précisément recherché dans l'histoire culturelle les premières manifestations de l'existence nationale... ». En ce qui concerne les Aroumains, l'auteur est d'avis que leur histoire — du moins à ses débuts — ne trahit pas l'existence d'un sentiment national aroumain, même si les tentatives d'utilisation de la langue maternelle dans l'église annoncent seulement « un changement d'attitude » — phénomène attesté d'ailleurs dans toute l'Europe, dès le début du XV^{es}.

Mais, d'autre part « le haut niveau culturel », de la « Nouvelle Académie », de Moscovie a contribué, même indirectement, à la « promotion du sentiment national chez les Aroumains », parce que tous les écrivains de la fin du XVIII^{es}., mais surtout ceux du début du XIX^{es}., conservant des relations étroites — bien que parfois seulement affectives — avec le grand centre culturel des Aroumains des Balkans, exprimaient par leurs écrits la nostalgie de leur éloignement (Uccuta, Cavallioti, Daniel). En même temps Constantin Roja et Mihail Boiagi, les continuateurs d'Uccuta, ont subi une puissante influence de l'École Transylvanie « traduite » sur le plan linguistique par les tendances latinisantes et daco-romanisantes connues. En parallèle a lieu un processus analogue de « roumanisation » des Aroumains « vivant en Hongrie, sous l'influence linguistique du dacoroumain ». De cette ambiance se sont illustrées des personnalités de marque — le baron Andrei Saguna, métropolite de la Transylvanie, Emanoil Gojdu ou les membres de la famille Mociona etc. Le moment était donc favorable à l'affirmation de « l'enthousiasme national des Roumains », « des Principautés danubiennes » et non seulement — mais aussi aux aspirations des Aroumains de la Macédoine et des régions limitrophes visant l'introduction de la « langue maternelle aroumaine dans l'école et l'église ». Ainsi qu'il est généralement connu, dans les écoles aroumaines de la Péninsule Balkanique a été introduit l'enseignement en dacoroumain. Celui qui a réalisé le pas, le « spiritus rector de la cause des Aroumains », s'appelle Apostol Mărgărit.

Un succès a été aussi l'utilisation « de la langue maternelle et du daco-roumain » dans l'église des Aroumains des Balkans ; Apostol Mărgărit aurait aimé aller plus loin par la création d'un évêché national pour les Aroumains ce qui fut, malheureusement, impossible. Le mérite de l'instituteur de Clisura est d'avoir « retardé avec les moyens qui s'accommodaient avec l'époque et les circonstances, la grécisation des Aroumains en marche depuis le XVIII^e siècle » (p. 140).

Le problème épincieux des Aroumains de Macédoine notamment la reconnaissance par la Turquie, en 1905, d'une « nationalité aroumaine » (p. 141), l'attitude et la réaction grecques envers celle-ci, les guerres balkaniques, la paix de Bucarest de 1913 et ses conséquences, de même que celles de la Première Guerre mondiale, du point de vue des Aroumains, sont également discutées dans l'étude de M.D.P.

Arrivé à la fin de la lecture de cette étude, le lecteur fait sienne la conclusion de l'auteur : au long des siècles, dans le tumulte des temps durs s'est forgée une conscience nationale arou-

maine; cette conscience aspire à une perspective unique : « Dans une Europe commune des régions, les Aroumains, de quelque côté qu'ils vivent, d'une frontière ou d'une autre, doivent obtenir, en tant qu'Aroumains leurs droits illimités à une patrie » (p. 145).

La contribution de Mihaela Bacon, « Entre acculturation et assimilation : Les Aroumains au XX^e siècle », clôt, chronologiquement, le volume. Fondée sur les méthodes de l'anthropologie sociale, l'auteur étudie la situation des Aroumains d'aujourd'hui comme réflexe du phénomène d'acculturation. Elle distingue dans ce processus d'acculturation trois étapes historiques : une première qui va depuis la chute de l'Empire ottoman jusqu'à la Deuxième Guerre mondiale, une deuxième allant d'ici aux années 1980 et une troisième, depuis 1980 à nos jours (p. 161). La première se fait remarquer par quelques traits spécifiques : ségrégationnisme progressif, l'arrivée dans les Balkans d'un million et demi de Grecs venant de l'Asie Mineure comme suite de l'abandon de la politique préconisée par Venizelos et connue sous le nom de la « Grande Idée » et, vers les années '30, une émigration massive en Roumanie (environ 12 000 personnes) car, « depuis toujours un courant allant de la Macédoine vers la Roumanie a concouru à ce que les Aroumains s'installent dans ce dernier pays, étant donné leur certitude de pouvoir s'intégrer dans un pays ressenti ou présenté comme apparenté ethniquement, linguistiquement et culturellement » (p. 162). A cette époque il n'est pas encore question d'une acculturation. En échange la période consécutive à la Deuxième Guerre mondiale « fait quitter aux Balkans le problème d'une acculturation liée à des facteurs typiquement locaux en termes de nationalité et de nationalisme pour le faire entrer dans l'acculturation propre à toutes les cultures non industrielles qui survivaient en Occident, c'est-à-dire essentiellement les cultures paysannes, ou plus généralement non urbaines » (p. 163).

L'assimilation est devenue depuis dominante de même que les « arrière-plans » idéologiques, politiques et nationalistes (p. 163).

Aujourd'hui les Aroumains sont des Grecs, Bulgares, Albanais, Yougoslaves ou Roumains, parlant les langues nationales des pays où ils vivent. Tous les traits spécifiques qui les différencient des autres groupes sociaux — ne sont plus que « des souvenirs ». C'est pour cela que le problème de leur identité ne se pose plus à ce moment dans les termes de l'appartenance à une ethnie mais dans ceux d'une reconnaissance en tant que « minorité culturelle » (p. 164). C'est d'ailleurs dans cet esprit qu'a été cultivée en Roumanie la littérature dialectale aroumaine, surtout dans les dernières décennies, illustrée tant par la parution de volumes de prose et de poésie (les noms de Hristu Cănu Irovanu ou Kira Iorgovanu sont actuellement connus au lecteur) que par l'édition et la réédition d'une partie de l'héritage littéraire des Aroumains.

Le volume que nous venons de signaler est impressionnant par sa teneur scientifique, la riche information, la rigueur des démarches et bien souvent par l'originalité des interprétations qui le situent parmi les travaux de référence dans ce domaine de la recherche scientifique.

Elena Scărlatoiu

GEO PISTARINO, *I Gin dell'Oltremare*. Civico Istituto Colombiano, Studi e testi. Serie storica a cura di GEO PISTARINO. Genova, Civico Istituto Colombiano, 1988, 508 (v12) pp., illus. Avec un Avant-propos d'IVAN DUJČEV.

Sous la direction du professeur Geo Pistarino de l'Université de Gênes, l'Institut Colombien de cette même ville publie depuis 1976 une belle série de volumes concernant l'histoire de Gênes et de son activité économique et expansion coloniale. Ces volumes font pendant à ceux publiés sous la direction du même dans la collection d'études et sources, éditées depuis 1958 sous les auspices de l'Institut de paléographie et d'histoire médiévale de l'université de Gênes. Grâce à l'infatigable activité déployée par l'auteur, la littérature relative à l'histoire de la civilisation européenne au Moyen Âge s'est merveilleusement enrichie, ces dernières trois décennies, et l'on ne saurait jamais à ce propos élogier à leur juste valeur ses grands mérites, en même temps comme auteur d'études érudites, éditeur de sources importantes et animateur généreux de tout un programme de recherches dans le domaine déjà cité.

Le présent volume rassemble dans ses neuf chapitres plusieurs études, quelques-unes déjà publiées, d'autres inédites, se rapportant toutes à l'histoire de l'expansion génoise en Roumanie, notamment dans le bassin de la mer Noire. Nous allons les présenter succinctement dans ce qui suit, pour les lecteurs de notre revue.

Le chapitre I^{er} porte le titre *La « Romania » e il « Mare Maius » nelle fonti medievali genovesi* (p. 7-84) et, comme l'auteur le montre explicitement (p. 507), il comprend deux parties. La première partie reproduit *tale quale* le rapport présenté par l'auteur au colloque international organisé en 1985 à Vienne par l'Institut bulgare de recherches en Autriche et publié

ensuite dans les « *Mitteilungen* » du même Institut, VIII, 2, 1986, p. 55—70. La seconde partie, reproduit, avec certaines modifications, le rapport *Le fonti genovesi per la storia del Mar Nero*, présenté au premier colloque international « *Bulgaria Pontica Medii Aevi* », organisé en 1979 à Nessèbre (en Bulgarie), la version primitive de ce rapport a été publiée dans « *Byzantino-bulgaria* », Sofia, VII, 1981, p. 43—72. Le tout représente une vue d'ensemble très précise concernant les sources médiévales génoises relatives à la *Romania* et à l'expansion génoise en mer Noire, avec des commentaires hautement précieux apportés par l'un des leurs meilleurs connaisseurs.

Le chap. II : *Genova e i Genovesi nel Mar Nero (secc. XII—XV)* (p. 85—130) comprend le rapport présenté par l'auteur au II^e colloque international « *Bulgaria Pontica Medii Aevi* » Nessèbre, 1982, dont les travaux viennent d'être publiés dans le volume *Bulgaria Pontica Medii Aevi II. Deuxième Symposium international. Nessèbre, 26—30 mai 1982*, Sofia, 1988 (rotaprint) ; le rapport en question s'y trouve aux pages 27—85 : la *Nota bibliografica*, *ibidem*, p. 79—85, a été transférée à la fin du premier chapitre du présent volume, p. 79—84, *Appendice bibliografica*. L'auteur y analyse les divers problèmes posés à l'expansion génoise en mer Noire : problèmes d'ordre religieux, juridique, linguistique et ethnique.

Le chapitre III s'intitule *La Zagora e il « Mare Maius »* (p. 131—197) et comprend quatre parties, (dont la provenance diverse est également précisée (p. 507—508). La première partie développe les interventions présentées par l'auteur en 1981 à l'occasion d'une rencontre italo-bulgare à Gênes ; ces interventions ont été publiées dans le volume « *Genova e la Bulgaria nel medioevo. Atti delle Giornate bulgare a Genova, 28—30 ottobre 1981* », Genova, Collana storica di fonti e studi, 42, 1984, p. 27—39, 284—286. Nous n'avons pas en la possibilité de consulter la version originale de ces interventions : le texte, *debitamente rielaborato* (p. 507), publié dans le présent volume, constitue *un breve profilo della storia bulgara* (p. 146) et reproduit les thèses de l'historiographie bulgare contemporaine, avec maintes déformations bien connues, comme c'est le cas de la thèse concernant l'origine prétendue commune des Assénides et la négation de la participation des Vlaques balkaniques à la restauration de l'empire bulgare en 1185—1218¹ ; comme tel, ce texte représente à notre avis un simple compliment, adressé par l'auteur à ses hôtes bulgares.

La deuxième partie de ce chapitre reproduit le rapport *All'origine dei rapporti bulgaro-genovesi (1289—1290)*, publié antérieurement dans *Genova e la Bulgaria nel medioevo ...*, déjà cité, p. 53—88. À l'avis de l'auteur, les Génois de l'éra ont dû emprunter dès la fin du XIII^e siècle les ports de l'actuel littoral bulgare, notamment Mesembria, du moins comme escales dans leurs voyages vers les Bouches du Danube, vers Moncastro ou vers Caffa, mais les sources qui en font état ne comptent que trois documents datés de juillet-septembre 1281 (p. 151—153). D'autre part, il ne faut pas oublier que dès 1264, les ports en question, Mesembria y comprise, ont à plusieurs reprises changé de maître, tantôt l'empereur grec, tantôt le tsar bulgare, ce qui, évidemment, ne manquait pas d'influencer d'une manière décisive les relations nouées entre les marchands génois et les « terres bulgares ». La création au XIV^e siècle du despotat de Carvouna, ouvertement hostile aux Génois, auxquels il interdit l'accès dans les ports s'étendant de Varna à Kalliakra, explique elle aussi la précarité de ces relations, précarité que l'auteur attribue à tort, selon notre opinion, à l'absence ou à la perte des documents qui auraient dû les refléter (p. 184—185)².

La III^e partie de ce même chapitre reprend, en les développant, les textes publiés dans le volume déjà cité *Genova e la Bulgaria ...*, p. 212—219 et également dans les « *Atti del Convegno storico italo-sovietico e della Tavola rotonda : Cinquant'anni di storiografia medievistica italiana e sovietica. Gli insedimen'i genovesi nel Mar Nero*. Genova, 11—13 novembre 1976 », p. 27, 39, 212, 219, 284—286 ; enfin, cette partie comprend également l'article *Chilia dei Genovesi alla foce del Danubio*, publié dans « *Liguria* », 29, 1972, 9, p. 9—11.

La IV^e partie de ce même chapitre reproduit l'article *Mercanti genovesi in Bulgaria (secoli XIII—XIV)*, publié dans « *Liguria* », 4^o, 1982, 3, p. 3—5.

Le chapitre IV : *Due secoli tra l'era e Caffa* (p. 199—228) reproduit le texte du rapport présenté sous le même titre au colloque « *Bulgaria Pontica Medii Aevi III* », Nessèbre, 1985 (dont les travaux sont encore en cours de publication). L'auteur nous offre dans ce rapport

¹ Sur la création et le caractère de l'Etat fondé en 1187 par les Assénides, v/ les études publiées dans le volume *L'Insurrection et l'Etat des Assénides* (en roumain, avec des résumés français), Bucarest, 1989.

² On trouvera un exposé objectif concernant les relations bulgare génoises chez Michel Balard, *Les Génois et les régions bulgares au XIV^e siècle*, dans « *Byzantino-bulgaria* », II, 1981, p. 87—97.

une analyse comparative, envisageant des aspects bien différents, de l'organisation et du développement des deux colonies-maitresses de Gênes, à travers les deux siècles de leur histoire.

Le chapitre V s'intitule *Banche i banchieri, merci e mercanti a Caffa nel secolo XIV* (p. 229—245); il représente une nouvelle fusion de deux textes : la première partie, remaniée, de l'étude *Banchi e banchieri del '300 nei centri genovesi del Mar Nero*, publiée d'abord dans « Cronache l'Innare », IV, 5—6, maggio-giugno 1974, p. 8—10 et la première partie de l'article *Mercanti del Trecento nel Levante genovese*, publié dans « Clio. Rivista trimestrale di studi storici », X, 1, gennaio-marzo 1974, p. 33—38. L'auteur y analyse les informations relatives à ce sujet, contenues dans les actes notariaux rédigés à Caffa en 1313—1314 et publiés en 1973 par Giovanna Balbi³.

Le chapitre VI : *A Chilia e Licostomo, sulla foce del Danubio* (p. 217—370) est de loin le plus ample de ce volume; comme le précédent, il se compose de deux textes différents, à savoir : la deuxième partie de l'étude déjà citée *Banchi e banchieri del '300 nei centri genovesi del Mar Nero* (texte inédit); la deuxième et la troisième partie de l'article *Mercanti del Trecento nel Levante genovese*, cité plus haut, texte publié *ibidem*, p. 38—65. En fait, le chapitre en question représente un ample et pertinent commentaire portant sur les divers aspects de la vie quotidienne à Kilia et à Licostomo, tels qu'ils se reflètent dans la trame des actes notariés rédigés en 1360—1361 à Kilia⁴ et en 1373, 1383—1384 à Licostomo⁵.

Le chapitre VII : *Da Savona al Mar Nero* (p. 371—407) comprend : la partie initiale de l'article *Note sulle fonti della storia savonese*, texte publié dans « Miscellanea di storia savonese », Collana storica di fonti e studi, 26, Genova, 1978, p. 87—89; ensuite, le texte, amplement remanié, de l'étude *Mercanti del Trecento da Savona al Mar Nero*, publiée dans « Studi in memoria di Federico Melis », Napoli, I, 1978, p. 31—52.

Le chapitre VIII s'intitule *I Genovesi in Pera—Galata turca* (p. 409—455) représente la version italienne, amplement remaniée et complétée, de l'étude *The Genoese in Pera — Turkish Galata*, publiée dans « Mediterranean Historical Review », I, 1, June 1986, p. 63—85. On y examine la situation de la colonie génoise de l'éra après la conquête ottomane de Constantinople et le rôle qu'elle a rempli sous les nouveaux maîtres de la capitale fondée par Constantin le Grand.

Enfin, le chapitre IX, intitulé *Ghenas, Iguenoas, Genevis* (p. 457—488), présente une étude inédite⁶, concernant des diverses attestations de la survivance des Génois dans leurs anciennes colonies du Levant.

A la fin du volume, l'auteur a rassemblé onze cartes géographiques montrant l'expansion génoise en Orient, le plan de Pera et le plan de Caffa, cartes et plans recueillis des travaux publiés par divers auteurs, depuis le XIV^e siècle jusqu'à nos jours...

Le volume que nous venons de présenter, en nous ouvrant le large éventail des résultats obtenus par l'auteur, à la suite de ses infatigables recherches, enrichit considérablement l'histoire de l'expansion génoise au Levant et surtout en mer Noire. Et il nous sera permis d'apprécier à sa juste hauteur l'amour dévoué envers Gênes, qui se dégage discrètement de chaque page de ses écrits.

Octavian Iliescu

³ Giovanna Balbi, *Atti rogati a Caffa da Nicolò Beltramo, (1313—14)*, dans : Giovanna Balbi, Silvana Raiteri, *Notai genovesi in Oltremare. Atti rogati a Caffa e a Licostomo (sec. XIV)*, Collana storica di fonti e studi, 14, Gênes, 1973.

⁴ Actes édités par : Geo Pistarino, *Notai genovesi in Oltremare. Atti rogati a Chilia da Antonio di Ponzò (1360—61)*, Collana storica di fonti e studi, 12, Gênes, 1971; Idem, *Nuovi documenti su Chilia dei Genovesi*, dans : « Bolletino Ligustico », 20, 1979, p. 63—66; Michel Balard, *Gênes et l'Outre-Mer, II, Actes de Kilia du notaire Antonio di Ponzò 1360*, Paris — La Haye — New York, 1980.

⁵ Silvana Raiteri, *Atti rogati a Licostomo da Domenico da Carignano (1373) e Oberto Grassi da Voltri (1383—84)*, dans : Giovanna Balbi, Silvana Raiteri, *op. cit.*

⁶ Rappelons ici que toutes les indications bibliographiques dont on fait mention dans le présent compte rendu ont été fournies par l'auteur même (p. 507—508).

ANNA TABAKI, 'Ο Μολιέρως στὴ φαναριώτικη παιδεία, Τρεῖς Χειρόγραφες μεταφράσεις, «Τετράδια ἐργασίας», 14, Centre de recherches néohelléniques, Athènes, 1988, 246 p.

La prestigieuse série des Cahiers de travail du Centre de recherches néohelléniques, qui comptera bientôt une décennie d'existence, nous offre dernièrement une excellente édition de Molière en grec, due à Anna Tabaki. Si nous avons tardé à en parler, puisque déjà trois ans se sont écoulés depuis sa parution, c'est que notre Revue n'a pas bénéficié, pendant ce laps de temps, de conditions favorables, permettant de suivre le flux normal de la vie scientifique.

Avant de parler des pièces proprement-dites et de la manière dont elles ont été éditées, arrêtons-nous à ce qui donne, dès le début, tout son poids à ce travail de qualité, c'est-à-dire à son étude introductive. Les deux parties de cette introduction traacent le cadre intellectuel de la culture grecque du XVIII^e siècle (I) d'abord, et la manière dont Molière y fit son entrée (II) ensuite. Nous constatons avec plaisir que c'est en partant des acquis de l'histoire littéraire des Grecs (K. Th. Dimaras, Alkis Anghelou, Lucie Droulia, Dém. Spathis etc.) et des Roumains (N. Iorga, A. Camariano-Cioran, N. Camariano etc.) qu'Anna Tabaki pousse son analyse en profondeur, ce qui lui permet de pénétrer au coeur même de ce chapitre des Lumières grecques. Il s'en détache la place qu'y occupe la pensée occidentale, en général, et l'importance des traductions littéraires en tant qu'étape décisive pour la pénétration de cette dernière dans la culture hellénique, à la suite des changements sociaux qui se sont produits au XVIII^e siècle. Un aspect dûment illustré et qui nous tient à coeur c'est le rôle des Phanariotes, des Mavrocordat surtout, et des Principautés Roumaines dans ce processus intellectuel destiné à faire sortir de son immobilisme une culture maintenue sous la férule de l'Eglise Orthodoxe. En même temps, l'auteur de cette étude sait faire entrer dans son analyse une bibliographie française mise à jour, dont la connaissance n'est pas familière dans ces pays de l'Est qui ont souffert d'un regrettable isolement. C'est grâce à cette bibliographie récente que certains lieux communs de l'interprétation des faits littéraires ont pu être évités.

La traduction comme « phénomène à multiples dimensions » est étudiée dans un paragraphe édifiant. En partant de la curiosité qui s'éveille, pour arriver, grâce à ces traductions, à une mentalité renouvelée et mûrie, Anna Tabaki nous fait voir, dans des termes définitifs et convaincants, une évolution riche en conséquences, une nouvelle manière de penser et de vivre, qui devient celle de l'homme des Lumières.

La place de la traduction dramatique dans la production phanariote manuscrite forme l'objet d'un autre paragraphe particulièrement intéressant par ses remarques sur les différentes catégories de manuscrits. L'auteur s'arrête surtout à ces anthologies manuscrites si connues dans le monde phanariote — les miscellanées (μισμαγιές) qui, à elles seules, semblent résumer les domaines préférés des lecteurs, en contribuant à la formation du goût littéraire dans les milieux phanariotes.

D'intéressantes réflexions portant sur le vif intérêt qu'éveillait la « comédie urbaine » dans ce milieu — Goldoni en premier lieu — la fortune de Metastasio en Moldavie et en Valachie, ainsi que l'activité des compagnies étrangères, nous permettent de constater à quel point Bucarest et Iassy étaient devenus au début du XIX^e siècle d'importants centres de la vie théâtrale. Grâce à ce développement qu'y prend la scène, la propension pour le théâtre dont témoignent les manuscrits transforme ce public de lecteurs en un passionné public de spectateurs. Il ne s'agit plus d'une simple lecture de textes dramatiques, mais bien du contact fertile avec la scène, tel que Anna Tabaki l'a étudié jadis pour Odessa.

La seconde partie de l'étude introductive fait une brève et minutieuse analyse du « premier moment de Molière dans la culture néohellénique ». Correspondant aux débuts d'un nouvel état d'esprit créé par le mouvement des Lumières, « d'un nouveau *modus vivendi* et, par conséquent, d'un code nouveau de morale sociale », ces contacts de la culture grecque ont pour cadre géographique et culturel également les Principautés Roumaines, le monde des Phanariotes. Il est présent dans la bibliothèque et la correspondance des Mavrocordat et l'intérêt qu'on montre pour les traductions de Molière à la cour de Constantin Mavrocordat est celui manifesté pour les textes classiques. L'influence du théâtre italien pour les acteurs français — en matière de technique et de thèmes — est caractéristique pour le second moment de Molière, quand la représentation dramatique fait suite à la simple lecture. Un troisième « moment » Molière est celui de la période post-révolutionnaire des Grecs, au XIX^e siècle.

Les trois pièces éditées dans le présent volume sont parmi les premières comédies de Molière. Elles introduisent des notions nouvelles à l'époque : le bonheur terrestre, l'amour, les relations entre les sexes, le mariage. Leurs manuscrits se trouvent au British Museum (provenant de la bibliothèque de lord Guilford) — il s'agit de *L'Etourdi*, *Sganarelle* ou *le cocu imaginaire* — et à la Bibliothèque de l'Académie Roumaine (*L'Ecole des maris*), où il fut décrit

a première fois par Nestor Camariano. Cette troisième pièce est pour l'éditeur un ouvrage à thèse, qui tend à ridiculiser un mode de vie traditionnel, fermé, plaidant pour la libération de la femme, le seul moyen d'assurer une véritable sincérité dans les rapports familiaux et la pratique de la vertu.

En reproduisant les éléments caractéristiques de ces manuscrits, l'éditeur est à même d'apporter de nouvelles précisions. En ce qui concerne le premier, Anna Tabaki, nous fait remarquer certaines imprécisions de la note biographique de Molière, qu'elle ne manque pas de corriger. Il est évident que Jean Rallis, le traducteur de ces pièces, avait pris ses renseignements d'une biographie plus étendue de Molière. Mais ce détail, parmi d'autres, permet aussi à Anna Tabaki de constater que Rallis avait utilisé deux versions — française et italienne — le principal modèle étant la traduction de Nic. de Castelli (Leipzig, 1697—98).

D'un intérêt spécial pour nous est l'analyse du cod. 1030 de la Bibliothèque de l'Académie Roumaine, au contenu varié et déconcertant par sa diversité, allant des textes de dogme orthodoxe à ceux de Alexandre et Nicolas Mavrocordat, à Eust. Makrenbolitis et à Molière. Théologique, moralisateur et parénétiqne, ce registre manuscrit est une vraie synthèse des connaissances anciennes et nouvelles exprimant des attaches avec l'esprit traditionnel et le « modernisme » en même temps.

Les deux problèmes essentiels de ce manuscrit-miscellanée sont ceux de la chronologie et de la personne qui a pris l'initiative de le composer. Sur le premier point, l'éditeur se prononce pour une plus grande précision, en constatant comme limite supérieure l'année 1741, alors que la limite inférieure est — selon toute probabilité — l'année 1785. Quant à la personne qui a pris l'initiative, il semble indubitable qu'il s'agisse du « vornic » Theod'osios, appartenant au milieu phanariote, dont les vers encomiastiques dédiés aux Mavrocordat à la fin de leurs textes et destinés à flatter Constantin Mavrocordat, permettent aussi de dater ces vers avant 1768, date de la mort du prince.

L'étude introductive s'achève par une comparaison de la traduction italienne de Nic. de Castelli et de la version grecque de Ioannis Rallis. Il s'en détache l'intention de ce dernier de rendre de manière fidèle l'esprit du modèle, tout en n'hésitant pas à helléniser certains notions ou de les remplacer par des éléments familiers au lecteur balkanique. D'ailleurs nous assure l'éditeur, de pareilles différences peuvent être rencontrées également dans les traductions des œuvres de Molière du français en italien.

Un méticuleux et suggestif inventaire de quelques catégories de changements opérés par Rallis dans sa traduction s'arrête surtout à la transposition des personnages des comédies et de l'élément comique. Certaines répétitions, destinées à souligner, par leur emphase, le comique des situations, ainsi que des jeux de mots nous prouvent la manière ingénieuse utilisée par Rallis. C'est d'autant plus méritoire si l'on pense que ces comédies sont les plus anciennes traductions de la littérature occidentale dans les Principautés Roumaines. Le changement de décor et l'adaptation de quelques passages à l'atmosphère balkanique sont frappants, surtout dans le monologue de Sganarelle, dans la troisième pièce, sur la mode et les vêtements, ces derniers faisant partie du costume oriental dans tout ce que ce dernier a de plus caractéristique.

Mais cet inventaire trouve aussi un utile auxiliaire dans les abondantes explications annexées aux trois pièces (Σχολια). La personnalité du traducteur s'y révèle une fois de plus, lorsqu'il introduit tantôt un détail de mise en scène, tantôt un terme localisé dans les Balkans. Pourtant, d'autres éléments du comique lui échappent, comme dans le cas d'un déguisement de Mascarille — qu'il passe sous silence — ou de l'effet produit par un parler dialectal, qui manque dans la version grecque. Le Glossaire explique une série de mots trouvés dans les trois pièces, en utilisant le Dictionnaire du dialecte vénitien de Giuseppe Boerio (Venise, 1867) et en complétant de la sorte un domaine linguistique particulièrement intéressant dans le cas de cette édition.

Après la série des pièces de Goldoni dont les versions néogrecques ont été éditées depuis 1976, à l'Université de Padoue, sous la direction de Filippo Maria Pontani, par Lidia Martini, Anna Gentilini Grinzato, Cristina Stevanoni et Massimo Peri, qui nous ont restitué l'un des auteurs dramatiques les plus appréciés dans la monde balkanique et dans les Principautés Roumaines en premier lieu, la parution en Grèce de cette édition de Molière est un événement littéraire également. L'expérience acquise en Grèce et en France par Anna Tabaki lui a permis de donner libre cours à son esprit analytique et à son érudition et de faire de cette édition un ouvrage qui s'impose et qui rend un insigne service aux recherches littéraires sud-est européennes. Nous avons là, en même temps, un instrument de travail et une étude compétente qui fait le point sur la pénétration dans la culture balkanique et roumaine de l'esprit de Molière, l'auteur occidental qui, avec Metastasio, étaient les seuls à inspirer confiance à Démètre Catargi.

Cornelia Papacostea-Danielopolu

SHABAN DEMIRAJ, *Eqrem Çabej — Një jetë kushtuar shkencës* (Eqrem Çabej — Une vie vouée à la science), Tiranë [1990], 270 p.

Cette monographie de Shaban Demiraj paraît à l'occasion de la dixième commémoration de la mort d'E. Çabej, le plus illustre albanologue de notre temps. Historien de la langue albanaise et auteur de la première grammaire historique de la langue albanaise, Sh. Demiraj aboutit à présenter toutes les directions de recherche suivies par E. Ç. et la théorie qui les unit dans une ample explication — par l'histoire de la langue — de l'histoire des Albanais et de leur civilisation.

De la sorte, le livre de Sh. D., concernant l'activité de plus de 50 années d'E.Ç., comprend les huit chapitres suivants : la vie et l'œuvre d'E.Ç. ; l'histoire de la langue albanaise ; les études étymologiques ; la phonétique et la grammaire historique ; la dialectologie ; les auteurs anciens des XV^e—XVII^e s. : l'albanais actuel ; les travaux sur le folklore et la littérature. Deux annexes complètent la monographie, comprenant un choix d'études et d'articles parus dans des revues moins accessibles ; des fragments de correspondance d'E.Ç. avec d'autres albanologues ; une bibliographie sélective des ouvrages d'E.Ç. Dans une préface dense l'écrivain célèbre Ismail Kadare érce le portrait d'un authentique titan de la culture albanaise qui était E.Ç.

Sh. D. fait dans le premier chapitre du livre l'histoire de l'albanologie et des études linguistiques concernant le sud-est européen, afin de pouvoir délimiter la contribution décisive à leur évolution ultérieure du savant albanaise (p. 30 et suiv.). Sh. D. montre que l'intérêt d'E.Ç. est orienté vers les domaines de l'étymologie, de la phonétique historique et de la grammaire historique, de la dialectologie, d'où sont tirés les faits significatifs, en vue d'éclaircir les questions de ce que Sh. D. nomme l'histoire et la préhistoire de la langue et du peuple albanaise : l'origine de cette langue ancienne des Balkans, le lieu où elle a été parlée durant toute son histoire, sa place parmi les langues indo-européennes et parmi les langues balkaniques (p. 31, 54).

Sh. D. définit dès le début la méthode diachronique d'E.Ç. — adéquate à l'étude de cette langue de laquelle se sont conservés seulement des témoignages écrits tardifs — comme la reconstruction interne successive des phases toujours plus reculées ou partant de toute sorte de faits de la phase contemporaine et des documents écrits anciens (p. 33).

Dérivée de la méthode diachronique la méthode de l'étude étymologique doit mettre à profit, selon E. Ç., tout le matériel lexical concernant la civilisation traditionnelle. Le matériel est puisé dans les œuvres des auteurs anciens non seulement de l'Albanie, mais des colonies albanaises d'Italie et dans les dialectes et les parlers de l'Albanie, de l'Italie et de la Grèce. L'examen de la forme phonétique et des différents aspects morphologiques, mais surtout de l'évolution sémantique et des contextes linguistiques et aussi extra-linguistiques de l'emploi des mots doit aboutir à la reconstitution de leur histoire (p. 35).

Le lecteur de la monographie trouve d'intéressantes analyses concernant une multitude de domaines. Les renvois bibliographiques fréquents font de ces analyses bien étoffées des véritables précis concernant : les éléments autochtones (indo-européens) de l'albanais ; l'influence latine comparée du point de vue phonétique aux éléments indo-européens : les conditions sociales et historiques de l'influence latine ; les différences entre les éléments latins de l'albanais et ceux du roumain (dûs, entre autres, selon E. Ç. et Sh. D., au fait qu'ils datent des époques différentes, sur des territoires différents) ; la comparaison des éléments latins de l'albanais aux langues romanes ; l'influence grecque ancienne et byzantine ; l'influence slave ancienne ainsi que l'influence bulgare et serbo-croate ; l'influence turque. Toutes les analyses de Sh. D. mettent aussi en évidence des directions futures de recherche envisagées par E. Ç.

Excepté les comparaisons entre l'albanais et le roumain sur les éléments latins, une autre catégorie importante dans l'étude de l'histoire du lexique des deux langues est formée par les éléments autochtones communs. Selon E. Ç., ils s'expliquent comme des emprunts faits par le roumain à l'albanais à une époque antérieure à l'arrivée des Slaves, quand les Roumains et les Albanais auraient été voisins. Pourtant, Sh. D. montre qu'E.Ç., n'excluait pas la possibilité d'expliquer ces éléments autochtones communs au roumain et à l'albanais comme étant dus à une langue indo-européenne non-grecque, autochtone dans le S—E européen (p. 63). Cette explication, d'ailleurs comme on le sait, est considérée par Demiraj plus proche de la réalité.

Le livre de Sh. D. démontre l'apport tout à fait exceptionnel des études étymologiques d'E.Ç. qui jettent les bases d'un nouveau dictionnaire albanaise, conçu à la fois comme dictionnaire historique (p. 75). Le principe en est la reconstitution de l'histoire du lexique albanaise, c'est-à-dire la reconstitution des voies de sa formation (p. 78) et la reconstitution de toute évolution et de tout changement sémantique par rapport à l'étymon (p. 85 et la note 1).

Dans ce but, la langue des auteurs anciens et des premiers documents (les XV^e—XVI^es.) doit permettre la reconstitution des stades antérieurs de la langue sous l'aspect de la forme et du sens des mots et même de la découverte des mots que la langue actuelle n'a pas conservés

(p. 115). L'éditeur de Buzuku offre des interprétations convaincantes des graphies de Buzuku, de Budi, de Bogdani servant à l'appui des reconstitutions des formes supposées, plus proches par rapport aux formes des étymons.

L'étude des auteurs anciens est complétée par l'étude des parlers qui gardent des formes archaïques ; il s'agit de parlers albanais du sud de l'Italie et de la Grèce (p. 104). Auteur de deux questionnaires pour l'Atlas linguistique albanais (1943 et 1953 ; présentation, malheureusement trop succincte), E. Ç. poursuit toujours dans les patois les formes antérieures aux formes d'aujourd'hui et leurs sens anciens.

Pour ce qui est de l'albanais contemporain, l'intérêt d'E.Ç. est suscité toujours par les questions lexicales ; il s'agit de la théorie de l'emprunt qui doit distinguer l'emprunt du mot étranger (p. 134).

Très instructif s'avère le VIII^e chapitre sur le folklore et la littérature. Les études folkloriques prouvent les larges perspectives qu'E. Ç. avait sur l'explication linguistique. Elles prouvent aussi ses connaissances approfondies ethnographiques. Un aspect intéressant, ethnographique et linguistique à la fois, concerne, par exemple, les noms propres traditionnels composés de trois parties en albanais (p. 143).

Dans toute son œuvre, très riche et variée, mais unitaire aussi par ses buts et ses méthodes, E. Ç. s'est proposé de définir les caractéristiques de la civilisation albanaise. Il s'agit d'une civilisation rurale, mais aussi urbaine-traditionnelle, ayant, des aspects spécifiques. Il découvre dans la civilisation rurale non seulement l'existence des concepts tenant à l'élevage, mais aussi des traits caractéristiques pour l'activité agricole (p. 148).

La monographie systématique de Sh. D. s'avère utile pour plusieurs catégories intéressées à l'étude de l'albanais et des langues sud-est européennes : la monographie est destinée aux étudiants et aux jeunes chercheurs, mais aussi à tous ceux qui possèdent déjà des connaissances sur l'espace albanais et balkanique. Sh. D. réussit nous rendre l'image du savant et de l'homme qui est resté présent à l'esprit de tous ceux qui ont eu le bonheur de le connaître.

La monographie a aussi le rôle de donner encore une possibilité aux albanologues et aux spécialistes dans l'étude de l'espace sud-est européen de continuer les directions de l'activité prodigieuse d'Eqrem Çabej.

Cătălina Vălăşescu

O. Ilicescu (O.I.); Lia Brad-Chisacof (L. B—C.); J. Irmischer (Berlin) (Irm.); Tudor Teotoei (T.T.); Daniel Barbu (D.B.); V. Panaite (V.P.); Cornelia Papacostea-Danielopolu (C.P.—D.); Laurențiu Vlad (L.V.); Paul Mihail (P.M.); Radu Păun (R.P.); Vasile Hurmuz (V.H.); Viorica Moisuc (V.M.); Valerica Șuncel (V.Ș.)
Par les soins de *Zamfira Mihail*

Lexikon des Mittelalters. Vierter Band/Achte Lieferung: Göss — Gunther; Neunte Lieferung: Günt(h)er — Heilige; Zehnte Lieferung: Heilige Lanze — Hiddensee, Titelci. Artemis Verlag, München und Zürich, 1989.

Par l'apparition de ces trois dernières livraisons, s'achève la publication du IV^e volume de ce grand Lexicon consacré au Moyen Âge et dont nous rendons compte régulièrement, ici même¹, au fur et à mesure de sa publication, depuis voilà déjà une bonne dizaine d'années. Selon le programme établi au début de cette ambitieuse entreprise, cet excellent instrument de travail si nécessaire aux médiévistes devra comprendre à la fin sept volumes; on attend donc la publication de trois nouveaux volumes.

En signalant l'apparition de ces dernières livraisons, nous nous bornerons, comme d'habitude, à mettre en évidence quelques voix que nous considérons susceptibles d'attirer l'attention de nos lecteurs.

Citons en premier lieu la voix *Goten* (auteur: G. WIRTH; VIII^e livr., col. 1572—1583); à la riche bibliographie de la fin, qui comprend des travaux publiés jusqu'en 1984, il convient d'ajouter la contribution de Gheorghe Diaconu, dans *Dictionar de istorie veche a României (Paleolitic — sec. X)*, Bucarest, 1976, s.v. *goți*, où l'on trouvera une synthèse concernant la présence des Goths en Dacie.

Une autre voix qui intéressera sans doute, cette fois-ci, les byzantinistes est le mot *Hesychasmus* (auteur: A. KAZHDAN; X^e livr., col. 2191—2197); ici également, il existe une riche bibliographie menée jusqu'en 1981.

Nous espérons pouvoir continuer de présenter aux lecteurs de cette revue, dans le prochain avenir, les premières livraisons du V^e volume de cet important Lexicon du Moyen Âge.

O. I.

DOV B. LUNGU, *ROMANIA AND THE GREAT POWERS 1933—1940*, Duke University Press, Durham and London, 1989, 294 + XIV p.

Professeur associé à l'Université de Toronto et collaborateur du *Center for Russian and East European Studies*, dr. D. B. Lungu est un spécialiste très connu pour ses études sur l'histoire de la Roumanie de l'entre-deux-guerres.

Le livre que l'auteur nous présente aujourd'hui sur l'évolution de la politique extérieure de la Roumanie dans le contexte international 1933—1940 est le fruit d'une connaissance approfondie des divers dépôts d'archives d'Etat (Grande Bretagne, France, Roumanie, Allemagne, Etats-Unis, Italie etc.) qu'il explora avec un soin minutieux, sans négliger toutefois les sources privées. Appelé pendant plusieurs années (1977—1981) au *London School of Economics*, il a pu approfondir ses relations et les institutions spécialisées, en Europe et aux Etats-Unis.

Etant donné l'ampleur de ses recherches qui couvrent la presque totalité des années 30, il peut paraître regrettable que l'auteur ait arrêté son récit au début de l'année 1940 et qu'il ne nous ait pas fait connaître l'évolution des relations internationales et la situation politique de la Roumanie à l'époque de la Deuxième Guerre mondiale et de la Conférence de la paix de Paris. Un second volume, en préparation, étudiera la complexité des problèmes mentionnés. Mais, comme il a fallu à D. B. Lungu, en particulier à propos de cette période, descendre jusqu'à l'analyse quotidienne, voir heure par heure, de la situation, tant l'évolution de celle-ci était rapide et lourde de conséquences, il a préféré, par honnêteté intellectuelle, centrer son exposé autour des problèmes 1933—1940.

Barbara Jelavich (Indiana University) a affirmé: «Lungu's excellent study of Romanian foreign policy is based on a thorough examination of the relevant archives. He has dealt with a major issue in interwar European diplomacy and the first stages of the second World War».

¹ Voir: *RÉSEK*, 17, 1979, p. 664—665; 19, 1981, p. 206—207, 799; 21, 1983, p. 77, 307, 372—375; 23, 1985, p. 83—86; 24, 1986, p. 102—103, 209—210; 25, 1987, p. 90—92; 27, 1989, p. 368—369.

Il me semble que l'interprétation traditionnelle de l'évolution des relations internationales et, dans ce cadre, de la politique étrangère de la Roumanie ait été renouvelés dans trois domaines principaux :

— D'abord, quant à la physionomie et le rôle politique de la France en Europe centrale et sud-orientale, jugées jusqu'à présent selon des stéréotypes bien établis, les documents d'archives permettant d'apporter d'importants correctifs. « Illusions of Security » (ch.1) — conclusion réaliste fondée sur des nombreux documents — précise les grandes lignes d'une France désemparée, sous l'influence de la politique britannique qui ne visait, en préparant la révision du Traité de Versailles, qu'à définir cette philosophie de l'« appesement » qui se perpétua jusqu'à la veille de la Seconde Guerre mondiale.

Il était inévitable qu'une large place fût donnée à la politique des alliances au centre-sud-est de l'Europe, à leur caractère et à leur rôle ; la politique étrangère de la Roumanie, analysée minutieusement, les rapports avec les Etats voisins, permettent de souligner la spécificité des relations avec l'Union Soviétique. Cette spécificité prouve que, pour la Roumanie, le péril représenté par son grand voisin de l'Est était permanent et grandissait après le collapsus de la sécurité collective (v. ch. 4).

Pendant les années 1936—1939, la Roumanie, située entre l'Allemagne et la Russie, cherchait un point d'appui en regardant vers l'Angleterre. La crise tchécoslovaque est rapportée à la configuration géo-politique de l'Europe centrale et orientale ; les actions politiques et diplomatiques de la Roumanie en faveur de son alliée, les conséquences de ces actions dans le domaine très mouvementé des relations roumano-allemandes dans la période septembre 1938 — mars 1939, dont l'analyse est très profonde, déterminent une inspirée thèse : « Between Scylla and Charybdis : From the German "Ultimatum" to the Western Guarantees » (v. ch. 9).

« The Beginning of the End » — le dernier chapitre — est en même temps un titre et une conclusion : le pacte Ribbentrop-Molotov et son annexe secrète ont déterminé d'une manière irrévocable la sort de la Roumanie.

— Ensuite, quant au rôle politique interne et international de certaines personnalités, surtout de Nicolae Titulescu, le grand diplomate de la Roumanie, qui pensait dans le cadre européen, juriste et négociateur dont la volonté d'obtenir, par tous les moyens, la sécurité du statu-quo territorial de son pays, est présenté dans toute sa complexité ; une attention particulière est accordée aussi à d'autres hommes politique de l'époque : Armand Călinescu, Grigore Gafencu, Nicolae Petrescu-Commens, Constantin Argetoianu etc.

— Enfin, la bibliographie presque complète sur la problématique susmentionnée se présente elle aussi comme une contribution remarquable.

L'ouvrage de D. B. Lungu apparaît comme une illustration de l'enrichissement des méthodes de l'histoire des relations internationales faisant intervenir les mouvements profonds de la vie politique, économique et sociale, le comportement des peuples, leur cohésion morale. Cependant l'auteur estime que l'histoire des relations internationales s'appauvrirait singulièrement si elle négligeait l'étude du jeu diplomatique. C'est en effet à l'établissement de ce jeu diplomatique, dans son extrême complexité, que D. B. Lungu a consacré l'essentiel de ses recherches d'archives ; et c'est la précision de ses analyses qui donne au récit de l'histoire de la politique étrangère de la Roumanie des années 1933—1940 sent intensité dramatique.

V. M.

OLGA ELEUTHERIADES, *Modern Greek. A Contemporary Grammar*, Pacific Books Publishers, Palo Alto, California, 1985, 546 p.

The long series of modern Greek grammars issued outside Greece ever since the beginning of the 19th century comprises "Modern Greek. A Contemporary Grammar" by Olga Eleutheriades.

It is a descriptive grammar the outcome of a teaching experience extended over 30 years, as we glean from the preface (p. V—VII).

Follows "A Brief History of the Greek Language" (p. 1—8), written in a concise manner. Though correct it still lacks in the presentation of the existent situation of bilingualism, which resulted in what has been called common modern Greek of which Eleutheriades' grammar makes in fact its object.

Every one of the following chapters — i.e. 1. The Sound System (p. 8—49), 2. The Writing System (p. 50—71), 3. Introduction to Morphology and Syntax (p. 74—82), 4. Article (p. 83—87), 5. Nouns (p. 88—145), 6. Adjectives (p. 146—182), 7. Numerals (p. 183—207),

8. Pronouns (p. 146–182), 9. Verbs (250–409), 10. Adverbs (p. 427–438), 11. Prepositions (p. 442–476), 12. Conjunctions (p. 480–505), 13. Interjections (p. 506–510), 14. Words with more than one usage (p. 511–617), 15. Word order in modern Greek sentences (p. 518–530) – is first of all well illustrated by examples. Assuming that an English-speaking student is not perfectly conversant with Greek, he may learn from checking up in the dictionary Eleutheriades' examples.

This is doubtlessly a positive scholar contribution to the study of modern Greek and we think that if ever a grammar of this language is published in Romania, it cannot by any means ignore, or let us put it differently, it will for certain keep the grammar under review as a model.

L. B.-C

Παναγής Σκουζές Χρονικό τῆς σκλαβωμένης Ἀθήνας στὰ χρόνια τῆς τυρανίας τοῦ Χατζζαλή
ed. Γ. Βαλέτας. 2. Aufl. Athen, 1981.

Der Schuhmacher und Freiheitskämpfer Panajis Skuzes (geboren 1777 in Athen, gestorben ebenda 1847) schrieb 1841 in lebendiger Volkssprache eine Chronik des versklavten Athens in der Zeit des Chatzali Pascha (1775–1795) und eine „Chronik meines Lebens“, zwei weitere Manuskripte Erinnerungen aus dem Jahre 1845 kommen hinzu. Diese werden, mit einer Einleitung versehen, in philologischer Edition von G. Valetas vorgelegt. Einige verwandte Texte anderer Autoren treten hinzu, ebenso eine Kurzbiographie des Skuzes von Dimitris G. Skuzes.

Irm.

GUNNAR HERING, *Das Jahr 1683 und die orthodoxen Völker Südosteuropas*, „Römische historische Mitteilungen“, 26, 1984, 261 ff.

Das Jahr der erfolglosen Belagerung Wiens durch die Türken war zweifellos ein Epochenjahr. Der Autor fragt: 1) welche Einstellungen und Erwartungen bewegten die Balkanvölker bis zum Belgrader Frieden 1739? 2) in welcher Weise modifizierten sich in dieser Zeit ihre Einstellungen und Ziele? 3) welche neuen geschichtlichen Rahmenbedingungen entstanden?

Irm.

ERNST HAMMERSCHMIDT, *Kreta und Amersfoort*, „Alt-katholische Kirchenzeitung“, Jg. 1985, Nr. 12, 4 ff. und Jg. 1986, Nr. 1/2, 2 ff.

Informationen über zwei offizielle Treffen von Griechisch-Orthodoxen und Alt-katholiken gaben Gelegenheit zu wesentlichen Einblicken in Geschichte und Gegenwart der orthodoxen Kirche auf Kreta.

Irm.

Γεώργιος Δ. Μεταλληνός, *Οι εκκλησιαστικές εξελίξεις στα πλαίσια του νεοελληνικού κράτους και θεολογική κριτική για τον Κοραή*, in Πρακτικά συνεδρίου „Κοραής και Χίος“, 2, Athen 1985, 199 ff.

Die Trennung der griechischen Kirche von dem Ökumenischen Patriarchat im Jahre 1833 stand wesentlich im Zeichen westlichen Denkens, repräsentiert durch den Aufklärer Korais, und führte daher mit Notwendigkeit den Widerstand der Traditionalisten herauf.

Irm.

Ἰωάννης Ἀ. Παπαδριανός, *Οἱ Ἕλληνας πάροικοι τοῦ Σεμλίνου*. Thessaloniki, 1988

In Zemun (Semlin), seit 1739 an der Grenze zwischen dem Habsburger- und dem Osmanischen Reich gelegen, gab es schon im 16. Jahrhundert einzelne griechische Siedler, die nach dem Frieden von Požarevce (1718) eine eigene Gemeinde bildeten, die ihre Akme in den Jahre 1768 bis zur Jahrhundertwende erfuhr. Auf der Grundlage von Archiv- und gedruckten Quellen schildert Papadrianos deren Entwicklungsweg und deren demographische Zusammensetzung, auch die staatsbürgerliche — Stellung ihrer Glieder. Weitere Kapitel gelten der Kirche und ihren Verbindungen, der im 19. Jahrhundert bestehenden griechischen Schule in Zemun sowie dem literarischen Leben und den Drickmöglichkeiten.

Irm.

Κωνσταντῖνος Σ. Παπουλίδης, Γρηγόριος Γ. Μαρασλῆς (1831—1907), *Ἡ ζωὴ καὶ τὸ ἔργο του*. Thessaloniki. 1989.

Der „Beitrag zur Tätigkeit des Griechentums in Rußland“ ist die erste biographische Würdigung des Kaufmanns, Mäzens und Bürgermeisters von Odessa (1878—1894), Grigorios Maraslis. Gestützt auf Materialien in griechischen, bulgarischen und sowjetischen Archiven, werden Herkunft und Lebenslauf, Verwandte und Erben sowie seine Funktion als lebenslänglicher Vorsitzender der griechischen Gemeinde von Odessa behandelt. Besondere Aufmerksamkeit gilt dem Bildungswerk Βιβλιοθήκη Μαρασλῆ.

Irm.

THEODORUS PREGER (rec.) *Scriptores originum Constantinopolitanarum* 1, Leipzig 1901; 2, Leipzig 1907; Reprint Leipzig 1989.

Neben seinen zahlreichen Neuausgaben griechischer, lateinischer, byzantinischer, mittel- und neulateinischer Texte legt der Leipziger Teubnerverlag ältere Edition, deren wissenschaftlicher Wert ungemindert geblieben ist, im Reprint vor. Die zwei Faszikel der Pregersehen Ausgabe der Autoren über die Gründungsgeschichte Konstantinopels sind in einem handlichen Band zusammengefaßt. Zum ersten Teil gehören die Πάτρια Κωνσταντινουπόλεως des Hesychios Illustrios, die Πρασιτάσεις σύντομοι χρονικαί aus dem Codex Parisinus Graecus 1336 sowie die anonymen Narratio de structura templi Sanctae Sophiae. Der zweite Teil bringt die fälschlich mit Kodinos verbundenen Πάτρια Κωνσταντινουπόλεως.

Irm.

Krise — Krisenbewußtsein — Krisenbewältigung. Ideologie und geistige Kultur im Imperium Romanum während des 3. Jahrhunderts. Halle, 1988.

Auf Initiative und unter Leitung von Manfred Oppermann veranstaltete im November 1984 die Martin-Luther-Universität Halle-Wittenberg eine Tagung zum obengenannten Thema. Die Veröffentlichung bringt den Text von 25 Kongreßbeiträgen, zum Teil leider nur in Resümeeform. Balkanistisch sind alle relevant. Besonders hervorgehoben seien: A. A. Čekalova, Die Krise des 3. Jahrhunderts und die Besonderheiten der Formierung einer Senatsaristokratie in Konstantinopel; M. v. Cieminski, Zur Religion des römischen Heeres während des 3. Jahrhunderts auf dem Territorium der VR Bulgarien; Zl. Gočeva, Zum Kaiserkult in Nicopolis ad Istrum; R. Hošek, Die religiösen Vorstellungen des römischen Heeres an der Donau im 3. Jahrhundert; M. Oppermann, Aspekte gesellschaftlicher und bildkünstlerischer Entwicklung während des 3. Jahrhunderts; N. Stanev, The Danube Limes in the second half of the third century (A military and strategic glimpse on the Novae-Iatrum-Trimanium defense line; A. Suceveanu, Quelques aspects de la crise économique en Dobroudja aux II^e—III^e siècles de n.é.

Irm.

Slavjane i ich sosedi, Meždunarodne otnošenija v epochoy feodalizma, Sbrnik tezisev. Moskva 1989.

Der unter Leitung von G. G. Litavrin erarbeitete Sammelband bringt als Diskussionsmaterial 32 Kurzbeiträge zu diversen Aspekten der internationalen Beziehungen zwischen den Slawen und den ihnen benachbarten Völkern und Ländern von der Antike bis zur Epoche des vollentwickelten Feudalismus. Von besonderem balkanistischen Interesse sind die Arbeiten von G. G. Litavrin über Menander Protektor als Quellenautor, von S. A. Ivanov über die Funktion des Christentums in den byzantinisch-slawischen Beziehungen, über den bulgarischen Aufstand von 930 und seine Auswirkungen auf die Verbindungen zu Byzanz von O. V. Ivanova, von I. G. Konovalova über Bulgarien und die Goldene Horde in der ersten Hälfte des 14. Jahrhunderts, von E. P. Naumov über die Schlacht auf dem Amselfelde in ihrer internationalen Bedeutung u.a.m.

Irm.

HAGEN FLEISCHER/NIKOS SVORONOS *Ellada 1936—1944: Diktatoria — Katochi — Antistasi*, Athen, 1989.

Der 1. Internationale Kongress für Zeitgeschichte in Athen behandelte die Jahre 1936 bis 1944, die für Griechenland Metaxasdiktatur, deutsch-italienische Okkupation und nationalen Widerstand umfaßten. 31 Referate griechischer und ausländischer Kongressisten führten zu einem abgerundeten Bild. Die Einleitung gaben die Herausgeber Svoronos und Fleischer.

Irm.

**Αφιέρωμα στον Ι. Μ. Παναγιωτόπουλο*, ed. E. Κριεράς Thessaloniki, 1990.

Jobannes M. Panajotopoulos (1901—1982) übte als Romancier, Literaturkritiker, Neograzist und Pädagoge eine weite Wirkung über sein Land hinaus. Zu seinen Ehren haben sich 35 griechische und ausländische Autoren zusammengefunden, die sein Werk und diesem homogene Themen behandeln. Vorangestellt sind biobibliographische Angaben.

Irm.

Jahrbuch der Österreichischen Byzantinistik, vol. 40, Vienne, 1990 XII + 507 p.

Comme d'habitude, ce 40^e volume de l'Annuaire autrichien pour les études byzantines s'impose par la richesse et la variété des sujets abordés : archéologie médiévale et histoire de l'art (Bruno Baumgartner, *Mittelalterliche Baudenkmäler im Tal des Çoruh bei Ispir*, Vincenzo Ruggieri, *La chiesa di Küçük Tavşan Adası nella Caria bizantina* et Maria Vassilaki, *A Cretan Icon in the Ashmolean: the Embrace of Peter and Paul*), topographie (A. Berger, *Das Triton von Konstantinopel*), sigillographie, codicologie, philosophie, philologie et histoire.

W. Seibt (*Das Monogramm-Siegel eines Theodoros Dukas Synadenos aus der frühen Palaiologenenzeit*, p. 271—273) nous fait connaître un sceau de plomb qui représente Saint Théodore sur l'aers, un monogramme et le nom d'un Theodoros Doukas, que l'auteur identifie avec le fameux allié d'Andronic III et Jean Cantacuzène, sur le revers.

Pour la codicologie et pour l'histoire des textes il faut citer les études de M. Aubineau (*Textes chrysostomiens identifiés dans huit folios en majuscule*), K.—H. Uthemann (*Codex recentior, non deterior? Zur Überlieferung des Hodegos im Cod. Vind. theol. gr. 40*), H.—V. Beyer (*Michael Sphrantzes im Totengedenkbuch des Lavrakloster und als Verfasser eines Gedichtes auf Mariä Verkündigung*), Chr. Hannik (*Patriarch Kallistos als Hymnograph*, catégorie des écrits peu connus, où on peut déceler aussi des motifs chers à l'hésychasme palamite), Brigitte Mondrain (*Un nouveau manuscrit de Jean Chortasménos*) et H. Wurm (*Ein neuer Textzeuge des Mazaris?*). L'étude mentionnée de H.—V. Beyer intéresse aussi pour la discussion prosopogra-

pique. Ap. Karpozilos (*The Correspondance of Theodoros Hyrtakenos*, p. 275—294) se penche sur la correspondance de cet auteur de rang secondaire de la période des Paléologues, et dont la pauvreté s'avère plutôt affichée que réelle : *pronoarios* dans la région de Nymphaiôn, il demandait aussi des *silresia* pour ses offices de professeur. Les mots de *chlanidion* (= *chlamys*) et de *kamecha* (= *kamehas*, chamouchas) désignant des pièces très chères de velin, qui paraissent plus souvent dans les textes byzantins, mériteraient une discussion plus élargie. Erich Trapp (p. 269—270) remarque que le copiste Nikephoros Anagnostes a „emprunté” presque mot à mot neuf vers de Theodoros Studites dans un colophon qu'il a rédigé en 1286, les byzantins ne faisant point de distinction entre l'originalité et le plagiat.

P. Speck (*Der Tod an der « Turca »*, p. 349—350) reprend la discussion, ouverte par O. Kresten, sur une façon d'exécution (par crucifixion) qui intéresse plutôt l'histoire ancienne que celle de Byzance.

Le volume débute par l'ample étude de W. Liemandt (*Visuelle Poesie in Byzanz*, p. 1—42) sur les créations poétiques qu'on pourrait lire aussi en différentes formes de mots-croisés à Byzance, d'après telle ou telle clé. Les lettres « *hyphelta* », c'est-à-dire chiffrées, mentionnées par G. Sphrantzes pour le XV^e siècle, ont du avoir cette origine. Elles étaient utilisées pour les missions diplomatiques. J. H. Barkhuizen s'occupe du portrait esquissé par Romanos le Mélode au Saint Joseph en tant que « athlète » chrétien, dans le kontakion « Sur la tentation de Joseph » (p. 91—106). Les autres trois études qui traitent des questions plutôt philologiques sont signées par C. Zuckerman (*The Military Compendium of Syrianus Magister*), A. R. Littlewood (*Michael Psellos and the Witch of Endor*) et D. R. Reinsch (*Zum text des Alexias Anna Komnenes*).

Mossian Foucché (*The Definition of Philosophy and a Fragment of Stephanus the Philosopher*, p. 106—128) montre que le double sens de la « philosophic » (c'est-à-dire, connaissance des choses humaines, d'un côté, connaissance des choses divines, de l'autre côté) s'est forgé dès les premiers siècles de Byzance.

La mention des études qui intéressent l'histoire doit commencer avec celle de H. Hunger, *Athen in Byzanz : Traum und Realität* (p. 43—61), où l'auteur passe en revue l'image de la ville d'Athènes dans les sources byzantines. H. N. Roisl, *Theia und die versuchte Durchbruchsschlacht in der Ebene des Sarno im Oktober 552* (p. 69—81), se penche sur les faits militaires qui ont marqué la fin de la domination ostrogothe en Italie.

Dans l'étude *Die Hungersnot in Thessalonike (ca. 676—678)*, Ph. Malingoudis soutient que le terme *ekphorion*, utilisé par un fragment des « *Miracula Sancti Demetrii* » doit être traduit par « quod exportatum est », donc par la marchandise exportée, et non par « taxe d'exportation » (comme il a été traduit par P. Leinerle).

J. Koder, *Zur Bedeutungsentwicklung des byzantinischen Terminus « Thema »* (p. 155—165), reprend la discussion sur l'origine de ce mot, considérée plutôt byzantine qu'étrangère, tournaïenne.

V. Beševliev se penche sur *Eine unbekanntes Klausel eines Friedensvertrages zwischen Bulgarien und Byzanz* (p. 167—169) : il s'agit du traité de 716 entre les Byzantins et les Bulgares, d'une clause qui interdisait la construction des places fortes dans les régions frontalières d'entre les deux États. L'auteur donne plusieurs exemples de cette clause dans des circonstances similaires de l'histoire byzantine de la haute époque.

Dans *The Origins and Accession of Leo V (813—820)*, D. Turner montre que Leo V, le premier empereur élu par l'armée après Leo III en 717, était d'origine arménienne, mais qu'il était issu d'une famille de haute extraction. Les accusations portées contre lui (d'avoir trahi à la bataille de Versinikia et d'avoir fomenté un complot contre Michel I^{er} Rangabè) s'expliquent par son attitude iconoclaste, étant dénuées de tout fondement.

Enfin, Patricia Karlin-Hayter (*La mort de Théodora*, p. 205—208) soutient que l'impératrice Théodora a survécu à son fils, l'empereur Michel III.

T. T.

Spätantike und frühbyzantinische Kultur Bulgariens zwischen Orient und Okzident. Referate gehalten im Rahmen eines Gemeinsamen mit dem bulgarischen Forschungsinstitut in Österreich organisierten Arbeitsgespräches vom 8. bis 10 November 1983. Hrsg. von RENATE PILLINGER (= Schriften der Balkankommission. Antiquarische Abteilung XVI), Veflag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, Wien 1986, 124 S. + 63 Abb.

Cet élégant volume comprend les exposés présentés à la réunion organisée à Vienne en novembre 1983 par la Commission balkanique de l'Académie autrichienne des Sciences et par l'Institut bulgare de Vienne, et consacré aux rencontres de l'Orient et de l'Occident dans la

culture de l'espace est-balkanique à l'époque du Bas-Empire et du Premier Byzance. Les travaux sont publiés par les soins de Renate Pillinger de l'institut d'Archéologie classique.

Les recherches d'histoire générale sont représentées par Velizar Velkov, *Thracia und Dacia in der politischen Entwicklung des spätromischen Imperiums* (p. 7–12), Gerhard Dobesch, *Zur Dialektik zwischen Germanentum und spätantikem Imperium an der unteren Donau* (p. 37–44) et Alexander Minčev, *Die westliche Schwarzmeerküste und der Osten in der Spätantike: Ethnokulturelle – und Handelsbeziehungen* (p. 105–113). Deux communications portent sur l'histoire des villes et des routes: Vassil Gjuzelov, *Die Spätantike und frühmittelalterliche Stadt auf bulgarischem Territorium (6. bis 10. Jahrhundert)* (p. 21–24) et Peter Schreiner, *Städte und Wegenetz in Moesien, Dakien und Thrakien nach dem Zeugnis des Theophylaktos Simokates* (p. 25–35).

À l'histoire des religions antiques et orientales sont dédiées les interventions de Hans Schwabl, *Tradition und Neuerung in antiken Götterkulten im thrakischen Gebiet* (p. 13–20) et Günther Hölbl, *Ausbreitung und Erscheinungsbild von Isis und Sarapis im nördlichen Balkanraum* (p. 45–56).

L'histoire de l'Eglise est illustrée par Hans-Dieter Döppmann, *Bulgarien als Treffpunkt von östlichen und westlichen Christentum in frühbyzantinischer Zeit* (p. 57–69) et Ilona Opelt, *Die westliche Partei auf dem Konzil von Serdica* (p. 85–92); la théologie par l'importante étude du Mosaicneur Klaus Gamber, *Niceta von Remesiana als Katechet und Hymnedichter. Ein Rechenschafts – und Forschungsbericht* (p. 71–83).

Renate Pillinger, *Frühchristliche Malerei in der Heutigen Volksrepublik Bulgarien (zwischen Orient und Okzident)* (p. 93–104 + 63 pl.) apporte une remarquable contribution à la connaissance du rayonnement stylistique et iconographique de Rome et de Constantinople dans la peinture funéraire chrétienne du territoire actuel de la Bulgarie. Le dossier ouvert par R. Pillinger sera désormais mieux éclairé par le truchement de la récente découverte à Tomis d'un tombeau du IV^e siècle – pas encore publié – avec des fresques (banquet, images du Paradis) nettement supérieures à celles de Silistra et Plovdiv. En attendant, l'inventaire dressé par R. Pillinger est une excellente base pour les recherches futures.

Le volume est sur une étude de portée générale signée par Mme Vassilka Täpkova-Zaimova, *Die bulgarische Kultur und die Antike (objektive Voraussetzungen und Einstellung der Zeitgenossen)* (p. 115–121) et la liste des participants à la réunion (p. 123–124).

D.B.

CHRYSANTHI MAVROPOULOU-TSIOUMI, *Vlatadon Monastery*, Institute for Balkan Studies, Thessaloniki 1987, 52 p. + 33 pl.

This new issue of the Guides of the Institute for Balkan Studies, devoted to the patriarchal Vlatadon Monastery, is signed by Mrs Chrysanthi Mavropoulou-Tsioumi of the University of Thessaloniki, a well-known scholar of Byzantine and Post-Byzantine art in Macedonia.

The guide opens with a general view on the monastery's position (p. 7–8), its buildings (p. 8–10), the monastery's name (p. 10–12) and its Turkish surname, Caş Manastir (p. 13–17), and with a brief account of the foundation of the monastery by Dorotheus Vlatis in 1351–1371 (p. 17–21). There follows a short analysis of the church's architectural structure and forms (a ground plan at p. 23, another one showing earlier constructions at p. 28 and a longitudinal section at p. 24) with a final remark concerning the original marble sanctuary screen (p. 22–29).

The author continues with the description of the Vlatadon church's mural decoration (p. 30–46), dated between 1360 and 1380. The wall paintings in the sanctuary apse no longer survive; Christ Pantocrator is portrayed in the centre of the dome, surrounded by the angelic orders and full-length standing figures of prophets; scenes from the Twelve Great Feasts are painted in the soffits of the arches supporting the dome; in the nave there are two zones of saints, St Gregory Palamas among them (pl. 18); the Miracles of Christ and military saints are to be found in the ambulatory; the two niches in the west faces of the north-west and south-west piers preserve a scene of the Baptism and the representation of the Three Holy Children in the Furnace. The frescoes in the south chapel have survived almost in their entirety: the Virgin with Archangels Michael and Gabriel and St. Athanasius and St Cyril of Alexandria in the apse; in the semicircular area between the entrance in the west wall and the chapel's dome there is a conventional representation of Christ's sepulture in Jeru-

saalem; the north and south walls are covered with two bands of frescoes: the lower one with full-length saints and above them two scenes from the cycle of St John Chrysostom; a bust of the Pantocrator is depicted in the centre of the dome; the pendentives contain four figures of theologians (St Gregory, St John, St Gregory Palamas — for the second time and St Symeon the New Theologian?).

Mrs Mavropoulou-Tsioumi ends with the presentation of three Paleologan icons kept in the sacristy (p. 45—46), a few words about the Patriarhal Institute for Patristic Studies founded at Vlatadon Monastery in 1968 (p. 47) and the bibliography (p. 49—50).

D.B.

BARTOLOMÉ BENNASSAR, LUCILE BENNASSAR, *Les chrétiens d'Allah. L'histoire extraordinaire des renégats. XVI^e et XVII^e siècles*, Perrin 8, rue Grancière, Paris, 1989, 493 p.

Après *L'inquisition espagnole XV^e—XIX^e siècles* (paru en 1979, traduit en roumain depuis quatre années) *Un siècle d'or espagnol* (1983) et *Histoire des Espagnols* (1985), B. Bennassar publie en 1989 un nouvel ouvrage, en collaboration avec Lucile Bennassar.

Dans ce volume les auteurs se proposent de reconstituer l'histoire des chrétiens qui, bon gré mal gré, se sont convertis à l'Islam dans les XVI^e—XVII^e siècles. Pour la rédaction de cet ouvrage ont été utilisés comme sources les « livres » des tribunaux inquisitoriaux conservés surtout dans les archives de Madrid, Lisabonne, Las Palmas, Venise. En outre ils ont utilisé des récits de voyages et des souvenirs de captivité en l'Empire Ottoman, écrits par des Occidentaux, aux XVI^e—XVII^e siècles. Bien qu'ayant ignoré les sources ottomanes, les auteurs considèrent toutefois, que la documentation réunie « justifie sans aucun doute la rédaction de ce livre ».

En ce qui nous concerne nous apprécions qu'on ne saurait obtenir une image complète sur ce problème sans mettre en valeur les sources ottomanes.

Pour l'investigation historique B. et L. Bennassar utilisent tant l'histoire sérielle que les études de cas, les sources offrant les deux possibilités. Dans le premier chapitre, intitulé *Histoires singulières*, sont exposées six études de cas de renégats chrétiens: Juan Rodelgas, Simon Gonzalvés, Guillaume Bedos, Francesco Guicciardo, Giovanni-Battista Castellano et Guetierre Panoja. Pour les auteurs chaque vie « rassemble existentiellement toutes les formes d'histoire » et constitue « objet d'histoire ». C'est cela qu'ils entendent réinstaller ces six personnages « dans l'histoire des hommes » (p. 25). Dans le deuxième chapitre, *Pluriel des lois de la série* (147—348), est analysée une série composée de 1550 individus provenant de toute l'Europe. Du point de vue ethnique, l'échantillon est composé en majorité des Européens occidentaux, mais contient aussi 297 renégats orientaux (Serbes, Bosniaques, Croates, Bulgares, Russes, Polonais, Hongrois, Grecs, Albanais Arméniens et *Moldo-Valaques*).

Ensuite sont analysées les modalités et les conditions de conversion à l'Islam. Au sujet des renégats moldo-valaques, il est à remarquer que dans l'échantillon nous trouvons seulement dix individus qui proviennent tous des razzias terrestres (p. 194): ils ont été faits prisonniers, en majorité, entre 1595—1599 à l'occasion du soulèvement des Pays Roumains. Par exemple: Marquerite et ses parents, François de Justinian de Brăila, Ana Romano de Craiova, Giorgio de Rodaro, Ana de Blaca, Maria Doble de Bucharest (p. 194).

Dans le sous-chapitre *Les enfants de la devchirmé* (p. 283—288). Les auteurs décrivent aussi le cas de Nicolas de Gura (Moldavie). Lien plus, celui-ci déclarait devant le tribunal inquisitorial qu'à son départ il faisait partie d'une groupe de deux cents enfants; Nous ne pouvons accepter ni cette déclaration, ni l'interprétation des auteurs, parce que nous savons bien qu'on ne remassait pas des Pays Roumains des enfants « au titre de tribut dû au Grand Turc ». Dans le troisième chapitre, *Rêve turc et nostalgie chrétienne*, B. et L. Bennassar ont placé des renégats entre deux miroirs: la Chrétienté et l'Islam (p. 349—470).

En guise de conclusion nous reproduisons la dédicace des auteurs: « À la mémoire de Fernand Braudel dont nous voulons croire qu'il eût aimé ce livre ».

V.P.

AIKATERINI KOUMARIANOU, LOUKIA DROULIA, EVRO LAYTON, Τὸ ἑλληνικὸ βιβλίον 1476 — 1830, Athènes, Banque Nationale de Grèce, 1986, 381 pag. + facsimilé de la carte de Rigas.

Ce magnifique volume, paru dans des conditions techniques impeccables, est une véritable œuvre d'art en matière d'édition, tant par la mise en page, que par la qualité du papier et des reproductions en couleurs. Mais aussi nous avons là une synthèse offrant l'essentiel sur l'histoire du livre grec. Ainsi que le remarque dans son Avant-Propos Stylianos Panagopoulos, gouverneur de la Banque Nationale de Grèce, on étudie dans ce volume « toutes les phases de la production, de la circulation et de la diffusion du livre grec imprimé, depuis l'apparition de l'imprimerie, jusqu'à l'heureux achèvement de la Révolution de 1821 (1476—1830). C'est-à-dire une période particulièrement significative pour la conservation de notre identité nationale, mais aussi très importante parce qu'elle est liée au mouvement des Lumières et à la circulation accrue des idées aux années prérévolutionnaires ».

Le Prologue signé par A. Koumarianou trace brièvement les aspects essentiels des recherches sur le livre grec, domaine qui s'est beaucoup développé ces derniers temps, surtout en ce qui concerne son influence sur les mentalités et sur les consciences. On attire également l'attention sur le caractère encore incomplet de ces recherches, tout spécialement pour les premiers siècles d'édition de livres grecs. Une meilleure connaissance du public des lecteurs de cette époque plus ancienne demande des recherches plus poussées, ne bénéficiant pas encore de ces listes de prénumérants de l'époque moderne si utiles pour une pareille enquête.

Les grandes étapes de l'histoire du livre grec, ainsi que les principaux courants de culture auxquels elles se rattachent sont marqués par les quatre chapitres formant la première partie du volume, signée par A. Koumarianou et L. Droulia. L'humanisme et les débuts de l'imprimerie de livres grecs, en Italie surtout, « Les temps nouveaux » ensuite, dominés certes par les Phanariotes, mais aussi par l'apparition combien décisive du « marchand grec », les Lumières — avec leurs principaux représentants, E. Vulgaris, D. Katartzis et I. Moesiodax — et une intéressante incursion dans le monde des lecteurs et le mécanisme de l'édition forment le contenu de ces quatre chapitres.

Il suffit de s'arrêter à chacune de ces étapes, pour constater que rien de l'essentiel ne manque à cette synthèse. Ni l'analyse des conditions ayant favorisé ou retardé l'apparition de certains livres, ni les personnalités marquantes de la vie intellectuelle, ni son impact sur la société et l'évolution culturelle du Sud-Est de l'Europe. Evidemment, le phénomène est vu dans son ensemble et le livre grec en tant que liant de cette culture balkanique qui fut pendant des siècles dominée par le livre grec.

Evro Layton traite de façon minutieuse les questions de la technique du livre, dans la seconde partie du volume, en commençant par le premier livre contenant des caractères latines et grecs (*De officiis*, *Paradoxa*, de Cicéron), jusqu'aux imprimeries de l'époque révolutionnaire et des débuts de l'État moderne grec. Là aussi, les principaux représentants de l'activité d'édition grecque — tels Aldos Manoutios, Zaharias Kalliergis, Markos Mousouris etc. — pour ne mentionner que les crus humanistes se détachent avec clarté et, illustrations aidant, nous donnent le sentiment d'avoir vu de près ces éditions rarissimes. C'est d'ailleurs le propre de tout le volume de nous mettre entre les mains — pourrait-on dire — avec leurs reliures, leurs pages de titre ou leurs illustrations, les exemplaires les plus représentatifs de la civilisation du livre grec. Véritable musée de cette civilisation, le beau volume que nous venons de présenter correspond à son titre, puisqu'il s'occupe, en effet, uniquement du livre grec. Mais nous ne pouvons pas ne pas remarquer, en paraphrasant une fois de plus la formule si expressive de Nicolae Iorga sur les formes byzantines et les réalités balkaniques. La domination du livre grec dans le Sud-Est de l'Europe ne doit pas nous faire oublier, pour les Principautés Roumaines surtout, que la culture roumaine avait connu un essor remarquable dès le XVII^e siècle et que les connaissances du grec l'ont enrichie, sans lui enlever son identité. Abondamment citée dans la Bibliographie, que nous trouvons excellente et mise à jour, l'historiographie roumaine n'est pas tout aussi présente dans les notes, par exemple. Or nous avons beaucoup aimé la manière dont celles-ci étoffaient cette intéressante synthèse, en complétant par des idées et des détails ce qui aurait pu être trop général dans le texte. Un exemple nous semble être celui des ouvrages d'Emil Turdeanu, présents dans la Bibliographie mais sans être vraiment utilisés. Pour la campagne typographique de Dosithée Notaras, les notes renvoient plutôt à des auteurs russes. Nous sommes convaincus que le volume étant consacré à l'histoire du livre grec, il était difficile d'y introduire trop de nuances en ce qui concerne le spécifique auquel nous faisons allusion. Dans le cas de Dosithée, il est évident que la civilisation locale des Principautés lui avait fourni des moyens d'agir ici plus qu'ailleurs pour cette campagne en faveur de l'orthodoxie que le prosélytisme catholique et protestant rendaient imminente.

Cette digression par trop subjective nous sera excusée, je l'espère. Elle ne doit jeter aucune ombre sur le sentiment de réelle admiration que nous avons ressenti à la lecture de ce livre écrit avec compétence et raffinement par de bien connus spécialistes.

C. P.-D.

Chrestomafie de literatură română veche, vol. II, Cluj-Napoca, Ed. Dacia, 1989

Ce deuxième volume de la *Chrestomathie* élaborée par l'Institut d'histoire Littéraire comprend des textes d'une période plus avancée — les XVII^e et XVIII^e siècles, tout en maintenant la priorité accordée au style. Ils sont groupés en six sections : littérature historiographique (p. 6—65) ; littérature éthique et philosophique (p. 66—99) ; littérature polémique et religieuse (p. 100—121) ; littérature légendaire (127—144) ; littérature populaire (p. 142—157) ; littérature versifiée (p. 158—199).

La sélection et le commentaire ont été assurés par un groupe de travail formé par des spécialistes réputés (Liliana Botez, I. C. Chişimia, Virgil Cândea, Gheorghe Ceauşescu, Nedret Mamut, Mihai Moraru, Stela Toma, Cătălina Velculescu) qui ont mis à la portée du lecteur un volume conçu dans une forme synthétique comprenant des textes qui intéressent surtout par la problématique qu'ils posent. Le commentaire vif embrasse un ample registre, depuis « leur apparition et leur évolution artistique » (Vol. I, p. 18) jusqu'à l'expression stylistique d'une époque. Tout cela se dévoile par des modalités propres à chaque recueil d'anthologie ou de chrestomathie de littérature roumaine ancienne ; chaque texte et chaque auteur, est le « bénéficiaire » d'une brève bibliographie suivie d'un fragment qui présente une étape stylistique soit dans l'esquisse d'une partition inspirée, soit par la mise en lumière d'une figure de style d'exception. Après ce texte est inséré un bref glossaire de termes tombés en désuétude et quelques notes rédigées par le spécialiste qui a soigné le chapitre respectif. Une brève bibliographie (éditions, études), très utile, est insérée à la fin de chaque chapitre.

Après les six sections, le volume comprend une bibliographie générale (pp. 200—202) reproduisant celle du premier volume, un glossaire (pp. 203—207), un index de noms (parfois incomplet — voir, par exemple, Elian Al. qui est mentionné trois fois dans le texte et seulement une fois dans le glossaire ; de même des noms propres comme Cetinie ou Cracovia sont totalement absents). Enfin, les pp. 215—219 présentent un index thématique.

Ainsi que l'on peut constater, il n'y existe pas un critère unique de délimitation (thématique, formelle etc.), ce qui impose, naturellement, quelques observations légitimes à un premier examen, mais discutables ultérieurement (si l'on tient compte du caractère de toute façon composite d'une chrestomathie). Pour exemple typique pourrait être le poème en vers de Miron Costin (Viaţa lumii) qui au lieu d'être placé à côté des autres productions littéraires versifiées « reste » dans le domaine de l'historiographie. Pourquoi ? Pour conserver l'unité de l'œuvre de l'auteur. Oui, mais alors pourquoi dans le premier volume, les textes imprimés du diacre Coresi sont-ils « partagés » entre la « littérature canonique » et celle « homilétique et polémique » et les observations pourraient continuer des deux côtés même au sujet de la chronologie qui est parfois respectée, parfois ignorée (n'oublions pas que l'on doit tenir compte soit du critère thématique, soit de celui de la valeur).

Si les observations de ce genre peuvent être annulées sans difficulté, celles qui interviennent strictement dans l'explication ou le commentaire des chercheurs qui ont établi le chapitre respectif (il y a ici un problème de contenu et non pas de classification formelle). Parce que, pourrait-on admettre que l'un des réformateurs de l'église catholique (Calvin) a été « métropolitain de Flandre » ? (p. 23—24) puisque la note explicative à ce paragraphe ne trouve nécessaire que d'éclaircir le sens : Fiandra = Flandra, ce qui signifie que le contexte est accepté ? (p. 25) En même temps nous nous posons la question si le terme « bucin » peut couvrir tout le sens d'un ancien instrument musical à cordes, semblable au luth (p. 165) que celui de « bucium » (car du berger), instrument à souffler... (p. 170).

L. V.

NOUL TESTAMENT 1648 (Le Nouveau Testament 1648), édition critique, coordonnée par Virgil Cândea. Imprimée à Sibiu, par la Maison d'édition de l'Evêché de l'Eglise Orthodoxe Roumaine d'Alba Iulia. 1988, 30 × 21 cm. 907 pp. + 16 pl., relieure en cuir.

La première version roumaine intégrale de Nouveau Testament a été imprimée en 1648 à Alba Iulia, par les soins de Simion Ştefan, le métropolitain de Transylvanie ; sa réédition dans

le contexte d'un triple anniversaire : 340 ans depuis sa première édition, 300 ans depuis l'impression de la Bible de Bucarest en 1688 et 70 ans depuis la consécration à Alba Iulia de l'intégrité territoriale de la Roumanie, par l'Union des trois Principautés en 1918. Ce sont les Roumains eux-mêmes qui ont travaillé à la traduction dans leur langue vernaculaire des Écritures, fait important à retenir puisque pour l'histoire de chaque langue les écrits dans les idiomes vernaculaires ont représenté depuis les temps les plus reculés une démarche conduisant au parachèvement du langage littéraire.

Chez les Roumains les premières traductions dans leur propre langue sont directement liées à la transposition des livres culturels et de l'ensemble de la littérature de cette catégorie du vicieux-slave et du grec. A notre époque, ces traductions intéressent aussi les études littéraires et de philologie comparée. Aussi, la présente édition critique est-elle une œuvre nécessaire mettant à la disposition des spécialistes ce monument de langue et spiritualité du XVII^e siècle.

L'*Avant Propos* de Mgr Emilian brosse le cadre historique et spirituel de ce monument de langue, ouvrant ainsi la partie composée d'une suite d'études-exégèses. Ici se rangent : la contribution du pr. Nicolae Neaga, *Temeiuri pentru preluarea Noului Testament*, qui dégage, à titre d'arguments les traits conférant sont prix au Nouveau Testament ; celle du pr. Grigorie Mareu, *Valoarea isagogică și biblico-teologică a celor 24 de predistovii*, approfondissant le caractère introductif et biblico-théologique des 24 Avant Propos de l'ouvrage. Une autre étude, due au pr. Mirecea Păcurariu, traite de l'activité du métropolitain Simion Ștefan et de l'apparition de cette première version roumaine au sein du courant inspiré par l'humanisme de la Renaissance et visant à l'instruction du peuple.

Dans une vaste étude *Noul Testament în limba română ca act de spiritualitate și cultură* (« l.e Nouveau Testament en langue roumaine en tant que document de spiritualité et de culture »), le pr. Virgil Cândea met en lumière la valeur de l'édition de 1648, expression d'une profonde conscience orthodoxe-roumaine, car « il n'y a pas de peuple dont la langue littéraire nationale lui soit forgée et imposée par des étrangers. La langue de la connaissance, de la méditation profonde et de la création littéraire est l'expression du visage intérieur d'un peuple, que lui seul se forge, au moyen de ses dons les plus hauts » (p. 42). L'auteur analyse aussi l'autorité de cette œuvre et le rôle qu'elle a tenu pour l'introduction de la langue roumaine comme langue de culte. Il souligne, par ailleurs, sa continuité puisque la Bible de Bucarest, imprimée quarante ans plus tard, a adopté la quasi-totalité de son texte, compte tenu de la fidélité et la clarté de la traduction, ainsi que de la précision de son appareil critique. Qui plus est, ce texte s'avère également représentatif pour le degré de développement de la langue roumaine vers le milieu du XVII^e siècle, ainsi qu'il résulte de l'étude linguistique du pr. Florica Dimitrescu. Enfin, des références documentées concernant Alba Iulia comme important centre de l'imprimerie roumaine (*Alba Iulia, important centru tipografic românesc*) sont fournies par Eva et Iacov Mârza, qui passe en revue des ouvrages imprimés là et de leur circulation dans tous les recoins de la terre roumaine.

Ajoutons encore que le fac-similé intégral du texte original augmente d'autant plus la valeur bibliophile de la présente édition. Relevons toutefois une confusion qui s'est glissée dans l'explication de l'illustration de l'œuvre de Dositheé, *Psaltirea în versuri*, parue à *Uniev en 1673* (n.n.), cependant qu'à Iași allait paraître une décennie plus tard ses « Vies des Saints » (*Viețile Sfinților*). L'édition du N. T. 1988 demeure un véritable monument de précision philologique et d'examen multilatéral de l'écriture roumaine au cours des siècles, tout en étant aussi un monument d'art typographique.

P.M.

NICOLAE IORGA, *Considerazioni generali negli studi storici*, Edizione Unicopli, Milano, 1990. Traduzione, saggio introduttivo a cura di Bianca Valota Cavallotti

L'initiative de Bianca Valota Cavallotti continue une vaste activité qui s'inscrit dans ses préoccupations permanentes dans le domaine de l'histoire roumaine, présentée déjà au public et aux spécialistes italiens (*Nicolae Iorga, 1977* ; *Questione agraria e vita politica in Romania (1907-1922)* ; *tra democrazia contadino e assolutismo autoritario*, Milano 1979, ainsi que la préface à l'ouvrage de H. H. Stahl, *La comunità di villaggio : tra feudalesimo e capitalismo*, Milano 1979). Le recueil présent réunit 29 études choisies parmi les plus importantes, concernant la méthode et la conception de l'histoire ainsi que la préface signée par Gh. I. Brătianu à l'édition de 1944 qui servit à Bianca Valota Cavallotti comme point de départ.

Il convient de mentionner dès le début que « Généralités concernant l'étude de l'histoire » n'a plus été réédité en Roumanie depuis 1944, donc de ce point de vue aussi l'initiative de l'auteur revêt une importance particulière même pour les spécialistes roumains.

Présenter ou faire la préface à un ouvrage de N. Iorga — surtout quand il s'agit d'un tel spécifique, vu que N. Iorga n'a pas été un créateur de système dans la philosophie de l'histoire est une entreprise extrêmement audacieuse. L'œuvre, la conception historique et la personnalité de l'historien sont présentées par l'auteur d'une manière très nuancée et dans une perspectives complexe. Trois coordonnées sont à retenir en ce sens.

En premier lieu, la corrélation entre la formation et l'affirmation de la personnalité de Nicolae Iorga et le contexte des événements culturels et sociopolitiques de son temps, expliqués d'une manière profonde et avec une parfaite probité.

Secundo, tenant compte que l'ouvrage est destiné au public italien (et non seulement pour cette raison), l'appel permanent à Croce avec lequel N. Iorga a entretenu des relations, en dépit de ses réticences vis-à-vis de ceux qui écrivent « de la philosophie sans tenir compte de l'histoire ». Enfin, l'approche nuancée que l'auteur réalise dans l'étude des influences allemande et française et de leur portée dans la formation du grand historien roumain en corrélation avec la filiation spirituelle autochtone illustrée à son époque par les « trois grands » : Ioan Bogdan, Dimitrie Onciul à côté de A. D. Xenopol qui fut un véritable maître.

L'importance de l'édition ressort sans difficultés si l'on s'arrête sur les notes, nombreuses et richement documentées, qui accompagnent l'étude introductive. Nous observons l'absence de ce genre de travaux en Italie (et non seulement) à l'exception, bien entendu, de ceux signés par l'auteur. En ajoutant à tout cela l'utilisation rigoureuse des travaux de spécialité parus en Roumanie et à l'étranger, nous pouvons admettre que cette initiative s'inscrit sur une voie que N. Iorga a lui-même magistralement illustrée (la mise à la portée du public étranger des ouvrages d'un haut niveau scientifique concernant l'histoire roumaine).

Saisie dans une perspective chronologique, la personnalité complexe de l'historien est présentée d'une manière vivante ; il va de même avec les mutations — souvent spectaculaires — que traversent à l'époque la science historique roumaine et en égale mesure, européenne. Un accent plus ferme sur la dimension d'humaniste — j'oserai dire native — que Iorga avait si bien illustré, la présentation, même succincte de son activité de poète, dramaturge et éditeur aurait été peut-être utile. De même nous aurions apprécié un accent plus prégnant sur son souci permanent de s'adresser au lecteur étranger par des écrits historiques, pour rendre ainsi l'histoire roumaine plus compréhensible en Europe (d'ailleurs, il avait écrit, en 1911 déjà, un ouvrage de ce genre destiné au public italien : *Breve storia dei romeni, con speciale considerazione delle relazioni che l'Italia*). Il convient de remarquer encore, que l'auteur attire l'attention sur l'absence d'une analyse complète de son immense correspondance, les quelques tentations réalisées jusqu'à présent n'étant que partielles. D'autre part, l'utilisation d'un ouvrage d'une objectivité idéologique (et non seulement) douteuse ne peut être que surprenante (M. Fătu, et. I. Spălățelu : *Garđa de Fier, organizație teroristă de tip fascist*, Bucarest, 1971). Il est pourtant vrai que pour ce problème l'auteur ne pouvait bénéficier d'autres sources d'interprétation. Le moment 1919 aurait dû être considéré d'une manière plus explicite, plus concrète car c'est à cette époque que N. Iorga, V. Parvan et G. Murgoci avaient fondé ce qui sera (et restera, malheureusement jusqu'aujourd'hui) le seul institut d'histoire universelle de Roumanie : l'Institut d'Etudes Balkaniques, devenu ultérieurement l'Institut d'Etudes Sud-Est Européennes. La seule présence de G. Murgoci en tant que géographe à un institut comme celui-ci en dit assez sur la conception de N. Iorga en matière d'études historiques.

D'autre part, dans le contexte d'extrême complexité des années '30-'40 l'auteur insiste sur le climat idéologique et culturel qui portait l'empreinte des grandes transformations et des culturel qui portait l'empreinte des grandes transformations et des tensions qui ont conduit — indirectement — à la lutte des idées entre le grand maître et ceux de « Școala Nouă ». Nous croyons que des détails plus nombreux au sujet de cette confrontation d'idées à lourdes conséquences sur l'historiographie roumaine aurait été intéressants, surtout si l'on tient compte du fait que le rôle joué par P. P. Panaitescu n'est pas du tout relevé.

Suivant la voie de la mise en lumière de l'œuvre et de la conception historique de N. Iorga dans une perspective vaste et nuancée, l'auteur met en valeur son rôle de chef de file dans plusieurs domaines de la recherche historique en présentant son programme de travail (valable de nos jours encore dans des pays avec une riche recherche historique mais, à tort, jamais matérialisé chez nous) à partir d'une documentation bien mise au point qui une fois de plus, permet au grand Iorga d'offrir au public ses études les plus significatives. L'édition remarquable de Bianca Valota Cavallotti réunit toutes les qualités d'un ouvrage profitable aux spécialistes roumains et étrangers.

R. P.

IOAN SCURTU¹, *Contribuții privind viața politică în România. Evoluția formei de guvernământ în istoria modernă și contemporană*, București, Edit. Științifică și Enciclopedică, 1988, 668 p.

L'ouvrage est le résultat des préoccupations plus anciennes de cet historien prolifique qui a publié un nombre impressionnant d'études et de travaux dont nous rappelons : *Viața politică din România de la Marea Unire din 1918 la revoluția de eliberare socială și națională din August 1944*, Ed. Albatros, 1982, 336 p. ; *Din viața politică a României (1926—1947)*, (Etude critique concernant l'activité du Parti National-Agrarien) (Ed. științifică și Enciclopedică, 1983, 552 p.)

Le premier livre dont la problématique couvre un vaste espace (depuis la fin du XVIII^e s. jusqu'à la fin de l'année 1987) comprend une introduction suivie de douze chapitres dont nous mentionnons : Le problème de la forme de gouvernement jusqu'en 1866 ; Les circonstances de l'avènement de la monarchie constitutionnelle ; La crise dynastique (juillet 1827 — juin 1830) ; La lutte contre les tendances autoritaires du roi Charles I^{er} (juin 1830 — mai 1834) ; Grandes confrontations entre les forces démocratiques et celles de droite (mai 1834—février 1838) ; etc.

L'auteur démontre que l'évolution de la forme de gouvernement a suivi une voie sinueuse, est le résultat, en premier lieu, de la confrontation entre deux tendances fondamentales : monarchique et républicaine. Dans le cadre de chacune de ces options le spécialiste peut déceler une vaste gamme de nuances et formes d'expression, engendrées par le contexte historique, interne et international par le rapport des forces entre les classes. Il démontre aussi que les idées républicaines modernes chez les Roumains se sont manifestées depuis le XVIII^e s. et que Nicolae Bălcescu, l'un des principaux dirigeants de la révolution roumaine de 1848 a été le premier à formuler une conception claire concernant la forme de gouvernement républicaine. L'union de la Moldavie et de la Valachie, le 24 janvier 1856, sous le prince Alexandru Ioan Cuza a marqué une étape importante pour le développement de l'Etat roumain moderne. Dans un contexte interne et international complexe, Al. I. Cuza a abdicé en février 1866 ; (date qui a marqué l'avènement au trône d'un prince étranger, Charles de Hohenzollern Sigmaringen, membre de la famille régnante de la Prusse. Cet acte devait consolider la position internationale de la Roumanie, menacée par les trois empires voisins : ottoman, tsariste et l'Empire des Habsbourg).

L'indépendance d'Etat de la Roumanie, (1877) a été suivie par la proclamation du royaume, (1881) ce qui signifiait un rôle toujours croissant dans la vie politique de l'Europe et un appui constant à la lutte de libération menée par les Roumains qui vivaient sous la domination de l'Autriche-Hongrie et de la Russie.

La forme de gouvernement établie par la Constitution de 1866 était la monarchie constitutionnelle ; dans le système politique, la suprématie revenait au pouvoir législatif ; le souverain avait de nombreuses attributions qui ne pouvaient être réalisées que par l'intermédiaire du gouvernement, car la Constitution était fondée sur le principe selon lequel « le roi régit mais il ne gouverne pas ». Cette forme de gouvernement s'est maintenue, avec quelques nuances, jusqu'en février 1938. La création de l'Etat national roumain unitaire, en 1918, par l'union de la Bessarabie, de la Bucovine et de la Transylvanie avec la Roumanie a été suivie d'un approfondissement de la démocratie bourgeoise, fait consacré par la Constitution de 1923.

En février 1938 la forme de gouvernement fut transformée dans une monarchie autoritaire. La Constitution de février désignait le roi comme facteur effectif de gouvernement, les pouvoirs législatif et judiciaire lui étant subordonnés. Après deux années et demi, en septembre 1940, une nouvelle modification se produit dans la forme de gouvernement, les principales prérogatives du souverain étant assumées par Ion Antonescu, chef de l'Etat, qui disposait d'un pouvoir dictatorial.

Après 1944 on revient à la forme de gouvernement établie par la Constitution de 1923 mais, avec une diminution des prérogatives du monarque. La monarchie est abolie en décembre 1947, quand la Roumanie devenait d'abord République populaire, puis, en 1965 République Socialiste.

L'ouvrage de Ioan Scurtu — professeur à la Faculté d'histoire de l'Université de Bucarest — s'inscrit dans l'historiographie roumaine actuelle, comme une recherche de marque, tant par l'approche de problématique, que par la structure de l'information et l'interprétation. Les conclusions de l'auteur offrent de multiples voies pour des recherches futures, y compris pour des éventuelles études comparées concernant l'espace sud-est européen, à l'époque moderne et contemporaine.

V.H.



Parmi les articles d'histoire du « Vingtième Siècle », revue d'histoire (Bruxelles) n° 2, janvier-mars 1991 (No. 29), *La Petite Entente, la France et Bencs* de François Fejtő signale une nouvelle édition du livre, *A Kisantant es Europa 1920—1929*, Budapest, Akadémiai Kiado 1989, dont l'auteur, Magda Adam, revient à son sujet préféré avec une documentation plus large. « J'aimerais attirer l'attention sur un ouvrage de la jeune historienne hongroise Magda Adam — dit F. Fejtő — qui, résumant des recherches de plusieurs années poursuivies dans les archives hongroises, françaises, tchécoslovaques, italiennes, autrichiennes et américaines, met en lumière un épisode peu connu de l'histoire de l'immédiat après-guerre 1911—1918 : les conditions de la naissance de la Petite Entente ». Mais, malgré ces recherches, l'auteur, Magda Adam, met en lumière les anciennes thèses, à savoir : la destruction de l'empire austro-hongrois par les *Traité de paix* de 1919—1920 a déterminé « la balkanisation » de l'Europe centrale ; les nouveaux Etats arriérés « ne constitueraient pas, selon Magda Adam et F. Fejtő, un contrepoids assez solide contre les périls germanique et russe réels ou potentiels ». Sur cette base l'auteur édifie une construction « historique » très discutée : la France considérait que Budapest « possédait l'avantage d'avoir alors à sa tête, après les troubles révolutionnaires et contre-révolutionnaires, un homme d'ordre en la personne de l'amiral Horthy » dont les milieux politiques et d'affaires de Paris « estimaient qu'il garantissait la stabilité » ; les espoirs de Millerand, l'paléologue « d'établir l'unité entre les Etats successeurs de la monarchie en ne s'opposant même pas au choix éventuel comme chef d'Etat, d'un homme d'Etat monarchique » ont été anéantis par la Tchécoslovaquie, la Roumanie et la Yougoslavie qui « ont gagné », elles ont réussi « à isoler la Hongrie malgré tous les efforts français pour empêcher la création de la Petite Entente ». La conclusion : « Quant à la Hongrie, complètement isolée ... elle s'est vue obligée de ratifier le traité de Trianon ».

Il y a donc une filiation directe entre le projet de la Confédération danubienne (projet hongrois et pas du tout français) et la création de la Petite Entente. Ce qui est imputable à cette « construction » historique, c'est l'ignorance délibérée des travaux du colloque international de Strassbourg (*Les conséquences des traités de paix de 1919—1920 en Europe Centrale et Sud-Orientale — colloque de Strassbourg, 24—26 mai 1984*, Association des Publications près les Universités de Strassbourg, 1987, 400 p.) ; c'est le prof. Jacques Bariety (Paris) et dr. Viorica Moisuc (Bucarest) qui ont démontré alors, avec une documentation très précise, le faux présenté par Magda Adam.



Du sommaire de la « Revue d'Allemagne et des pays de langue allemande » tome XXII, n° 4/oct — déc 1990 (Paris), signalons les articles : G. Humbert, *Charles de Gaulle et la « ligne Oder-Neisse »*, et J. Bariety, *De Gaulle, Adenauer et la genèse du traité franco-allemand du 22 janvier 1963*.

Comme historien, J. Bariety cherche « retrouver le fil qui conduisit au traité ». Je voudrais souligner quelques idées d'une évidente actualité : en septembre 1958 dans l'esprit de de Gaulle existait l'idée d'une Europe unie : « Et dans l'Europe de Gaulle citait la Pologne, la Tchécoslovaquie, la Hongrie, la Roumanie “et même — pourquoi pas ? — la Russie d'Europe” ; ces mots, eux aussi prennent un singulier relief. Pour commencer à bâtir cette Europe, de Gaulle proposa à Adenauer un “contact étroit entre nos deux pays” sous forme de contacts périodiques et de consultations permanentes ». Le 25 novembre 1958, le Général évoqua de nouveau une « organisation européenne » indépendante des Etats-Unis et « qui ne serait pas non plus hostile à l'Europe de l'Est, dans le secret espoir de l'attirer un jour vers nous ».

V.M.

FREDERICK KELLOGG, *A History of Romanian Historical Writing*. Charles Schlacks Jr Publisher, 1990, 132 p.

A history of Romanian historical writing was issued in 1990 in California. It belongs to a historian, Frederick Kellogg, professor of history at the Arizona University, who is a ready known for his contributions in this field : “Dimitrie Cantemir — a Historian and an Architect”, Bucharest, 1985 and “Mihail Kogălniceanu's Historical Works and the 1848 Revolution”, New York, 1975.

The project of the book originates in the author's first stage in Romania in the interval 1960–1961 when he was not satisfied with the historical guide and the historical research directions in Romania. His attempt was encouraged by several American and Romanian historians as well as by international bodies and by the "N. Iorga" Institute of Bucharest.

In this work the author sets himself the aim to highlight the most prominent history-writing data ever since the beginning of the Romanian writings up to this day, as one can glean out of the work structure within 6 chapters: Chapter I, Early Romanian history writing; Chapter II Modern Romanian history writing; Chapter III Contemporary history writing; Chapter IV Foreign views on the Romanians' history; Chapter V Resources and bodies of Romanian historical research; Chapter VI Necessary tendencies to Romanian history writing.

The chapters proper are preceded by illustrations of the important personalities of Romanian history writing in chronological order: Constantin Cantacuzino, Dimitrie Cantemir, Petru Maior, Gheorghe Șincai, Nicolae Bălcescu, Mihail Kogalniceanu, Andrei Șaguna, B. P. Hasdeu, Dimitrie Onciul, A. D. Xenopol, Constantin Dobrogeanu-Gherea, Vasile Pârvan, Nicolae Iorga, Gheorghe Brătianu.

The book comprises also an Appendix A, A brief Chronology of the Carpathians Danube area, Appendix B, The map of the Carpathians Danube area, a bibliography and an index.

Chapter one starts with a description of the area in which the Romanian people lived along the centuries, of its neighbours, cultural, political and military contacts which influenced its evolution. Early Romanian history writing is dealt with by provinces: Moldavia, Wallachia and Transylvania notwithstanding that there is a conspicuous attempt to evince unity. Its chronological framework starts with the 15th century and beginning of the 16th and finishes with the end of the 18th century, a period in which reality and myth are interwoven. The use of the Slavonic language in Moldavia and Wallachia and of Latin in Transylvania is its specific trait. The historical data are enriched by the authors who wrote in the 17th and the 18th centuries, the Greek documents prevalent in Moldavia and Wallachia under the Phanariot influence and writings by Hungarians, Germans and Szeklers on the Transylvanian Romanians.

Modern Romanian history writing is divided into 3 distinct periods. The first one is the early 19th century (between 1820 and 1850), a period in which the first concise histories of the Romanians were issued. The so-called golden age starts with 1859 and ends in 1918 and a rational and consummate historical literature as well as archeology studies and theories on the ancient Romanian era are its characteristics. That was a period in which the most important document-collection was edited, namely the Hurmuzaki Collection; to important historians such as Al. Odobescu, Gr. Tocilescu, B. P. Hasdeu, V. A. Urechia, A. D. Xenopol, Ioan Bogdan, N. Iorga short biographical notes are devoted. The "Silver age" period of the Romanian history writing comprises the interval 1918–1944, a period in which the document research was intensified as was the historical literature. Progress through the efforts of N. Iorga, P. P. Panaitescu, Constantin C. Giurescu, I. Lupaș, Gheorghe Brătianu's contributions ranged in geo-history and geopolitics.

Contemporary history writing was partly governed by marxian ideology and influenced by works published in other socialist countries. Nevertheless, this period witnessed many innovations. The author appreciates it as the "mercury age" and makes a brief inventory of authors and works followed by short monographs. The author adds a chapter concerning the works written by foreign specialists. Very useful is his survey of sources and institutions. His criticism of studies dedicated to the contemporary period pervaded by ideological theses and propaganda below the historical reconstruction is penetrating. So are also his comments on aspects that have to be more thoroughly analyzed, like the relations with the Greeks and the Turks, as well as between the Romanians, the Hungarians and the Germans in Transylvania, the regional history and many topics belonging to social history, much favoured by the author.

Frederick Kellogg ends his stimulating outline by drawing the reader's attention to the many gaps that still exist in the historiography dedicated to Romanians. He might have added that a critical analysis of books and journals published during the "mercury age" will now be able to separate actual research and convincing evidence from mere propaganda.

V.Ș.

ACTIVITÉS DE L'INSTITUT DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

(Juillet 1990 — Juin 1991)

1. LIVRES ET ÉTUDES PARUS DANS DES REVUES SCIENTIFIQUES

a. Livres

Zamfira Mihail, *Terminologia social-politică în « Condica limbii românești » a lui Iordache Golescu* (La terminologie social-politique dans la « Condica limbii românești » de Iordache Golescu), in Iordache Golescu, *Scieri alese*, Bucarest, Ed. Cartea Românească, 1990.

Viorica Moisuc, *Premisele izolării politice a României* (Premises de l'isolement politique de la Roumanie), Ed. Humanitas, Bucarest, 1991.

Elena Siupiur, *Siberia dus-intors, 73 de ruble* (Sibérie, aller-retour, 73 roubles), Bucarest, Ed. Anima, 1991.

b. Etudes

Alexandru Dușu, *Sacré et profane dans le Sud-Est européen. Réflexions préliminaires*, in *Etudes roumaines et aroumaines*, éditées par Paul H. Stahl, Paris, 1990, p. 51—53; *Littérature de délectation et belles lettres : de Cantemir et Grimmshausen aux écrivains romantiques*, in *Actes du XI^e Congrès de l'Association Internationale de Littérature Comparée*, München, Indiciem Verlag, 1990, p. 469—475; *Mentalities in the Feigning Poetry*, in *Metodološka Misal — Studies in Methodology*, Beograd, Godišnjak Instituta za Književnost i Umetnost, 1990, p. 137—147; *New Ideas and Old Stereotypes concerning the Common Roots of European Culture*, in *Dialog West-europa-Osteuropa*, Wien, 1991, p. 109—120.

Cristina Feneșan, *Les origines du condominium osmano-transylvain*, RESEE, XXVIII (1990), 1—4, p. 89—100; *Das Fiskalkondominium im Temeswarer Eyalet während des 16. Jhdts.*, in *V Milletlerarası Türkiye Sosyal ve İktisat Tarihi Kongresi*, Istanbul 21—25 aug. 1989, Ankara, 1990, p. 459—467.

Anca Ghiață, *La politique roumaine et ottomane concernant le développement de la vie économique au Bas Danube (XIX^e siècle)*, in *XI^e Congrès international d'histoire turque*, Ankara, 1991; *La personnalité et l'époque de Kemal Atatürk dans l'historiographie roumaine*, in *Kemal Atatürk*, Ankara, 1991; *La situation politique et économique de Constanța (1800—1877)*, in *Tomis — Constanța la 2500 ani de existență și 2250 de ani de atestare documentară*, Constanța, 1991.

Eugenia Ioan, *Relații literare româno-iugoslave în epoca modernă* (Relations littéraires roumano-yougoslaves à l'époque moderne), « Libertatea » (Vârșet), 3, 1991.

Lia Brad-Chisacof, *Remarques sur le grec parlé dans les Principautés Danubiennes*, in « *Actes du premier Congrès international sur la diaspora hellénique de l'antiquité à nos jours* », vol. II, Montréal, 1991, p. 91—95

Daniel Barbu, *Loisir et pouvoir. Le temps de la lecture dans les Pays Roumains au XVIII^e siècle*, RESEE, XXVIII (1990), 1—4, p. 17—29.

Olga Cicancl, *La spécificité de la diaspora grecque dans l'espace roumain à l'époque moderne*, *Actes du premier congrès international sur la diaspora hellénique de l'antiquité à nos jours*, vol. II, Montréal, 1990, p. 105—114.

Cornelia Papacostea-Danielopolu, *Préoccupations livresques de Scarlat Mavrocordat dans un manuscrit de la Bibliothèque de L'Académie Roumaine*, RESEE, XXVIII (1990), 1—4, p. 29—38; *Opiniile unui serdar (G. Paapa)*, « Magazin istoric » IV, 1991; *La diaspora hellénique des Principautés Roumaines et l'écllosion de l'idéologie moderne (1774—1821)*, in *Actes du premier Congrès international sur la diaspora hellénique de l'antiquité à nos jours*, vol. II, Montréal, 1990.

Rev. Etudes Sud-Est Europ., XXIX, 3—4, p. 281—284, Bucarest, 1991

Zamfira Mihail, *Change of significance with some of the pastoral traditions in the South-East of Europe*, in *Papers II — SIEF*, Eergen, 1990, p. 465—469.

Viorica Moisuc, „*Politica externă a României*” de Gheorghe Tătărescu (Foiana-Gorj, 1943) (« La politique extérieure de la Roumanie » de Gheorghe Tătărescu), « Opus », n^o 38—42/1990 (mémoire, notes, commentaire, introduction).

Viorel Panaite, *Relațiile româno-otomane în terminologia juridică musulmană* (Les relations roumano-ottomanes dans la terminologie juridique musulmane), « Caietele Laboratorului de Studii Otomane », Bucarest, 1/1990; *Statutul diplomatic al Agenției române la Constantinopol în preajma războiului de independență* (Le statut diplomatique de l'Agence roumaine à Constantinople à la veille de la guerre d'indépendance), *ibidem*.

Robert Păiușau, *Manoilescu et Tașcă. Leur polémique*, « Revue Roumaine d'Histoire », 1990, 2—4, p. 291—320.

Andrei Pippidi, *Noțiunea de revoluție și evoluția semnificațiilor* (La notion de révolution et l'évolution des significations), « Secolul XX », 1990; *Solidaritatea națională și pilda omului singur* (La solidarité nationale et l'exemple de l'homme solitaire), « Liniă și literatură », 1990; *Constantin Brâncoveanu ca diplomat* (Constantin Brancovan le diplomate), in *Analele Academiei Române*, XIII (1988), p. 87—94, parus en 1990.

2. PARTICIPATIONS AUX RÉUNIONS SCIENTIFIQUES

Le 6 novembre 1990, l'Institut a organisé à l'Académie Roumaine une séance de communications sur « La Recherche de la Civilisation du Sud-Est européen », à laquelle ont participé : Alexandru Dușu, *Politique et mentalités dans le Sud-Est de l'Europe*, Andrei Pippidi, *Réforme ou déclin — la deuxième période des études sud-est européennes en Roumanie*, Viorica Moisuc, *L'image du Sud-Est européen dans l'historiographie occidentale pendant l'entre-deux-guerres*.

Au colloque roumano-français (Bucarest, 14—16 juin 1990), Viorica Moisuc a présenté la communication *La politique d'apaisement des Grandes Puissances et son impact sur les Etats du Centre et du Sud-Est de l'Europe*.

Au VI^e Symposium national de dialectologie (Cluj-Napoca, 13 octobre 1990), Zamfira Mihail a présenté la communication *Considérations sur le parler du village Cornova-Orhei*; dans le cadre des « Journées Académiques » de Iași, organisées par l'Institut d'histoire « A. D. Xenopol », (26 octobre 1990) elle a présenté la communication « *Le temps* » dans *les écrits de Nicolae Milescu*.

Au symposium « La Dobroudja dans la conscience du peuple roumain » (Tulcea, novembre 1990), Anca Ghiță a présenté la communication *Les bouches du Danube et la politique économique roumaine (1856—1877)* : à la session scientifique « Pontica » (Constanța, 1990) elle a présenté la communication *Informations statistiques concernant la démographie de la Dobroudja d'après une source turque de la fin du XVI^e siècle*.

Zamfira Mihail a participé en novembre 1990 à trois sessions scientifiques : la Session nationale d'étymologie (Institut de Linguistique, Bucarest, le 1^{er} novembre 1990) avec la communication *Notes étymologiques (cirjă, cucă)*; au Symposium International « Le village européen aujourd'hui » (Musée du Village, 14 nov. 1990) avec la communication *Considérations ethnolinguistiques concernant la translation des fonctions dans la ferme roumaine* et à la session « Valeurs bibliophiles du patrimoine culturel national », XI^e édition, (Alba Iulia, 25 novembre 1990) avec la communication *Une ancienne publication inconnue de Bessarabie*.

A la session commémorative Nicolae Iorga (Institut d'histoire « Nicolae Iorga », novembre 1990) Andrei Pippidi a présenté la communication *Un héritage perdu : Nicolae Iorga et Mario Roques*.

Dans le cadre des réunions « Soirées bessarabiennes » (Musée de la Littérature Roumaine, Bucarest) Viorica Moisuc a donné une conférence : *Esquisse d'histoire de la Bessarabie et de la Bucovine, 1775—1918* (décembre 1990).

Sous les auspices de l'Institut des Etudes Sud-Est Européennes et de la Commission pour l'histoire de la deuxième guerre mondiale Viorica Moisuc a organisé, le 31 janvier 1991, le colloque *Le problème de la neutralité et les Etats de l'Europe Centrale et du Sud-Est, 1939—1941* en y présentant la communication introductive. De même ont été présentées les communications suivantes : Vasile Hurmuz, *Sur la neutralité de la Yougoslavie (1939—1941)*; Constantin Iordan, *La neutralité des Etats sud-est européens (1939—1941) : le cas de la Bulgarie, de la Grèce et de la Turquie*; Mustafa Mehmed, *Sur la neutralité de la Turquie (1939—1941)*.

A la session de l'Association d'études balkaniques et slaves (27 février 1991) Vasile Hurmuz a présenté la communication *50 ans depuis l'attaque de la Yougoslavie par l'Allemagne hitlérienne. L'attitude de la Roumanie*.

Zamfira Mihail a animé la table ronde *L'homme et les outils — histoire et terminologie*, organisée par la Commission d'ethnologie de l'Académie Roumaine (le 27 février 1991).

Dans le cadre de la session spéciale organisée par le Ministère de la Culture à l'Institut d'histoire « Nicolae Iorga » (23 avril 1991) à l'occasion de l'année internationale Yünüs Emre, Mustafa Mehmet a présenté la communication *Yünüs Emre — penseur et humaniste*.

Au XII^e Symposium International « Valeurs bibliophiles du patrimoine culturel national » (Iasi, 23 mai 1991), Zamfira Mihail a présenté la communication *Le livre roumain ancien de Bessarabie (1812-1830)*.

A l'occasion d'une séance ordinaire de communications à l'Institut (5 juin 1991), Viorel Panaite a présenté la communication *Les sources de droit dans l'évolution des rapports roumano-ottomans (XVI^e—XVII^e ss.)*

Au colloque international sur « L'armée et la société dans la période de la création des Etats nationaux », organisé par la Commission roumaine d'histoire militaire (Bucarest, 10—12 juin 1991), Viorica Moisuc a présenté la communication *Les accords secrets militaires soviéto-allemands (1918-1933)*.

Anea Ghiață a participé en juin 1991 aux suivantes sessions : « Tomis — Constanța à 2500 ans d'existence et 2250 ans d'attestation documentaire » avec la communication *La vie économique aux bouches du Danube (1800-1877)* et à la session « Tomis — Constanța, 2500 ans d'évolution ininterrompue, culture et civilisation » avec la communication *La situation politique et économique de Constanța avant la guerre d'indépendance*. A la séance du Laboratoire d'études ottomanes (juin 1991) elle a présenté *La population et les localités de la Dobroudja d'après une source turque inédite du XVI^e s.*

Au XVI^e Congrès de l'Académie Roumano-Américaine des sciences et des arts, organisé à Bucarest (27 juin — 2 juillet 1991) Alexandru Dușu a animé les débats de la section « Religion » et a donné une communication sur *Tradition orthodoxe et sécularisation contemporaine*. Dans le même cadre Zamfira Mihail, a présenté : *L'école américaine d'anthropologie et les recherches ethnolinguistiques comparées sud-est européennes* et Viorica Moisuc a participé à la table ronde sur le thème « Le problème de la Bessarabie et de la Bucovine ».

Au IV^e Congrès national des philologues roumaines (Timișoara, 4 juillet 1991) Zamfira Mihail a présenté : *La langue roumaine de Bessarabie, 1812—1830*; Elena Scărlătioiu, *La recherche de l'istoronroumain et le problème des sources*.

3. RÉUNIONS SCIENTIFIQUES À L'ÉTRANGER

Alexandru Dușu a participé aux colloques suivants, après avoir passé un mois à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, à Paris (mai 1990), en tant que directeur d'études associé : à Alpbach, en Autriche, au « Dialogkongress Ost—West », où il a donné un rapport introductif (29 août — 1 septembre) ; au Luxembourg, *La littérature comparée et les études européennes*, où il a parlé des *Constantes littéraires européennes* (19 — 22 septembre) ; à Oxford, à la sixième rencontre des historiens anglais et roumains, où il a donné la communication *Mental Images and the Writing of European Cultural History* (30 septembre — 10 octobre) ; à Paris, au symposium international « Foi et Traditions des Chrétiens Orientaux », où il a parlé sur *Sacré et profane dans les Pays Roumains et sur L'Hymne de l'Acalhiste dans l'Iconographie Byzantine* (27 novembre — 1^{er} décembre) ; à Bad-Homburg, à la 18^e Conférence du « Studienkreis für Kulturbeziehungen » (23 février — 2 mars, voir la chronique publiée dans ce fascicule même) ; à Wolfenbüttel, au colloque sur les livres à grande diffusion, où il a parlé sur *Les livres à grande diffusion dans le Sud-Est européen* (20—23 avril).

Cristina Feneșan a présenté la communication *Quelques aspects du condominium osmano-transylvain dans l'eyalet de Timișoara dans la seconde moitié du XVII^e siècle*, au IX^e Symposium du Comité international d'études préottomanes et ottomanes, Jérusalem, 23—26 juillet 1990.

Au XI^e Congrès international d'histoire turque, Ankara, septembre 1990 ont donné des communications : Cristina Feneșan, *Rumänische Einsehträge in der Gesetzgebung des Temeswarer Eyalets* (XVI Jhd.); Anea Ghiață, *La politique roumaine et ottomane concernant le développement de la vie économique au Bas Danube (XIX^e s.)* ; Constantin Jordan, *La Roumanie, la Turquie kémaliste et les Balkans (1921—1925)* : interférences politiques et diplomatiques ; Mehmet Ali Mustafa, *L'histoire ottomane et les relations roumano-turques à la lumière des collections et des sources roumaines*. Dans la même période Mustafa Ali Mehmet a participé au « Premier Congrès de langue turque », organisé à Ankara.

Eugenia Ioan a participé aux « Soirées Jovan Sterija Popović » (Vârșeț, 29 septembre 1990) avec la communication *Légendes sur les relations culturelles roumano-yougoslaves*.

Tudor Teoteoi a été présent, le même mois, au Symposium de la revue « Byzantinoslavica » (Bechyně, Tchécoslovaque) avec la communication *L'aigle impériale en tant que motif littéraire et sujet d'histoire comparée*.

Andrei Pippidi a participé au VI^e colloque anglo-roumain (Oxford, octobre 1990).

Au symposium « L'année 1940 en Europe » (Caen, 20–22 novembre 1990) Viorica Moisuc a présenté *Le problème de la neutralité pour les Etats de l'Europe Centrale et du Sud-Est. Le cas de la Roumanie*.

Au mois de novembre 1990 Andrei Pippidi a donné une conférence à Paris, au cercle « Saint-Simon ».

Elena Siupiur a présenté la communication *La formation des intellectuels modernes dans le Sud-Est de l'Europe au XIX^e siècle. Le modèle roumain* à l'Université de Munich, en décembre 1990.

Entre le 21 décembre 1990 – 10 janvier 1991, Mustafa Ali Mehmed a entrepris un voyage de documentation en Yougoslavie (à Sarajevo, Prishtina, Skopje).

En janvier 1991 Cornelia Papacostea-Danielopolu a participé aux travaux de la Section des Organisations Non Gouvernementales du Conseil de l'Europe (Strasbourg) avec une contribution portant sur la situation actuelle de l'enseignement roumain.

Andrei Pippidi a participé à la rencontre des historiens roumains et hongrois (Budapest, février 1991).

Entre le 14 mars et le 6 avril 1991, Zamfira Mihail a entrepris un voyage d'études en URSS (à Moscou et Chişinău) dans le cadre des échanges interacadémiques.

Cristina Feneşan a donné la conférence *Fragen des osmanischsiebenbürgischen Kondominiums in den Temeswarer und Grosswardeiner Eyalets* à la « Südosteuropa Gesellschaft » (Munich, 11 avril 1991). De même, elle a présenté la communication *Fragen der Grenze des Rumänischen Fürstentümer mit dem Osmanischen Reich*, au XV^e Congrès des orientalistes allemands, avril 1991.

Lia Brad-Chisacof a participé avec la communication *Aspects phonétiques des emprunts néogrecs en roumain* à la XII^e édition du Congrès des linguistes grecs (Salonique, avril 1991).

Cornelia Papacostea-Danielopolu a présenté la communication *Les Roumains et le monde latin. Sources historiques des perspectives interculturelles*, au Colloque franco-roumain (Paris, avril 1991).

Eugenia Ioan a présenté *Bogdan Petriceicu Hasdeu dans les archives yougoslaves* au symposium hommagial « B. P. Hasdeu » organisé par l'Académie des Sciences de Chişinău et les Archives de l'Etat de Bucarest (Chişinău, avril 1991).

Tudor Teotcoi a envoyé, afin d'être publiée dans les Actes du symposium « Da Roma alla Terza Roma » (Rome, avril 1991), la communication *Empire et Sacraeoe à Byzance au temps des Paléologues*.

Mustafa Mehmet a participé à un symposium de folklore turc (Antalya, mai 1991), ainsi qu'à un colloque « L'année 1991 – année de l'amour Yünüs Emre » (à Eskişehir), où il a présenté la communication *La pensée philosophique et l'humanisme du poète turc Yünüs Emre*.

Viorica Moisuc a participé au symposium « Le plan Barbarossa » (Toronto, mai 1991), organisé par l'Université de Waterloo, l'Université de Toronto et le Centre d'études russes et sud-est européennes où elle a présenté la communication *La Roumanie et le plan Barbarossa* (en collaboration avec le professeur D. B. Lungu).

Dans la période 17–21 juin 1991, suite à l'invitation de l'Université de Chişinău aux cours destinés au perfectionnement des cadres enseignants, Alexandru Duşu a présenté un bilan des recherches sur l'histoire de la culture roumaine, ainsi que l'objet et les résultats de l'histoire des mentalités; Olga Cicanel a fait un exposé sur *La culture grecque dans l'espace roumain (XVII^e–XIX^e s.) et la Bessarabie dans les écrits de Daniel Philippide*; Zamfira Mihail a donné les conférences : *Le logos dans la culture roumaine* et *Nouvelles données concernant les œuvres de Nicolae Milescu le Spathaire et de Ion Neulce*. Suite à l'invitation de l'Institut de Philosophie de l'Académie des Sciences de la République de Moldavie, elle a donné aussi une conférence sur *Le logos dans la culture roumaine*.

En juillet 1991 Andrei Pippidi a entrepris un voyage d'études en Tchécoslovaquie (Prague, Křivoklat, Libochovice, Třebon, Tindřichav Hradec), dans le cadre des accords interacadémiques.

L'Institut a eu, dans cette période aussi, le grand plaisir de recevoir des spécialistes étrangers de réputation, tels François Furet, Jean Pierre Azéma, Keith Hitchins, Paul Michelson, Max Demeter Peyfuss, Neagu Djuvara, Maurice Pearton, Radu Florescu qui ont donné des conférences d'un intérêt particulier. De même, l'Institut a marqué l'année internationale « Yünüs Emre » par une session de communications tenue le 1 avril 1991 qui lui a valu l'honneur de la présence de quelques officialités de Turquie.

Cătălina Vătăşescu

TABLE DES MATIÈRES

TOME XXIX (1991)

ÉTUDES

	No	page
BOIORAN, CONSTANTIN, La neutralité des républiques baltes (Lituanie, Lettonie, Estonie). 1918—1940	3 4	179
BRAD-CHISACOF, LIA, Quelques aspects de la formation du roumain et du grec littéraires	3 4	211
CAMPUS, ELIZA, La Roumanie et la stratégie de la neutralité (Août-Octobre 1939)	3-4	151
CURTA, FLORIN, <i>Apostat et philosophe</i> chez Șineai et Voltaire	1-2	56
DUȚU, ALEXANDRU, Pour une histoire de la dévotion dans le Sud-Est européen	3-4	241
HURMUZ, VASILE, Sur la neutralité de la Yougoslavie (Septembre 1939 — Avril 1941)	3 4	164
IORDAN, CONSTANTIN, La neutralité dans le Sud-Est européen (1939—1941) : le cas de la Bulgarie et de la Grèce. Quelques repères	3-4	167
IORDAN, CONSTANTIN, Relations interbalkaniques. Juillet — Novembre 1939. Une perspective historique	1-2	79
MEHMET, MUSTAFA ALI, Sur la neutralité de la Turquie pendant la deuxième guerre mondiale	3-4	173
MIHAIL, ZAMFIRA, L'ethnolinguistique dans la recherche des traditions spirituelles sud-est européennes	3-4	210
MOISUC, VIORICA-POMPILIA, Le problème de la neutralité pour les pays du centre et du sud-est de l'Europe. Le cas de la Roumanie	3 4	145
MOISUC, VIORICA-POMPILIA ; D. B. Lungu (Toronto), The Romanian Participation in Operation Barbarossa	3-4	183
Monk IOANNIKIOS, A Homily for the Monastic Tonsure by St. Paisy (Velichkovsky)	3-4	231
PIPPIDI, ANDREI, L'Histoire de Mercada, ses versions et ses lecteurs	1-2	27
RETEGAN, MIHAI, The Romanian Response to the Developments in the Balkans (October 1940 — May 1941)	3-4	157
ROTH, KLAUS (München), Buchdruck und Volkskultur in Bulgarien im 19. und 20. Jahrhundert	1-2	15
SCĂRLĂTOIU, ELENA, La romanité balkanique. Origines et diffusion I	3-4	191
ȘTEFĂNESCU-MITU, ADRIANA, « Les pensées sur divers sujets du conte Oxenstiern » et leur présence dans la culture roumaine	1-2	3
TABAKI, ANA (Athènes), Les dominantes idéologiques et esthétiques du théâtre grec des Lumières. Réflexions sur sa formation et sur son public	1-2	39
VALLOTA-CAVALOTTI, BIANCA (Milan), Storia e biografia in Europa Orientale	1 2	71
VĂTĂȘESCU, CĂTĂLINA, La phonétique des emprunts slaves en roumain et en albanais. Quelques remarques	3 4	203

Notes et discussions

BARBU, VIOLETA, Notes en marge d'un livre récent sur C. Brancovan	1 2	93
CERNOVODEANU, PAUL, Démètre Cantemir et l'Orient musulman	1 2	87
DURA, NICOLAE, New Data Concerning Sofronij Vračanski	1-2	109
PĂUN, GABRIEL RADU, Les loisirs de Philothée — quelques réflexions	1-2	99

Rev. Études Sud-Est Europ., XXIX, 3-4, p. 285—287, Bucarest, 1991

Chronique

Commission roumaine d'histoire de la deuxième guerre mondiale. Statut	3-4	249
DUȚU, ALEXANDRU, La XVIII ^e Conférence du Cerele d'études sur les relations culturelles en Europe centrale et orientale	3-4	247
FABRE, GILBERT, L'exploitation littéraire des chroniques moldaves des XVII ^e et XVIII ^e siècles par la génération roumaine de 1848 (Littérature et nationalisme)	3-4	250
FENEȘAN, CRISTINA, Symposium d'Etudes Préottomanes et Ottomanes	1-2	120
MOISUC, VIORICA-POMPILIA, « L'année 40 en Europe ». Caen (France), 1 ^{er} - 2 décembre 1990	3-4	248
VĂTĂȘESCU, CĂTĂLINA, Activités de l'Institut (Juin 1990 - Juin 1991)	3-4	281

Comptes rendus

Bulletin de l'AIIESEE, XVII-XVIII, 1987 (<i>A. Barnea</i>)	1-2	141
Centre d'études des civilisations de l'Europe centrale et du sud-est. Cahiers n ^o 8. Les Aroumains. INALCO, 1989 (<i>Elena Scărlătoiu</i>)	3-4	253
DEMIRAJ, SHABAN, Eprem Çabej - Një jetë kushtuar shkencës (Cătălina Vătăsescu)	3-4	262
Développement du droit dans le Sud-Est de l'Europe (<i>Dan A. Lăzărescu</i>)	1-2	133
HEITMAN, KLAUS, Das Rumänenbild im deutschen Sprachraum, 1775-1918 (<i>Eva Behring</i>)	1-2	129
MANTRAN, ROBERT, La vie quotidienne à Istanbul au siècle de Soliman le Magnifique (<i>Cristina Feneșan</i>)	1-2	132
MOXA, MIHAIL, Cronica universală (<i>Laurențiu Vlad</i>)	1-2	125
PICCILLO, GIUSEPPE, Il ms. romeno Asch 223 di Göttingen (<i>Elena Scărlătoiu</i>)	1-2	136
PISTARINO, GEO, I Gin dell'Oltremare. Civica Istituto Colorniano. Studi e testi, 1988 (<i>Octavian Iliescu</i>)	3-4	257
Slavjanskij i balkanskij fol'klor (<i>Zamfira Mihail</i>)	1-2	138
TABAKI, ANNA, 'Ο Μολιέρος στη φαναριώτικη παιδεία. Τρεις χειρόγραφε; μεταφράσεις (<i>Cornelia Papacostea Danielopolu</i>)	3 4	260

Notes de lecture

BENASSAR, BARTOLOMÉ, LUCILLE BENASSAR, Les chrétiens d'Allah. L'histoire extraordinaire des renégats. XVI ^e et XVIII ^e siècles (<i>V. Panaite</i>)	3-4	272
CÂNDEA, VIRGIL (coordonateur), Noul Testament 1648 (<i>Paul Mihail</i>)	3-4	274
Crestomație de literatură veche (Laurențiu Vlad)	3-4	274
ELEVTERIADES, OLGA, Modern Greek. A Contemporary Grammar (<i>Lia Brad-Chisacof</i>)	3-4	266
FLEISCHER, HAGEN, NIKOS SVORONOS, Ellada 1936-1944; Diktatoria Katochi-Antistasi, 1989 (<i>J. Irmscher</i>)	3-4	269
HAMMERSCHMIDT, ERNST, Kreta und Ammersfoort «Alt-katolische Kirchenzeitung» Jg. 1985 und Jg. 1986 (<i>J. Irmscher</i>)	3-4	267
HERING, GUNNAR, Das Jahr 1683 und die orthodoxen Völker Südosteuropas «Römische historische Mitteilungen» 1984 (<i>J. Irmscher</i>)	3-4	267
Jahrbuch der Österreichischen Byzantinistik, vol. 40, 1990 (<i>Tudor Teotcoi</i>)	3-4	269
KELLOG, FREDERICK, A History of Romanian Historical Writing (Valeria (Sunel) Koumarianou, Aekaterini, Loukia Droulia, Evro Layton, Tó ελληνικό βιβλίο 1476-1830 (<i>Cornelia Papacostea-Danielopolu</i>)	3-4	273
KRIARAS, E. éd.) Αφιέρωμα στον Ι. Μ. Παναγιωτόπουλο (<i>J. Irmscher</i>)	3-4	269
Krise - Krisenbewusstsein - Krisenbewältigung. Ideologie und geistige Kultur im Imperium Romanum während des 3. Jahrh. Halle, 1988 (<i>Johannes Irmscher</i>)	3-4	268
Lexikon des Mittelalters. Vierter Band/Achte, Neunte und Zehnte Lieferung, 1989 (<i>Octavian Iliescu</i>)	3-4	255
IUNGU, DOV B., Romania and the Great Powers 1933-1940 (<i>Viorica Moisuc</i>)	3-4	265
ΜΑΥΡΟΠΟΥΛΟΥ-TΣΙΟΥΜΙ, CIIRYSA NTII), Vlatadon Monastery (<i>Daniel Barbu</i>)	3-4	271

METALLINOS, CHEORGIIOS D., Οι εκκλησιαστικές εξελίξεις στα πλαίσια του νεοελληνικού κράτους και η θεολογική κριτική για τον Κοραή. <i>(J. Irmscher)</i>	3-4	267
PAPADRIANOS, IOANNIS A., Οι Έλληνες πάροικοι του Σεμλίνου <i>(J. Irmscher)</i>	3-4	267
PAPOULIDIS, CONSTANTINOS S., Γρηγόριος Γ. Μαρασλής (1831 - 1907) 'Η ζωή και τό έργο του <i>(J. Irmscher)</i>	3-4	268
PILLINGER, RENATE (éd.), Spätantike und Frühbyzantinische Kultur Bulgariens zwischen Orient und Okzident <i>(Daniel Barbu)</i>	3-4	270
PREGER, THEODORUS, Scriptores originum Constantinopolitanarum Leipzig 1901; 2, Leipzig 1907; Reprint Leipzig 1989 <i>(Johannes Irmscher)</i>	3-4	268
Revue d'Allemagne et des pays de langue allemande (V. Moisuc)	3-4	278
SCURTU, IOAN, Contribuții privind viața politică în România. Evoluția formei de guvernământ în istoria modernă și contemporană <i>(V. Huțuș)</i>	3-4	277
SKOUZFS, PANAGIHS, Χρονικό τής σλαβωμένης 'Αθήνας σά χρόνια τής τυρανίας του Χατζαλή <i>(J. Irmscher)</i>	3-4	267
Slavjane i ich sosedi. Meždunarodnye otnošenija v epochy feodalizma. Sbornik tezisev <i>(J. Irmscher)</i>	3-4	269
VALOTA-CAVALIOTTI, BIANCA (a cura di), Nicolae Iorga, Considerazioni generali negli studi storici <i>(Radu G. Păun)</i>	3 4	275
*Vingtième Siècle (V. Meisic)	3-4	278

Annales

Économies Sociétés Civilisations

Fondateurs : Lucien FEBVRE et Marc BLOCH Directeur : Fernand BRAUDEL
Revue bimestrielle publiée depuis 1929 avec le concours du Centre National de la Recherche Scientifique
et de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales

46^e ANNÉE — N^o 4

JUILLET-AOÛT 1991

LA CULTURE GÉNÉALOGIQUE

Marinella CAROSSO, La généalogie muette. Un cheminement de recherche sarde

André BURGUIÈRE, La mémoire familiale du bourgeois gentilhomme : généalogies domestiques en France aux XVII^e et XVIII^e siècles

Roberto BIZZOCCHI, Culture généalogique dans l'Italie du seizième siècle

Christian MAUREL, Construction généalogique et développement de l'État moderne. La généalogie des Bailleul

Dorit RAINES, Pouvoir ou privilèges nobiliaires. Le dilemme du patriat vénitien face aux agrégations du XVII^e siècle.

Questions d'histoire contemporaine (comptes rendus)

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

David R. WEIR, Les crises économiques et les origines de la Révolution française

Jacques GUILHAUMOU, Décrire la Révolution française. Les porte-parole et le moment républicain (1790-1793)

RÉDACTION : 54, Boulevard Raspail. 75006 PARIS

ABONNEMENTS 1991 • France : 312 F - Etudiants France : 234 F
• Étranger : 80 \$
• Le numéro : 85 F

Les abonnements doivent être souscrits auprès d'Armand COLIN Éditeur,

www.colin.fr

LIVRES PARUS AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE ROUMAINE

AL. ZUB, *De la istoria critică la criticism (De l'histoire critique au criticisme)*, coll. « Biblioteca istorica », LXV, 312 p., 1986.

* * * *Documente turcești privind istoria României (Documents turcs concernant l'histoire de la Roumanie)*, t. III, 1791—1821, sous la direction de Mustafa A. Mehmet, 1986, 393 p.

* * * *Constantin Brâncoveanu. Studii (Etudes)*. Coordonnateurs: Paul Cernovodeanu, Florin Constantiniu. Secrétaire de rédaction: Andrei Busuioceanu, 1989, 285 p.

EUGEN GOMȘA, *Neoliticul pe teritoriul României. Considerații (La néolithique sur le territoire de la Roumanie. Considérations)*, coll. « Biblioteca de arheologie », XLVIII, 1987, 198 p.

* * * *Inscripții din Scythia Minor grecești și latine. Tomis și teritoriul său (Les inscriptions grecques et latines de Scythia Minor. Tomis et son territoire)*, t. II, , recueil, traduction et commentaires par Iorgu Stoian, indices par Al. Suceveanu, 1987, 435 p.

* * * *Țara Românească (La Valachie)*, B, t. VII, 1571—1575, sous la rédaction de Ștefan Ștefănescu et Olimpia Diaconescu, coll. Documenta Romaniae Historica, 1988, 440 p.

ISSN 0035-2063

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XXIX, 3-4, p. 143—290, BUCAREST, 1991

S.C. „Universul” S.A. c. 3282

43 456

Lei 100